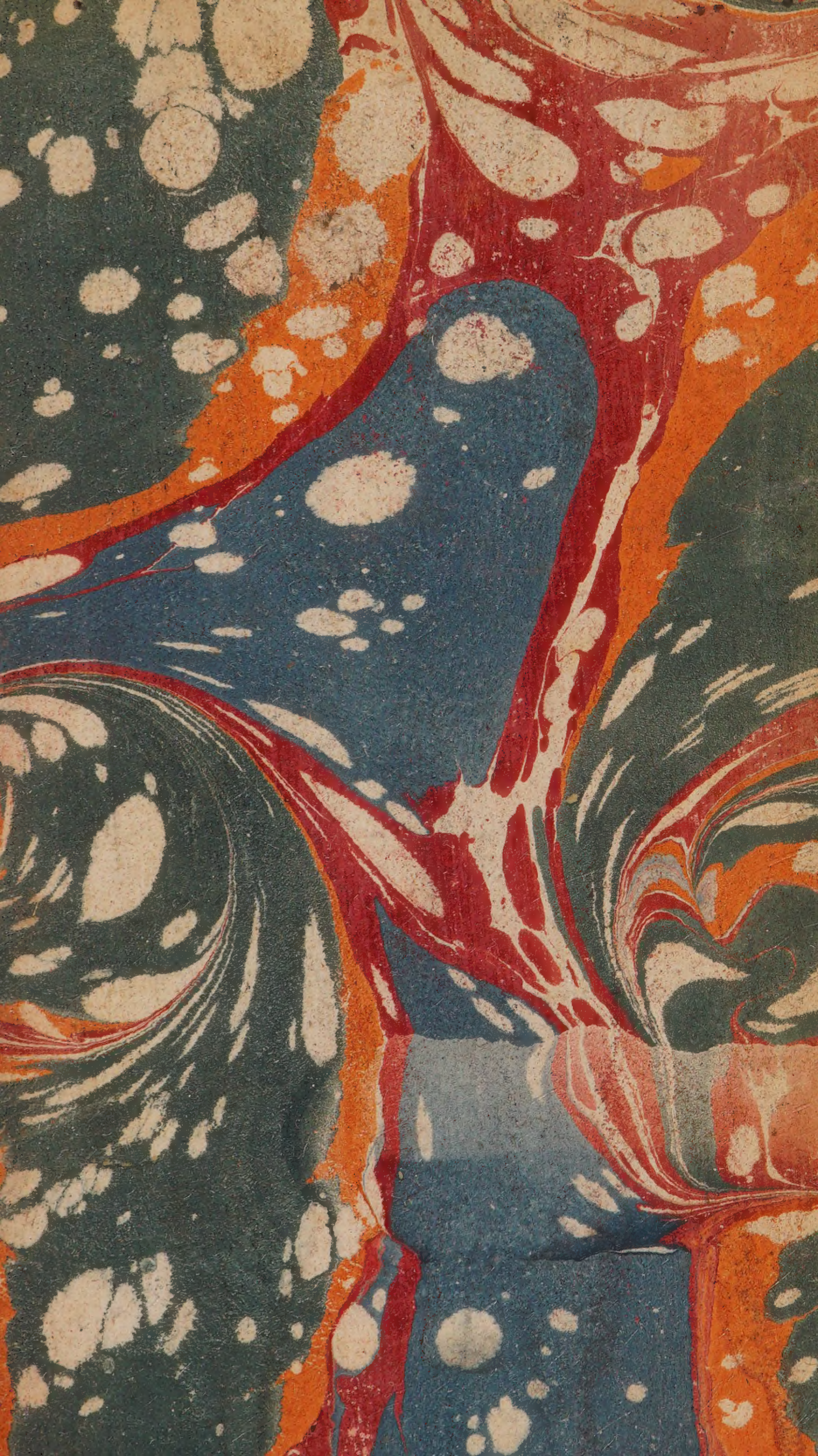




DISSERTATION
SUR
LE TÆNIA,
OU
VER-PLAT.

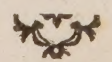
DISSERTATION
SUR
LE TÆNIA
OU
VER-PLAT,

Dans laquelle on prouve que ce Ver n'eſt pas Solitaire;

AVEC

UNE LETTRE SUR LA POUDRE de Sympathie, propre contre le Rhumatiſme ſimple ou gouteux. On y a joint la maniére de l'apprêter & de s'en ſervir, & le Diſcours prononcé par M. le Chevalier Digby ſur l'efficacité de cette Poudre.

Par CHARLES DIONIS, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris.



A PARIS,

Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques au Livre d'Or.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbations & Privilége du Roy.



A

MONSIEUR VINSLOW,

DE L'ACADEMIE ROYALE des Sciences de Paris, & Professeur Royal en Anatomie au Jardin du Roy, Censeur Royal des Livres, Docteur-Régent & ancien Professeur d'Anatomie aux Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris.



ONSIEUR,

Je ne pouvois mieux adresser les réfléxions que j'ai faites sur

le Tænia, *appellé Ver ſolitaire, qu'à vous, de qui M. Andry a pluſieurs fois avoué devant moi, qu'il tenoit la plûpart de ſes découvertes ſur ce Ver. En effet, combien n'avez-vous pas paſſé de vos momens les plus précieux avec lui à l'éxamen le plus ſcrupuleux des moindres parties du* Tænia; *ne vous êtes-vous pas donné la peine de le diſſéquer vous-même, avec toute l'attention poſſible; n'en avez-vous pas fait votre rapport à l'Académie des Sciences; & à qui mieux qu'à vous pouvoit-on s'adreſſer, & qui fût plus au fait de cette fine Anatomie, dont vous avez montré qu'il réſulte tant d'utilité, dans cette ſçavante Thèſe que vous*

avez fait ſoutenir dans les Eco-les de Médecine de Paris, qui a pour titre : An ex Anatome ſubtiliori, ars medica certior? *Quel génie, quelle ſupériorité ne remarque-t-on pas dans vos Ouvrages ; que de lumiéres n'avez-vous pas répandues dans l'Anatomie ; quel ſçavant Traité n'avez-vous pas donné à ce ſujet, où les Ecoliers & les Maîtres apprennent également à s'inſtruire ; quelle modeſtie dans tout ce qui émane de vous ! Quelle bonté, quel accueil ne trouve-t-on pas auprès de vous lorſqu'on vous conſulte ſur quelque doute ! N'ai-je pas depuis peu éprouvé ce que j'avance, ne vous êtes-vous pas vous-même donné la peine d'examiner & de diſſéquer*

avec moi le Tænia *ou Ver plat ; qui fait le ſujet des réfléxions que je donne aujourd'hui au Public, & qui ont pour but l'éclairciſſement d'un fait qui a échapé à M. Andry, & dont cependant la découverte lui eſt dûe, puiſque je ne la tiens que des obſervations que j'ai faites d'après ce ſçavant Médecin, & des lumiéres que j'ai reçues de lui ? J'y joins auſſi celles que j'ai puiſées dans ces ſçavans entretiens que vous aviez ſouvent avec lui, & où comme vous ſçavez je ne manquois pas de me trouver.*

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus inviolable,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & Confrere, DIONIS.

DE



DE L'ORIGINE
DU TÆNIA,
OU
VER-PLAT,
connu sous le nom de
VER SOLITAIRE,

Avec des Observations qui prouvent que ce Ver n'est pas Solitaire, & que, quoiqu'il soit déja sorti du corps, on peut en être encore attaqué une seconde fois.

SI les Vers ne sont pas la cause de toutes les Maladies, il faut avouer du moins qu'ils en occasionnent beaucoup, dont souvent on n'a pas soupçonné qu'ils

pussent être l'origine. Un véritable Médecin est donc obligé de s'appliquer à connoître les Maladies des Vers, s'il veut s'acquitter, comme il faut, d'une profession qui le doit rendre également utile à toutes sortes de Malades; ce sont sans doute ces motifs qui ont engagé M. Andry, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, mon beau-pere, à donner au Public son sçavant Traité *de la Génération des Vers dans le Corps de l'Homme*, Ouvrage généralement applaudi des Sçavans, & rempli de recherches curieuses, qui paroissent ne rien laisser à desirer de plus à ce sujet.

Il paroîtra peut-être étonnant que je m'éléve aujourd'hui contre le sentiment de M. Andry, & que je soutienne que le *Tænia*, ou Ver-plat n'est pas Solitaire. Mais n'est-il pas permis dans la République des Lettres, d'être d'un avis contraire à

ceux-mêmes que nous reconnoiſſons les plus ſçavans ? d'ailleurs les lumieres que j'ai puiſées chez M. Andry, les obſervations que j'ai eu lieu de faire, pendant l'eſpace de douze ans que j'ai vécu avec lui, celles que j'ai faites depuis ſa mort, jointes à l'expérience qui confirme ce que j'avance, tout cela me donne lieu de croire que je ſuis en état de prouver que le *Tænia*, nommé Ver-ſolitaire par M. Andry, n'eſt pas ſeul dans le corps, & que quoiqu'il ſoit une fois ſorti, on en peut encore être attaqué.

Le Ver-plat, que M. Andry nomme ſolitaire, reſſemble à un grand ruban ; il ſe nourrit dans les menus inteſtins & ſe nomme *Tænia*, mot qui ſignifie une bandelette plate & longue. Ce Ver a cette même forme, & ſon corps eſt articulé. Selon M. Andry, il y en a de deux eſpéces ; il dit que la ſeconde eſpéce qui a été

(1) Génér. des Vers, page 386.

(2) Idem page 195.

inconnue à Hippocrate (1), n'est venue à sa connoissance (2) que long-temps après la premiere ; nous ajouterons qu'il y en a une troisiéme espéce qui a été absolument inconnue à M. Andry, & que le hasard m'a fait découvrir.

Le *Tænia* de la premiere espéce a les articles fort éloignés les uns des autres, vers le milieu de son étendue, & fort serrés aux deux extrémités, principalement à celle où est la tête : cette tête ressemble à un petit pois applatti, mais qui n'en a au plus que le tiers du volume ; le col est extrêmement délié & étroit.

Le *Tænia* de la seconde espéce a les articulations moins relevées, & beaucoup plus pressées les unes vers les autres : il a des mammelons presque imperceptibles, & outre cela une longue suite de nœuds, qui s'étendent en forme d'épine, ensorte que,

ſelon M. Andry, il y a deux eſpéces de *Tænia*, ſçavoir le *Tænia* à épines, & le *Tænia* ſans épines.

La troiſiéme eſpéce de *Tænia* qui a été inconnue à M. Andry, eſt le *Tænia* à enveloppe; en effet, cette eſpéce de *Tænia* qui paroît d'abord ſemblable à un autre Ver, eſt enveloppé d'une peau, qui lui donne la figure longue & quelquefois demi-ronde, mais lorſqu'il eſt dépouillé de cette peau, & qu'il vient à ſe développer, il prend alors ſa figure naturelle qui eſt d'être plat, ſemblable à l'enfant renfermé dans l'*Amnios*, mais qui venant à ſe développer & à s'étendre, prend alors ſa figure naturelle. Plus ce *Tænia* eſt grand & gros dans ſon enveloppe, plus auſſi diminuant en longueur, il augmente en rondeur, ce qui fait que l'on rend quelquefois ce Ver en peloton, lequel étant développé ſe

trouve être long de plusieurs aulnes : aussi remarque-t'on que l'on ne rend jamais de paquet de *Tænia*, sans qu'il ne se trouve une enveloppe.

Cette troisiéme espéce de *Tænia* que nous nommerons *Tænia à enveloppe*, a les articulations moins éloignées que la premiere espéce, & plus relevées que la seconde; il n'a ni nœuds ni épines.

Après cette description du *Tænia*, il faut tâcher d'en trouver l'origine, & voir de quelle façon ce Ver se déve-loppe dans le corps : car il ne suffit pas d'être assuré de sa structure, il faut découvrir comment il prend naissance ; & pour cela il faut d'abord éxaminer l'origine des Vers en général, & voir ensuite si le *Tænia* s'engendre de la même façon que les autres Vers.

Il est inutile de s'arrêter à combattre le sentiment de ces Philosophes,

qui prétendent que pluſieurs inſectes peuvent s'engendrer de la ſeule corruption, par une combinaiſon fortuite de matiere, ſans aucune ſemence. Je crois, avec *M. Andry*, que les Vers s'engendrent dans le corps par le moyen d'une ſemence qui y eſt entrée, & dans laquelle ils ſont renfermés : il s'agit d'expliquer comment cette ſemence de Vers peut être portée dans le corps de l'homme.

On ſçait qu'il n'y a rien dans la nature, où les ſemences des inſectes ne ſe puiſſent inſinuer, & qu'elles peuvent entrer dans le corps par le moyen de l'air & des alimens ; or comme la chaleur ſuffit pour faire éclore les Vers contenus dans ces œufs, quand ces mêmes œufs rencontrent une matiere convenable, il eſt facile de comprendre qu'il en peut éclore de diverſes eſpéces dans le corps de l'homme, ſelon les différentes matiéres qui

s'y trouvent. Ces œufs étant comme les graines des végétaux, dont les unes germent dans de certaines terres, & les autres dans d'autres, ensorte qu'une personne dont le corps abondera en une certaine humeur, fera éclore des Vers d'une certaine sorte : celui dont le corps abondera en une autre humeur, en fera éclore d'une autre sorte ; & celui enfin en qui il n'y aura aucune humeur propre pour les œufs des Vers, n'en fera éclore aucun, & sera éxempt de Vers, semblable en cela, à une terre qui n'étant pas propre pour certains grains, en pourra être toute ensemencée, sans qu'aucun puisse y germer.

Après ce que je viens de dire de l'origine des Vers en général, il faut rapporter le sentiment de *M. Andry* sur l'origine du *Tænia*.

» Il semble d'abord, dit *M. Andry*, » qu'il suffise pour comprendre la pro-

» duction du *Tænia* de ſuppoſer que » le Malade ait bu ou mangé quelque » choſe, en quoi le germe de cet in- » ſecte fut renfermé, ſoit que le Ver » qui aura jetté cette ſemence ait vécu » dans le corps d'un autre homme, ou » ailleurs; je dis donc, *continue M.* » *Andry*, que pour la génération du » Ver dont il s'agit, il a ſuffi que le » Malade ait avalé quelque choſe en » quoi fut la ſemence de cet inſecte, » & ſi l'on me demande comment » cette ſemence pourroit ſe trou- » ver dans les alimens, je répondrai » qu'il n'eſt pas plus difficile qu'elle » s'y trouve que la ſemence d'une » infinité d'autres vers, qui ſont dans » les fruits, dans le fromage, dans les » herbes, & ne pourroit-on pas dire » de plus que la ſemence de ce Ver a » peut-être paſſé avec la ſubſtance du » pere dès le temps de la conception : » enfin le germe de ce Ver peut avoir

» été dans celui du fœtus, ainsi lors-
» que cet insecte a été introduit
» dans le corps, soit par les alimens
» ou de la maniere que l'on vient de
» dire, il est à supposer qu'il y a ren-
» contré toute la nourriture nécessaire
» à son accroissement. »

Il paroît que de l'aveu même de *M. Andry*, le *Tænia* s'engendre dans l'homme comme tous les autres Vers, & qu'il suffit pour comprendre sa production de supposer que le Malade ait bu ou mangé quelque chose qui renfermât le germe de cet insecte : or pour comprendre la production de tous les autres Vers, on peut supposer la même chose : mais voyons si le *Tænia* produit autant d'œufs que les autres Vers, & ne nous éloignons pas des observations qu'a faites à ce sujet *M. Andry*, lorsqu'il parle de ces découvertes touchant le *Tænia*, qui a donné lieu à son Traité de la

génération des Vers dans le corps de l'homme.

» Je croyois en ouvrant le Ver qui » a donné lieu à ce Traité, *dit M.* » *Andry*, que je découvrirois quel- » qu'organe, & pour cela je priai » *M. Méry*, de l'Académie des Scien- » ces, ſi habile pour les diſſections les » plus fines & les plus délicates, de » m'en diſſéquer une partie; nous en » coupâmes un morceau, que nous » éxaminâmes ſoigneuſement en pré- » ſence de *M. Fermelhui*, Docteur » en Médecine de la Faculté de Paris, » homme extrêmement verſé dans la » Phyſique & dans l'Anatomie, mais » nous ne pûmes rien découvrir, & » le ſecours des meilleurs microſpes » nous fut inutile, nous apperçûmes » dans toute l'étendue du Ver, un » amas infini de petits corps globuleux, » reſſemblans à des grains de millet, » mais très-ronds; je ne ſçaurois mieux

» comparer l'amas de ces petits glo-
» bules, que j'ai regardé depuis avec
» un nouveau soin, par le micros-
» cope, qu'à ces amas d'œufs qui se
» trouvent dans les Carpes : ils pa-
» roissent entassés de la même ma-
» niere, & tous distingués les uns des
» autres ; ils sont en si grand nombre
» dans ce Ver que si on les touche
» avec la pointe d'une épingle, ce
» qui demeure attaché à l'épingle,
» ne fut-il pas plus gros que le plus
» petit grain de poussiere, paroît par
» le microscope, un amas incroya-
» ble de petites boules ; *M. Bellestre*,
» Docteur Régent de la Faculté de
» Médecine de Paris, & si éclairé dans
» la Physique, éxamina avec moi ces
» globules & conjectura que c'étoit
» autant d'œufs. »

En suivant ce qui vient d'être rapporté touchant l'origine des Vers en général, & du *Tænia* en particulier,

il eſt aiſé de conclure que le *Tænia* s'engendre comme les autres Vers par le moyen de l'œuf, & que comme parmi les vers ordinaires, il vient à éclore pluſieurs œufs à la fois qui donnent naiſſance à une infinité d'autres, il peut auſſi éclore pluſieurs *Tænia* à la fois, leſquels par le moyen des œufs qu'ils contiennent en grande quantité, ſelon les obſervations, peuvent en produire bien d'autres, d'où l'on peut conclure que ce Ver n'eſt pas ſeul, & que *M. Andry* a eu tort de lui donner le nom de *Solitaire.* Mais éxaminons les preuves dont *M. Andry* ſe ſert pour appuyer les raiſons qu'il a eu de nommer le *Tænia*, Ver-*ſolitaire*, & pour avancer que lorſque ce Ver eſt une fois ſorti du corps, on n'en eſt plus attaqué.

M. *Andry* rapporte d'abord le ſentiment d'*Hipocrate*, qui dit que ſouvent ce Ver s'engendre dans l'En-

fant au ventre de la mère ; cela ne prouve pas que ce Ver soit seul : au contraire si le *Tænia* s'engendre dans l'Enfant au ventre de la mère, ce ne peut être que par l'œuf qui s'est insinué par le moyen du chyle dans le sang de la mère, qui, comme l'on sçait, sert de nourriture à l'Enfant ; or il peut s'en être insinué plusieurs comme un, & par conséquent, l'Enfant peut avoir plusieurs *Tænia*, quand il seroit vrai que ce Ver s'engendrât au ventre de la mère.

Senert, ajoûte M. Andry, rapporte que le *Tænia* s'engendre dans l'homme à toute sorte d'âge : il cite pour le prouver l'éxemple d'une Fille de douze ans, celui d'une Femme de vingt-trois ans, & celui d'un Vieillard de quatre-vingt ans, qui furent délivrés de Vers semblables ; cela prouve évidemment que puisque ce Ver s'engendre à tout âge, il ne

s'engendre pas toujours dès le ventre de la mère ; d'ailleurs comment peut-on concevoir qu'un Ver puiſſe reſter quatre-vingt ans dans le corps d'un Homme, comme il faut néceſſairement que cela ſoit, s'il eſt vrai que ce Ver s'engendre dès le ventre de la mère ? & pourquoi ce Ver n'auroit-il pas dépoſé pluſieurs œufs pour produire ſon ſemblable, puiſqu'il eſt prouvé par les Obſervations qu'il contient une infinité d'œufs ? D'ailleurs *M. Andry* convient que chaque animal a en ſoi une matiére propre à produire ſon ſemblable, & que cette matiere multiplie plus ou moins, ſelon la nature du lieu où l'animal ſe rencontre : or s'il s'eſt trouvé une matiére capable de faire éclore un *Tænia* ; pourquoi la même matiére n'aura-t-elle pas pû en faire éclore pluſieurs ? En un mot, il n'y auroit pas plus de raiſon d'avancer que tous les Vers qui

sont dans le corps sont *Solitaires*, qu'il y en a de dire que le *Tænia* est seul ; ce qui me fait avancer avec raison que M. Andry s'est mépris en donnant au *Tænia* le nom de Ver-solitaire.

Si selon le sentiment de *Senert*, comme le rapporte *M. Andry*, le *Tænia* s'engendre dans l'homme à tout âge, il s'ensuit que l'origine du *Tænia* étant la même que celle des autres Vers, il doit nécessairement arriver par rapport au *Tænia*, ce qui arrive par rapport aux autres Vers. Or si une personne qui a eu des Vers à dix ans, en a encore à trente ans, de même une personne qui aura eu le *Tænia* à dix ans, pourra en avoir un autre à trente ans, d'où il s'ensuit que lorsque le *Tænia* est une fois sorti du corps, on peut en être encore attaqué.

L'étude particuliere que j'ai faite pendant

pendant longtemps avec *M. Andry*, touchant les Maladies Vermineuſes, la confiance dont veulent bien m'honorer les plus grands Seigneurs, * en me conſultant ſur ces ſortes de Maladies, & les Lettres que je reçois tous les jours à ce ſujet de toutes parts, m'ont donné lieu de faire les obſervations ſuivantes, qui ſervent à prouver ce que je viens d'avancer au ſujet du *Tænia* ou *Ver-plat*; ſçavoir que ce Ver n'eſt pas ſolitaire, & que, quoiqu'il ſoit ſorti du corps, on en peut être attaqué encore une fois.

* Madame la Comteſſe de Toulouſe, pour M. le Duc de Penthiévre; M. le Duc de Villeroy, pour le Marquis de Villeroy; Madame la Princeſſe de Guimené, pour le Prince Louis; Madame la Ducheſſe de Lorges, &c.

OBSERVATION.

UN Malade attaqué de Vers me fut adreſſé; il avoit en vain fait pluſieurs remédes, ſans pouvoir être ſoulagé; j'examinai ce Malade, il avoit une fiévre lente qui le fatiguoit beaucoup; en effet il étoit foible, & devenoit tous les jours d'une

maigreur étonnante. Ce Malade, âgé alors environ de trente-six à trente-sept ans, me dit qu'à l'âge de douze ans, il avoit rendu quelques Vers, & que depuis il ne s'étoit pas apperçu qu'il en eût eu d'autres, excepté depuis six mois qu'il en avoit jetté un tout blanc, long & plat : j'ordonnai à ce Malade ce que je crus de plus propre pour le préparer au reméde que je voulois lui faire prendre ; & deux jours après, je le mis à l'usage de l'Eau de Fougère de *M. Andry*.

Cette Eau, dont la préparation n'est pas communiquée au Public, est confirmée bonne par l'expérience, & elle a toujours été ordonnée, par les plus célébres * Médecins dans les Maladies des Vers.

(*a*) Louis XV a pris de cette eau par l'ordonnance de M. *Fagon*.

J'ai chez moi les ordonnances de Messieurs *Molin*, *Sylva*, *Finot*, *Vernage*, *Winslow*, *Renard*,

En effet, le lendemain le Malade vint chez moi, & m'apporta deux Vers blancs, longs, & à moitié ronds: j'avoue qu'après avoir conſidéré ces Vers, je les mis dans l'Eſprit de Vin, ſans penſer qu'ils puſſent être des *Tænia* ou Vers-ſolitaires, ſelon *M. Andry* : je continuai de faire prendre le même remede au Malade, qui ne rendit pas d'autres Vers, & qui peu après fut guéri de la fiévre; enſorte qu'en moins de quinze jours, l'appétit & les forces revinrent au Malade, au point qu'il recouvra une parfaite ſanté.

Au bout de quelques jours, m'étant aviſé de vouloir éxaminer les Vers que ce Malade avoit rendus, je fus fort ſurpris de voir un bout plat & blanc, qui ſortoit de l'un de ces

---

Juſſieu, *Beſnier*, *le Thieullier*, *Caſamajor*, *Chomel*, *Vandermonde*, *Belleteſte*, *Goutard*, *Fournier*, *Balieu*, & autres Médecins célébres, qui tous ſont extrêmement répandus dans la pratique.

Vers ; la curiosité m'ayant poussé à éxaminer le fait, je reconnus par le moyen d'une bonne loupe, que c'étoit un morceau du *Tænia*, qui étoit renfermé dans une enveloppe ; je découvris en effet par le moyen d'un canif, avec lequel je disséquai partie de ce Ver, que ma conjecture n'étoit pas fausse. Le sçavant *M. Falconet* m'ayant envoyé demander la troisiéme édition du Traité de la Génération des Vers de M. Andry, dont il avoit besoin pour quelques jours ; je lui écrivis en la lui envoyant, que j'avois une observation curieuse à lui communiquer touchant le *Tænia*, comptant qu'il travailloit sur ce sujet ; mais ayant sçu que c'étoit *M. Winslow*, qui lui avoit demandé quelques éclaircissemens dont il avoit besoin alors ; je priai cet habile Anatomiste de se donner la peine de passer chez moi ; nous éxaminâmes ensemble avec une

loupe, le Ver en queſtion. *M. Winſlow* le diſſéqua lui-même, & nous reconnûmes qu'effectivement c'étoit un *Tænia* renfermé dans une enveloppe, ce qui le rendoit ſemblable à un autre Ver, blanc, long & demi-rond, comme on en voit ordinairement : ce *Tænia* forme la troiſiéme eſpéce dont j'ai parlé, & qui a été inconnue à *M. Andry*. Pluſieurs curieux à qui j'en ai parlé ſont venus chez moi, les uns pour voir des *Tænia* de différentes eſpéces, en ayant un grand nombre que je conſerve dans l'eſprit de vin, les autres pour s'aſſurer par eux-mêmes de la découverte que j'avois faite, de cette troiſiéme eſpéce de *Tænia.*

Cette obſervation prouve que cette eſpéce de *Tænia* naît dans une enveloppe, d'où venant à ſortir il paroît blanc & plat, comme il l'eſt effectivement : il y a lieu de croire que ce Ver ſe dépouille de ſa peau comme

les Vers à soie, pour prendre son accroissement. Ce Ver, comme les autres *Tænia*, n'est pas seul, puisqu'il peut en éclore plusieurs à la fois ; d'ailleurs le Malade dont nous venons de parler, en a rendu deux ensemble, & comme jusqu'ici l'on n'a pas connu cette espéce de *Tænia* qui est renfermé dans une enveloppe ; il est arrivé que toutes les fois que ce Ver est sorti du corps sans être dépouillé de sa peau, on n'a pas cru que ce fut un *Tænia*, & on l'a toujours pris pour un Ver ordinaire ; ce qui fait qu'un Malade peut souvent avoir rendu plusieurs *Tænia* de cette espéce, sans qu'on l'ait seulement soupçonné d'en être attaqué.

Examinons à présent ce que c'est que ces portions ou morceaux de Vers que rendent ceux qui sont attaqués du *Tænia* : ne pourroit on pas dire que ces sortes de portions ne sont

pas des morceaux de Vers, mais bien autant de Vers que l'on a toujours pris pour une ſuite du même Ver, ſans pour cela qu'il ſoit vrai, comme il y en a qui l'ont avancé, que ces différens Vers venant à s'unir & à ſe joindre, forme enfin le *Tænia* ou Ver-plat. Je dis ſeulement que chacune de ces portions ſont autant de Vers, dont les uns venant à grandir, acquierent un volume conſidérable en longueur, pendant que les autres ne prennent aucune croiſſance, enſorte que le Malade qui a rendu dix aulnes de Vers-plats en dix fois, a réellement rendu dix Vers, & non pas dix morceaux du même; ce n'eſt pas que je croye que le *Tænia* ne puiſſe pas ſe rompre, lorſqu'il eſt grand; rien de plus facile; ſa délicateſſe & la foibleſſe de ſes articulations le prouvent aſſez, mais je dis qu'il ne ſe rompt pas ſi

souvent, & en tant de morceaux qu'on l'a cru jusqu'ici : en effet, j'ai souvent éxaminé avec attention différens morceaux de ce Ver, ou plûtôt ce que l'on croyoit des morceaux, & j'y ai presque toujours remarqué une extrémité semblable dans tous ; ensorte que je suis persuadé que ces extrémités sont ce que l'on doit regarder comme la queue du Ver ; l'œil appercevant à chacune de ces queues une rondeur plus large que le reste du corps du *Tænia*, qui marque que cette partie n'a pas été articulée avec une autre, & que par conséquent, il n'y a pas eu de rupture en cet endroit-là, ce qui prouve évidemment que c'est autant de *Tænia* que l'on reconnoîtroit tels, si l'on y découvroit la tête ; mais il est rare de voir la tête du *Tænia* : en effet, elle est si petite & si mince, qu'elle se rompt fort aisément, & parmi le grand

nombre

nombre de *Tænia* que je conſerve chez moi, je n'en ai qu'un ſeul où la tête ſoit reſtée; d'où je conclus que quoique l'on ne voye pas la tête dans ce que l'on rend de Ver-plat, il ne s'enſuit pas que ce ne ſoient que des morceaux ou des portions de ce Ver, & que ce peuvent être fort bien autant de Vers; ce qui prouve que le *Tænia* ou Ver-plat ne doit pas être regardé comme ſeul, & que mal-à-propos a-t-on donné au *Tænia* le nom de Solitaire. Une autre raiſon bien concluante, & qui prouve que l'on peut être attaqué de pluſieurs *Tænia* à la fois, c'eſt que l'on ne peut pas nier qu'il y ait pluſieurs eſpéces de *Tænia*: du moins ſi quelqu'un en doutoit, après avoir lû le contraire dans le ſçavant Traité des Vers de *M. Andry*, il pourroit s'en convaincre chez moi par l'inſpection; je lui montrerois des *Tænia* à épines, à

nœuds, & à enveloppe, qui sont autant d'espéces différentes. Or il m'est arrivé que le même Malade m'a apporté un morceau du *Tænia* à épines, & huit jours après un autre morceau à nœuds, que peut-on conclure, sinon que ce Malade avoit ces deux espéces de *Tænia*? Donc, non seulement il y a des Malades en qui il se trouve des *Tænia* de la même espéce; mais il y en a aussi qui ont à la fois les différentes espéces de *Tænia*: donc, le *Tænia* n'est pas Solitaire, comme l'a avancé *M. Andry.*

AUTRE OBSERVATION.

UN Malade âgé d'environ quarante ans, m'apporta différentes portions de Vers, qu'il avoit rendus en plusieurs fois, que je reconnus être des *Tænia.* Ce Malade me dit qu'à l'âge de quinze ans il avoit rendu de pareilles portions de Vers, mais que depuis ce temps il ne s'étoit ressenti de

rien, & n'en avoit jamais rendu depuis; je lui fis ſortir par le moyen de l'Eau de Fougere de M. Andry, pluſieurs *Tænia*, & je vins à bout par ce remede de détruire la matiére vermineuſe qui étoit la cauſe de ſa maladie; enſorte qu'il n'a plus rendu de Vers, & qu'il ſe porte à merveille depuis ce temps.

Que peut-on conclure de cette obſervation, ſinon que le Malade qui a rendu le *Tænia* à quinze ans, peut encore en être attaqué à quarante, & que par conſéquent l'on peut être encore attaqué de ce Ver, quoiqu'on l'ait une fois rendu. En effet, que ſeroit devenu ce Ver depuis quinze ans juſqu'à quarante, que le Malade ne s'en eſt pas plaint, & qu'il ne s'eſt apperçu pendant ce long eſpace de temps d'aucuns ſymptômes de Vers; n'eſt-il pas plus raiſonnable de croire que le même Ver qui eſt éclos par le

moyen de l'œuf dans le Malade, lorsqu'il n'avoit que quinze ans, a pu éclore une seconde fois par le moyen d'un autre œuf, dans le même sujet à l'âge de quarante ans ; d'où l'on peut conclure avec raison que, quoique l'on ait rendu le *Tænia* dans sa jeunesse, il n'est pas dit que dans un âge plus avancé on ne puisse pas encore en être attaqué une seconde fois.

Il y en a qui ont prétendu assez mal-à-propos que le *Tænia* étoit un assemblage d'une infinité d'autres Vers, comme nous l'avons dit plus haut ; mais l'expérience jointe aux observations qu'a faites à ce sujet le sçavant *M. Winslow*, & dont cet habile Anatomiste a rendu compte à l'Académie des Sciences, prouve sans replique que le *Tænia* ou Ver-plat n'est pas un composé d'autres Vers, mais que toutes les petites portions que l'on rend sont autant de *Tænia* parti-

culiers, enſorte que l'on peut nommer ces Vers *petits Tænia*, qui comme nous avons déja dit, venant à grandir, forment les grands *Tænia*. En effet, ne remarque-t-on pas dans une ſeule de ces portions cucurbitaires la même figure & la même ſtructure que l'on apperçoit dans un grand *Tænia*; & ſi l'on ne peut pas nier qu'il y en ait de différentes eſpéces; pourquoi ne pourra-t-on pas nommer ces petites portions cucurbitaires des *Tænia* de la petite eſpéce; enſorte qu'il n'y a aucune difficulté de croire que l'on peut rendre autant de *Tænia*, que d'autres Vers communs, dont quelquefois on a rendu une quantité infinie.

Pour prouver encore ce que j'avance, c'eſt que ces petits corps blancs & plats, nommés cucurbitaires, & que l'on peut regarder avec raiſon comme autant de *Tænia*, ſe rendent ordinairement en vie, & montrent

même par leur mouvement beaucoup plus de force. Or comment se pourroit-il faire qu'une si petite portion qui se seroit détaché du Ver plat, pût avoir autant de mouvemens & de force; lorsqu'au contraire il est plus aisé de concevoir que chacun de ces cucurbitaires peuvent être & sont réellement de petits *Tænia*, lesquels venant à grandir, forment ce que l'on appelle le grand *Tænia* ou Ver-solitaire, selon *M. Andry*.

Le sentiment que je propose, avoit déja été adopté par *M. Andry* dans sa premiere édition de la Génération des Vers, & je ne sçais pourquoi il a changé d'idée. Depuis, plusieurs habiles Médecins ont pensé de même; l'expérience & les observations nous confirment aujourd'hui la vérité de ce fait. Mais, dit-on, si l'on compare les petites portions cucurbitaires avec les espaces contenues entre les articula-

tions ou anneaux, l'on verra qu'elles ne ſont que des portions du *Tænia.*

Si cette objection avoit lieu, il s'enſuivroit que le *Tænia* étant un compoſé de toutes les petites portions cucurbitaires que l'on rend, ce Ver ſeroit en même-temps un compoſé d'un infinité d'autres, puiſqu'il eſt prouvé que chaque portion cucurbitaire eſt autant de Vers. D'ailleurs, ſi l'on conſidére avec attention toutes les petites portions cucurbitaires, on reconnoîtra comme l'a fait *M. Du Bois*, ſçavant Médecin de Lizieux, que chaque portion cucurbitaire eſt un Ver entier, que le bout qui paroît comme quarré, eſt la tête, & que l'autre bout qui paroît arondi, eſt la queue. Si l'on ne découvre pas aiſément la tête de ce Ver, c'eſt qu'outre qu'elle eſt extrêmement petite & mince, même dans le grand *Tænia*, il arrive que ce Ver rentre ſa tête dans ſon

corps comme fait le limaçon ; c'est pourquoi l'on apperçoit un petit trou dans l'enfoncement du milieu du *Tænia*, où l'on devroit naturellement y découvrir la tête.

De tout ce que l'on vient de dire, on peut conclure que le *Tænia* ayant la même origine que les autres Vers, & produisant lui-même une infinité d'œufs, selon les observations qu'a faites *M. Andry*, bien loin que le *Tænia* soit seul, il est presque impossible au contraire qu'il ne soit toujours accompagné de quelqu'autre de son espéce : en effet si par le moyen d'une bonne loupe on éxamine le commencement & la fin de ces portions cucurbitaires, que l'on a coutume de rendre, lorsque l'on est attaqué du *Tænia*, on appercevra aisément que l'extrémité de la queue est ronde & sans déchirure, ce qui marque qu'il n'y a pas d'apparence que

cette extrémité ſoit détachée d'une autre partie, & ſi l'on ne rend pas autant de grands *Tænia* que de petits, c'eſt-à-dire, que de portions cucurbitaires, c'eſt qu'ils ne prennent pas tous la même croiſſance, les uns venant à ſortir, avant que de grandir, les autres venant à mourir dès leur naiſſance, ſemblables aux carpes, pour ne nous pas éloigner de la comparaiſon de *M. Andry*, dont les unes acquèrent un volume extraordinaire, les autres un médiocre, les autres enfin venant à mourir de bonne heure, dans le réſervoir qui les contient.

Après avoir montré l'origine des Vers en général & du *Tænia* en particulier, il faut rapporter des exemples qui prouvent que l'on n'examine pas aſſez, ſi les Vers ſont la cauſe de certaines maladies; ce qui occaſionne ſouvent que des Malades tombent en langueur, & ſouffrent des douleurs

étonnantes. La consultation suivante que je reçus il y a quelques années de la Rochelle, prouve que les Vers sont souvent la cause de maladies, où jamais on n'en auroit soupçonné, & c'est ce à quoi le véritable Médecin doit bien faire attention : *Primum Medici Officium, est indago morbi.*

CONSULTATION.

UNe femme de trente-quatre ans, qui a été mariée à dix-neuf, & qui a eu dix enfans ; de moyenne taille, délicate de complexion, sans être pourtant beaucoup sujette à maladie, se trouve attaquée depuis quatre à cinq ans d'une maladie qui a les apparences du mal caduc, dont les accès lui prennent toutes les cinq à six semaines, & toujours la nuit, une heure ou deux avant le jour.

Elle jette d'abord un cri aigu, après quoi elle est fort agitée, elle

ſouffle beaucoup, écume un peu & ſe mord ſouvent la langue; cette agitation dure ſept à huit minutes, elle tombe après dans un grand aſſoupiſſement : ſouvent l'agitation reprend cinq à ſix fois dans l'eſpace de trois ou quatre heures : les aſſoupiſſemens paſſés, il reſte un grand mal de tête qui dure juſqu'au lendemain, qu'il n'y paroît plus rien.

Cette perſonne croit que ces accidens ſont cauſés par ce qu'on appelle *Ver-ſolitaire*; elle ſe le perſuade d'autant mieux, qu'elle dit reſſentir trois à quatre fois dans quinze jours, ſon cœur attaqué par des picotemens, & qu'il lui ſemble y reſſentir l'effet que pourroit faire de l'eau qu'on pouſſeroit avec une petite ſeringue, ce qu'elle ne peut définir autrement; cela lui porte quelquefois à la tête, mais ne dure pas longtemps.

Comme on connoit partout l'effica-

cité de l'eau de *M. Andry* contre les Vers, cette femme a cru pouvoir en être soulagée : à cet effet on en a demandé deux bouteilles que l'on a fait venir de Paris depuis huit jours, par le moyen de *M. Saignette*, qui en fit venir aussi, & qui dit s'en être souvent servi avec grand succès pour ses enfans. La Malade a rendu par le moyen de cette eau, un morceau plat, blanc & long, d'environ un pied, que l'on croit être partie du Ver-solitaire ; on demande à *M. Dionis*, que l'on sçait être gendre de *M. Andry*, si la personne dont il est question, peut continuer ladite eau sans risque, & s'il ne jugeroit pas à propos d'y joindre quelques autres remédes, pour rendre cette eau encore plus efficace, & guérir radicalement la Malade, on aura obligation à M. le Medecin, & on le satisfera comme de raison. Il est à noter que cette personne a été traitée

par un R. P. Jéſuite, mais ſans effet. Sa derniere attaque qui fut il y a huit jours, fut bien moins violente. A la Rochelle ce 17 Mai 1746.

Je répondis à la Conſultation ci-deſſus, qui me fut remiſe par *M. de Chalais*, Officier de chez le Roi, que la maladie dont il étoit queſtion étoit une épilepſie vermineuſe, dont différens Auteurs font mention, auſſi bien que *M. Andry*; que les Vers étant la cauſe de cette maladie, il falloit néceſſairement prendre des remédes contre les Vers, & après avoir conſeillé le régime qu'il falloit obſerver, & les remédes généraux que *M. Andry* avoit coutume d'indiquer; j'inſiſtai ſur ſon *Eau de Fougere*, dont la Malade s'étoit déja trouvée ſoulagée, ne connoiſſant pas de remédes plus ſpécifiques & plus certains dans les maladies des Vers. En effet, la Malade éxécuta mon or-

donnance à la lettre, & au bout de l'usage de neuf à dix bouteilles d'eau de *M. Andry*, elle me fit écrire la Lettre suivante qui me fut remise par celui qui m'avoit déja apporté le premier Mémoire, en forme de Consultation.

La Malade a fait éxactement tout ce que M. Dionis lui a ordonné : graces à lui & à l'excellente Eau de Fougere de *M. Andry*, elle croit être délivrée de son cruel ennemi : elle a fait acheter le *Traité de la Génération des Vers de M. Andry*, qu'elle a lû avec bien du plaisir ; & après la lecture de ce Livre, elle n'a pas douté un moment qu'elle ne pût être guérie, comme réellement elle croit l'être, puisque depuis deux mois, elle n'a pas ressenti le moindre symptôme de sa maladie. L'Eau de *M. Andry* lui a fait rendre environ quatre à cinq aulnes du *Ver-solitaire*, endif-

férentes fois ; le morceau le plus long n'a pas plus de deux pieds. M. Dionis eſt prié de retirer du Meſſager de la Rochelle un baril de Geniévre qui eſt à ſon adreſſe ; il y a en outre une petite boëte où l'on a mis un morceau du Ver que la Malade a rendu ; on eſpére qu'il arrivera à bon port, ayant eu ſoin de le mettre dans une petite phiole remplie d'Eſprit de Vin, pour qu'il fut mieux conſervé. A la Rochelle ce 4 Septembre 1746.

Il eſt aiſé de concevoir par ce que l'on vient de rapporter que la Malade dont il s'agit n'auroit jamais été guérie, ſi elle ne ſe fut pas imaginée être attaquée de Vers. L'on ſçait que *M. Andry* ne fut déterminée à compoſer ſon ſçavant Traité de la Génération des Vers, qu'à l'occaſion d'une fluxion de poitrine qui fut heureuſement guérie par la ſortie d'un Ver plat & long, ſans que jamais *M. An-*

dry eut soupçonné cette cause dans le Malade, dont il étoit Médecin depuis longtemps ; c'est ce qui me fait répéter que souvent on n'éxamine pas assez, si une maladie ne vient pas des Vers. Je sçais que ce seroit tomber dans une extrémité, d'avancer que toutes les Maladies viennent des Vers, & en cela ce seroit ressembler à ce Médecin * de Lyon, à qui seul il étoit permis de penser de la sorte ; mais je dis seulement qu'un vrai & habile Praticien en Médecine, ne doit rien rejetter de ce qui peut contribuer à l'éclaircissement de la cause d'une maladie, & que l'on est redevable à ceux qui veulent bien par leurs recherches apporter quelques lumiéres dans quelque partie que ce soit de la Médecine. La lettre suivante addressée à *Monsieur Andry*, par une personne de considération, prouve la justice qu'on lui rend, d'avoir bien voulu

* Joũrnal des Sçavans, 1723. la déroute des Goifon, ce Médecin prétend que les Vers sont la cause de toutes les Maladies.

voulu faire un Traité particulier ſur les Vers, puiſqu'il a contribué par-là à prolonger la vie des hommes.

Lettre à M. Andry, &c.

» J'Ai lû avec une ſatisfaction ex-
» trême, MONSIEUR, votre ſça-
» vant Traité de la Génération des
» Vers. Le Public vous a beaucoup
» d'obligation d'avoir composé cet
» Ouvrage, il allongera la vie à bien
» des gens, qui l'auroient perdue pour
» n'avoir pas connu ces inſectes, ou
» pour les reconnoiſſant, n'avoir pas
» ſçu les remédes propres à les dé-
» truire. Vous avez une Eau que
» l'on dit être excellente contre les
» Vers; je crois être dans le cas
» d'en avoir beſoin : il y a près de dix
» mois que je rends dans mes déjec-
» tions ou autrement, beaucoup de
» petits Vers-plats que je crois être

» des portions cucurbitaires du Soli-
» taire : ils ont paru à la suite d'un
» Bol purgatif que je pris par précau-
» tion, composé en partie de Mer-
» cure doux. Il m'est arrivé d'en
» rendre trente d'une seule fois. Lors-
» qu'ils sortent autrement que par
» les déjections, ce qui arrive chaque
» jour, ils excitent de la démangeai-
» son à l'extrémité du *Rectum*, ils
» ont quelquefois un mouvement vif;
» ils s'enflent, s'allongent & se re-
» plient après qu'ils sont sortis ; ils
» rendent une substance sur l'endroit
» où on les jette, qui n'est pas diffé-
» rente du lait, & que je crois être
» du vrai chile : les accidens que ces
» Vers me causent sont des Coliques
» vives, des Diarrhées assez fréquen-
» tes, des maux & des pesanteurs
» d'estomac, des aigreurs, des rap-
» ports, des vapeurs, des vertiges.

» Je rends beaucoup de ſalive épaiſſe » & viſqueuſe ; je ſouffre toujours » davantage, lorſque je ſuis à jeun, » que lorſque j'ai mangé : j'ai pour_ » tant beaucoup d'apétit, & je ſuis » même obligé de manger vorace- » ment. Je vous envoye quatre de » ces Vers, ayez la bonté de les » éxaminer, & dans le cas que vous » trouviez que ce ſoient des portions » de Vers plats, je vous prie de me » faire tenir la quantité d'Eau de » Fougere que vous croirez néceſſaire, » & plus que moins. Marquez-moi, » je vous prie, la maniére de s'en ſer- » vir, & les ſignes auſquels je pourrai » connoître que je ſerai entiérement » délivré de ce Ver ; c'eſt une cure » à ajouter au grand nombre de celles » que vous avez déja faites. J'eſpere » la publier bientôt, & joindre ce » témoignage de ma reconnoiſſance, » à l'eſtime & à la conſidération par-

» faite, avec laquelle j'ai l'honneur
» d'être,

MONSIEUR,

A Tarbes le 19 Juin 1744.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, le Marquis DE LA FITOLE.

M. Andry étant mort quelque tems avant que M. le Marquis de la Fitole lui eut écrit cette Lettre, je la reçus & y fit réponse, en envoyant l'Eau de Fougere qu'il demandoit, & j'ai appris à Paris par *Monsieur Dumouret*, alors député des Etats de Bigore, & son intime ami, que depuis qu'il avoit fait usage de cette eau, il ne rendoit plus de Vers, & se portoit à merveille.

Je croirois faire une répétition de ce qu'a dit M. Andry, si je rapportois ici les remédes que l'on a coutume d'employer contre les Vers, il suffit

de renvoyer à ſon Traité de la Génération. L'on y verra une liſte exacte de tous les remédes que l'on peut employer contre les Vers de quelque eſpéce qu'ils ſoient, & des inconvéniens qu'il y a de ſe ſervir de la plûpart de ces remédes ; cependant je ne puis m'empécher de faire quelques réflexions ſur l'Eau de Mercure que l'on employe ordinairement & ſur la Fougère qui a donné le nom à l'Eau que l'on donne communément contre les Vers, & qui eſt connu ſous le nom d'*Eau de Fougère de M. Andry*.

Je dis d'abord que ſi l'eau, dans laquelle le Mercure a trempé eſt bonne contre les Vers, on ne peut pas diſconvenir que les ſuites n'en ſoient bien dangereuſes ; le long uſage que l'on eſt obligé d'en faire, comme le remarque fort bien *M. Andry*, offenſe à la longue le genre nerveux, & laiſſe des peſanteurs d'eſtomac & des gon-

flemens très-incommodes. Je dis plus, c'est que j'ai vû des Malades, après un long usage d'Eau de Mercure, avoir des tremblemens par tous les membres, comme s'ils eussent pris le Mercure tout pur. Pour prouver combien le Mercure est actif, il suffit de sçavoir qu'en en mettant dans de l'eau croupie & remplie de Vers, il la purifie & les tue : or s'il faut qu'il agisse avec la même activité sur les Vers qui sont dans le corps, il est impossible que les parties les plus subtiles qui se détachent de ce Mercure en agissant sur les Vers, n'agissent en même-tems sur tout le genre nerveux ; ce qui sans doute est cause de la foiblesse d'estomac que l'on remarque dans les Enfans à qui l'on a fait user de l'Eau de Mercure, & des tremblemens qui arrivent à ceux qui ont long tems fait usage de ce pernicieux remède.

Pour la Racine de Fougère que l'on regarde comme une des choſes les plus propres contre les Vers en général, & ſurtout contre le Ver-plat, je ne ſçais pourquoi *M. Andry* a donné le nom de cette Racine à l'Eau qu'il diſtribue pour les Vers, connue ſous le nom d'*Eau de Fougère de M. Andry*. Il n'y a perſonne qui ne penſe que la Fougère ſeule fait toute la compoſition de cette Eau, ou en eſt du moins la baze. Mais point du tout, il entre ſi peu de Fougère dans l'Eau de M. Andry, & elle eſt compoſée de tant d'autres ingrédiens, que je crois que M. Andry n'eſt pas plus autoriſé à donner à ſon Eau le nom d'*Eau de Fougère*, qu'il l'a été à donner au *Tænia* le nom de *Solitaire*. La raiſon qui me fait faire ici cette réfléxion, c'eſt qu'il eſt arrivé ſouvent que des Malades ſçachant l'Eau de Fougère bonne contre les

Vers, se sont contenté de faire faire chez leur Apoticaire une infusion de Fougère dans l'eau simple, ce qui assurément ne leur devoit faire aucun effet, puisque *M. Andry* a reconnu par une expérience de cinquante ans de pratique, que la Fougère ne pouvoit détruire les Vers qu'autant qu'elle étoit jointe avec d'autres remédes, qui rendent encore plus efficace la vertu de cette Racine : & c'est ce qui a donné lieu à M. Andry de composer son Eau de Fougère, dont la préparation n'est pas communiquée au Public, & qu'il a cru être en droit de se réserver ; comme on le peut voir dans le second Volume de la troisiéme édition de son Traité *de la Génération des Vers.*

Je finirai cette Dissertation par un fait très-particulier, qui, quoiqu'il puisse paroître étranger à la matiere dont il s'agit, ne laissera pas que de

de faire plaiſir à tout Phyſicien curieux de s'inſtruire des effets étonnans de la nature. Il s'agit ici d'un Phénoméne, bien ſurprenant. En effet, c'eſt un os avalé par une Dame, & rendu par les urines. Ce fait eſt conſtaté par M. Halais, Médecin de la Faculté de Paris, & aggrégé au Collége des Médecins de la Rochelle. Voici la Lettre qu'il écrivit à M. Andry à ce ſujet, & l'obſervation qu'il a faite en conſéquence de ce qui eſt arrivé.

MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous envoyer » l'obſervation ci-jointe, que j'ai » abrégée le plus qu'il a été poſſible, » en me renfermant dans les ſimples » bornes de la narration du fait. Je » joins auſſi l'os rendu avec les urines

» de la Malade, tel qu'il me fut remis ;
» moins de demi-quart-d'heure après
» qu'il fut rendu ; le fait est surpre-
» nant : mais, Monsieur, je vous le
» certifie vrai ; la Dame, à qui cela est
» arrivé, est encore vivante, & pourroit
» le certifier aussi bien que moi. J'ai
» l'honneur de vous demander par
» celle-ci un peu de part dans votre
» estime, & la grace de me croire
» avec les sentimens de l'estime la
» plus respectueuse,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur HALLAYS, Médecin de la Faculté de Paris, & Aggrégé au Collége des Médecins de la Rochelle.

De la Rochelle ; ce 10 Janvier 1734.

La Femme d'un Négociant de la Rochelle, fort maigre, valétudinaire

& cacochyme, mangeant avec avidité le jour du Mardi-Gras dernier, d'une tête d'agneau qui étoit ſur ſon potage, avala preſque ſans s'en appercevoir, un petit os de cette tête; elle n'en ſentit aucun mal, juſqu'à la nuit du Mercredi au Jeudi ſuivant, qu'elle eut des douleurs dans le rein gauche, qui par degrés s'augmenterent à tel point, que le Jeudi matin ſur les huit heures, ſuccombant à la violence de ſes douleurs, & des cris perçans qu'elles lui arrachoient, elle me fit appeller; je trouvai le pouls petit, mais roide, tendu, dur, & fréquent, des tumeurs & des ſoubreſauts dans les tendons, ſi on peut ſe ſervir de ces termes, de la fiévre, de la difficulté de reſpirer, les yeux étincelans, la langue rouge, le viſage violet, les urines de la nuit un peu rouges & troubles, mais en aſſez

bonne quantité pour faire voir qu'elles n'avoient pas été arrêtées, quoiqu'elle eût des vomissemens violens & fréquens. Je fis saigner la Malade trois fois du bras, & une fois du pied dans les vingt-quatre heures, & je prescrivis une boisson abondante & tiéde d'émulsion faite avec la graine de pavot blanc, les pepins de *Sapotille* (*a*), & les amandes douces, & pour toute nourriture du bouillon de Poulet; le baume de Copahu, les lavemens de Thérébenthine, de baume de Canada, dans des décoctions émollientes, & carminatives, & le demi-bain; tout cela fut employé dans les inter-

(*a*) La Sapotille est un fruit très-commun dans les Isles de l'Amérique; il est de la figure & de la grosseur d'une poire de Saint Germain; la chair en est rougeâtre, molasse, pleine d'eau, & d'un goût assez agréable; ces fruits dans son milieu plusieurs pepins ou noyaux, d'un brun foncé, très-polis, luisans & fort durs; ces noyaux contiennent une amande d'une amertume légére, extrêmement apéritive.

vales des ſaignées & des bouillons, & cela dans des diſtances réglées. Malgré tous ces remédes, bien loin que la douleur ſe calmât, les convulſions ſe mirent de la partie, ce qui me détermina à lui faire prendre d'heure en heure deux cuillerées d'une potion faite avec le Laudanum liquide de *Sydenham*, le ſyrop des cinq racines apéritives, l'eau de ceriſe noire, & un peu d'eau de canelle orgée : les vomiſſemens & les efforts ceſſerent à la ſeconde doſe ; la Malade n'avoit pas encore pris la moitié de ſa potion, que les convulſions & les ſoubreſauts des tendons diſparurent, & qu'elle ſentit quelque choſe deſcendre du rein, & cheminer peu à peu le long de l'urétére avec un ſentiment de déchirement très-vif, & très-douloureux. L'uſage de la potion & des émulſions ſe continuoit toujours ; enfin le Vendredi matin ſur les dix heures,

c'est-à-dire, après plus de trente-deux heures de souffrances les plus cruelles, les douleurs cesserent tout-à-coup, & peu de temps après, la Malade s'endormit d'un sommeil tranquille, qui dura près de quatre heures de suite.

Je compris bien qu'après cela la Malade rendroit quelque pierre ou quelque gravier raboteux & considérable; car je ne supposois pas qu'autre chose eût pu causer tous les accidens énoncés ci-dessus; c'est pourquoi j'avois ordonné qu'on éxaminât éxactement les urines, qu'on les réservât dans des verres, & qu'on essuyât soigneusement le vaisseau à chaque fois.

Peu de temps après son réveil, la Malade rendit plus d'une chopine d'urine, tout de suite, avec quelques filamens de sang, & l'os que je joins ici tel qu'il a été rendu, & auquel il est aisé de remarquer que les deux apophises supérieures, & l'inférieure,

ont été un peu rongées par le frottement des parties par où il a paſſé. Quelque tems après cet os rendu, la Malade ſe plaignit d'une douleur avec battemens, & quelquefois des élancemens dans le rein gauche, & dans l'urétére, & vingt-quatre heures après elle rendit des urines aſſez chargées d'un pus blanc & épais; cet écoulement de pus dans les urines dura ſept à huit jours, & elle en fut entiérement guérie par le ſeul uſage du baume de Copahu, pris tantôt en forme liquide, tantôt en forme ſolide.

Que cet os eût été rendu par les ſelles, il n'y auroit rien eu de ſurprenant, mais grand & figuré comme il eſt, comment a-t-il pu pénétrer dans les veines lactées, ſuivre tout le cours du chyle, juſque dans le ventricule droit du cœur, dans le poumon, dans le ventricule gauche du cœur, & de-là avec le ſang dans un

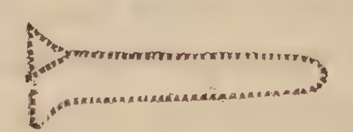
nombre infini de vaisseaux, de grandeur & de diamètre différens; comment a-t-il pû pénétrer dans le bassinet du rein ? Comment a-t-il pu y contenir ?

Plus de trente-deux heures des plus cruelles douleurs, accompagnées de fiévre, & de convulsions, le pus que la Malade a rendu par les urines, sont des preuves convaincantes des déchiremens & de l'ulcération que cet os a causé dans le rein, & les autres voies de l'urine. Le mari de cette Dame étoit seul chargé de ma part d'examiner les urines, de les mettre dans des verres, avec tout ce qui s'y trouveroit de pierre & de gravier; & j'arrivai chez elle, un demi-quart-d'heure après qu'elle eut rendu cet os, seul, & sans addition d'aucun gravier; par conséquent on n'a pas pu me tromper; le fait est donc vrai & bien constaté, mais je ne le trouve

pas moins ſurprenant : il aide à prouver que des corps d'une grandeur qui excéde de beaucoup le diamètre des vaiſſeaux, peuvent circuler avec le ſang, pendant un eſpace de tems, & juſqu'à ce que la nature le dépoſe en quelque partie du corps que ce ſoit.

Voilà l'obſervation de M. Halais telle qu'il l'a envoyée à M. Andry ; je conſerve chez moi cet os rendu par la Malade, & qui fut envoyé avec l'obſervation ; cet os mérite d'être éxaminé par rapport aux apophyſes que l'on remarque avoir été rongées par le frottement des parties ; j'ai déja lû cette obſervation à pluſieurs ſçavans Médecins ; je leur ai montré cet os, & tous ont trouvé ce fait ſurprenant, & c'eſt même à leurs ſollicitations que je rends aujourd'hui cette obſervation publique. Peut-on après cela trouver ſurprenant que l'on rende

des Vers par les urines, lorsqu'il est aisé de concevoir que l'œuf qui aura produit le Ver, aura pû éclore dans la vessie, ou être conduit jusque dans le rein, puisque l'on en a souvent trouvé dans ces parties. Mais un os aussi plat, aussi large par en haut, & aussi long que celui dont il s'agit, rendu par les urines, c'est ce qui est difficile à comprendre, & qui cependant est constaté vrai par M. Halais. On a cru faire plaisir aux Curieux de faire graver ici la figure de cet os. (*a*)



(*a*) J'avoue qu'ayant peine à croire que cet os eût pu passer par la voie des urines, & l'ayant montré à M. Winslow; ce sçavant Anatomiste la reconnu pour être un appendice de l'os hyoïde, lequel ne se trouve pas dans l'homme; il m'a ajouté, que fondé sur d'autres observations à peu près semblables, il y avoit lieu de croire que cet os avoit percé le *Rectum* au bas de l'urétre, & qu'ayant causé étranglement dans cette partie, il a produit les douleurs de reins qui ont cessé, lorsque l'os s'est

Que de réfléxions à faire pour des Phyſiciens ! Combien une pareille obſervation ne confirme-t-elle pas le doute où l'on a toujours été de la vraie maniére dont ſe fait la ſécrétion de l'urine ; ſur-tout ſi l'on rappelle le ſentiment de ces Médecins qui ont avancé qu'il y avoit des vaiſſeaux ſécrétoires particuliers, pour recevoir l'urine, & la dépoſer enſuite dans le baſſinet des reins, ſans admettre ce long trajet de circulation qu'on lui fait faire avec le ſang.

Mais ne peut-on pas objecter que quand il ſeroit vrai qu'il y eût des vaiſſeaux particuliers pour dépoſer l'urine dans le baſſinet des reins, il s'enſuivroit que ces vaiſſeaux ne pouvant être que très-petits, puiſqu'aucun Ana-

---

échapé avec les urines, ce qui a auſſi produit le pus que l'on a remarqué. M. Winſlow ſoupçonne auſſi que cet os a été avalé longtems auparavant ; la ſupuration n'ayant pas pu être parfaite en trente-deux heures, comme il eſt rapporté.

tomiste ne les a découverts jusqu'à présent, on seroit toujours dans le même embarras, & l'on auroit peine à comprendre comment de si petits tuyaux ont pu contenir un os plat, large, & du volume de celui dont il est question ; il faut espérer que quelques Physiciens découvriront quelque jour à ce sujet, ce qu'il semble que la nature a pris à tâche de nous cacher jusqu'aujourd'hui ; mais en attendant, je m'en tiens à ce sujet au sentiment de M. Winslow.

Fin de la Dissertation sur le Tænia.



Approbations de Meſſieurs COUTHIER, BESNIER, & FERRET *Docteurs-Régents de la Faculté de Médecine de Paris, commis par elle le 6e Mai* 1748. *à l'éxamen d'un Manuſcrit ſur l'origine du* Tænia, *par M. Dionis, &c.*

JE ſouſſigné Docteur-Régent, & ancien Profeſſeur des Ecoles de Médecine de Paris, ai lû par ordre de la Faculté un Manuſcrit *ſur l'origine du Tænia*, par M. Dionis, mon Confrere; je crois que le Public recevra d'autant plus volontiers cet Ouvrage, qu'il eſt fondé ſur des obſervations curieuſes, & appuyées ſur la pratique la plus ſolide; il paroît que M. Dionis poſſéde parfaitement la matiére qu'il traite, & qu'il a ſur les Maladies des Vers, toute la connoiſſance poſſible: en foi de quoi, j'ai ſigné, à Paris ce 12 Mai 1748.

J. A. COUTHIER, *Docteur Régent, de la Faculté de Médecine, & ancien Profeſſeur des Ecoles.*

JE ſouſſigné Docteur-Régent en Médecine de la Faculté de Paris, ai lû un Ouvrage de M. Dionis, mon Confrere, ayant pour titre, *de la génération des Vers, &c.*

J'estime que le Public lira avec plaisir les observations de l'Auteur, qui prouvent que le *Tænia* peut s'emparer du corps humain plus d'une fois, & qu'il n'y naît pas seul comme on l'a crû jusqu'à présent. Fait à Paris ce 25 May 1748.

BESNIER.

JE soussigné Docteur-Régent, &c. ai lû un Ouvrage de M. Dionis, qui a pour titre, *de la génération des Vers*, &c. L'Auteur y combat le sentiment de M. Andry sur la génération du *Tænia*; il prétend que ce Ver n'a pas plus de droit que les autres, de naître seul dans le corps, & qu'on peut en être attaqué plus d'une fois dans la vie. Je crois qu'on lira avec plaisir les observations qui le prouvent.

FERRET.



Extrait des Délibérations de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, du 22 Juin 1748.

VU l'Approbation de Messieurs *Couthier*, *Besnier*, & *Ferret*, Docteurs Régents de la Faculté de Médecine de Paris, Commissaires nommés pour examiner le Livre qui a pour titre : *De la géné-*

ration des Vers, *&c.* & ouï leur rapport, la Faculté a conſenti que ledit Livre ſoit imprimé. En foi de quoi j'ai ſigné, à Paris ce 23 Juin 1748.

J. B. T. MARTINENG, *Doyen de ladite Faculté.*

****

Approbation du Cenſeur Royal.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Traité manuſcrit *De la génération des Vers*, où l'on prouve que *le Tænia* ou *Ver-plat*, n'eſt pas ſolitaire, &c. Je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 3 Juin 1748.

Signé, POUSSE, *Fils.*

POUDRE

POUDRE SYMPATHIQUE POUR FAIRE SUER.

LETTRE A CE SUJET,

Où l'on annonce au Public la composition de ce Remède, & la manière de s'en servir.

Par M. DIONIS, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

AVIS,

Monsieur Dionis ayant donné au Public, il y a quelques années, une Lettre sur la Poudre de Sympathie, *on a cru faire plaisir d'en donner ici une seconde Edition en faveur de ceux qui n'ont point eu connoissance de la premiere. On y a joint le Discours prononcé par M. le Chevalier Digby sur cette Poudre de Sympathie; on ne doute point que le Public ne le reçoive avec satisfaction, étant conforme à l'Edition de 1658. qui est devenue fort rare.*

POUDRE



LETTRE DE M. DIONIS,

DOCTEUR-RE'GENT de la Faculté de Médecine de Paris, à M. Raulin, Médecin du Roy, à Nérac.

VOUS ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi, MONSIEUR, sur les éclaircissemens que vous souhaitez avoir, au sujet de la *Poudre Sympathique* pour faire suer. Comme vous sçavez qu'il y a partout, & surtout à Paris, des gens qui cherchent à se faire valoir, particuliérement en ce qui regarde les prétendus secrets en Médecine, il s'est trouvé des personnes,

entr'autres, qui débitent, l'un dans les Journaux, l'autre dans une eſpéce de Diſſertation, qu'ils ſont, chacun en particulier, ſeuls poſſeſſeurs de la compoſition du Remède dont il s'agit; il faudroit pour cela que je n'euſſe pas chez moi l'original même, dont ces Meſſieurs ont chacun une copie: vous en allez juger par la communication des piéces dont j'ai les originaux, mon but étant & de vous éclaircir ſur ce que vous me demandez, & de rendre public un Remède qui, donné à propos ſous les yeux d'un Médecin habile, peut beaucoup contribuer à la guériſon de bien des maladies dans certains cas. Au mois d'Août 1745. M. l'Abbé de Grély, Vicaire Général d'Embrun, étant alors à Paris, & ſe trouvant chez M. d'Aliez, Marchand Apoticaire, rue Saint Louis au Marais, lui dit qu'étant malade depuis longtemps, il

avoit fait beaucoup de remédes, qu'on lui en avoit enſeigné un entr'autres, dont on faiſoit beaucoup d'éloge : que ce Remède étoit un grand ſecret ; qu'il connoiſſoit un nommé *Morin*, *Chirurgien*, qui le lui demandoit inſtamment, à qui il le pourroit donner pour lui faire plaiſir, attendu que ce Remède produiſoit des ſueurs de la façon la plus particuliére, enſorte que le Malade ſe trouvoit totalement guéri. M. d'Aliez, pouſſé par la curioſité de connoître ce Remède, & voulant en bon Artiſte le préparer lui-même, comme il a fait depuis ſous mes yeux, pria M. l'Abbé de Grély de lui communiquer ce ſecret ; ce que fit ce généreux Abbé, qui donna à M. d'Aliez l'original, tel qu'il lui avoit été envoyé par un de ſes amis.

Lettre à M. l'Abbé de Grély, où on lui apprend la composition de la Poudre Sympathique.

« VOtre ſanté m'eſt ſi précieuſe,
» MONSIEUR, qu'il n'y a rien au
» monde que je ne faſſe pour vous
» la procurer, & vous pouvez être
» perſuadé que tout ce que je pourrois
» vous dire ſur mes ſentimens d'ami-
» tié pour vous, ne vaudroit pas ce
» que je penſe; vous trouverez ci-après
» le ſecret de la Poudre Sympathique
» qui fait ſuer; la façon de la faire &
» de s'en ſervir.

Poudre Sympathique pour faire ſuer.

» Aſſa-Fetida de la plus ſéche, *ſix onces.*
» Litarge d'or, - - *ſix onces.*
» Couperoſe, - - - *une once.*
» Mercure crud, - - *demi-once.*
» Antimoine, - - - *une once.*
» Caſtor en poudre, - *une once.*

» Il faut piler l'Aſſa-Fetida en par-
» ticulier dans un mortier aſſez grand,
» ou entre deux pierres, parce qu'il
» donneroit mauvaiſe odeur au mor-
» tier ; il faut également bien piler
» les autres drogues ; il eſt bon de
» vous dire qu'il ſuffit de bien incor-
» porer le tout enſemble. Cela étant
» fait, vous aurez un pot de terre à feu,
» & vous mettrez le tout dedans, avec
» environ deux verres d'eau de riviere ;
» vous mettrez enſuite un grand four-
» neau deſſous la cheminée avec le
» pot où eſt votre matiére ; vous y
» ferez par deſſous un grand feu de
» charbon, parce qu'il faut abſolu-
» ment que le pot devienne rouge, de
» même que la compoſition qui ſera
» dedans, qui doit être calcinée comme
» un charbon. Quand cette opération
» ſera faite, & que la matiére ſera
» froide, vous la ferez bien piler, &
» vous en peſerez enſuite *huit onces*,

» qui eſt la doſe qu'il faut pour faire
» ſuer. Il faudra mettre cette doſe dans
» un matras de verre qui contienne
» environ une pinte, meſure de Pa-
» ris ; vous y mettrez environ cho-
» pine d'urine du matin, c'eſt-à-dire,
» de celle que le Malade fera dans la
» nuit. Il eſt à remarquer que le ma-
» tras ne doit pas être plein, qu'il
» faut qu'il s'en manque environ trois
» bons travers de doigts, & même
» plus, & qu'il faut bien boucher avec
» un bouchon de liége & du cha-
» mois par-deſſus, qui embraſſe trois
» ou quatre travers de doigts le gou-
» leau du matras, & bien ficeler cette
» peau ſur le gouleau, autrement le
» bouchon ſauteroit, quand le matras
» ſeroit ſur le feu, & l'urine partiroit
» comme la foudre, de même que le
» bouchon. Il faut laiſſer infuſer vo-
» tre urine avec la poudre vingt-qua-
» tre heures avant de faire ſuer ; &
» lorſque

» lorſque vous voudrez faire l'opé-
» ration, vous mettrez votre matras
» au ſable dans une terrine, obſer-
» vez qu'il y ait du ſable au fond
» de tous les côtés; il faut mettre
» cette terrine ſur un fourneau avec
» bien du feu, pour que votre urine
» puiſſe bouillir doucement : lorſque
» tout ſera diſpoſé, vous prendrez
» deux taſſes de Thé, & vous aurez
» ſoin de vous faire mettre une ſer-
» viette autour de la tête, & vous
» faire couvrir comme il convient de
» le faire pour ſuer; être tranquille
» dans votre lit, & attendre l'opéra-
» tion qui ſera plus longue à venir
» la premiere fois que dans la ſuite;
» ce remède n'opére qu'une heure &
» demie après que l'urine a commen-
» cé de bouillir; il commence par une
» douce tranſpiration, qui devient for-
» te de plus en plus, & au point qu'il
» faut avoir quelqu'un auprès de vous

» pour vous essuyer de temps en
» temps ; il faut avoir soin lorsque
» vos draps & votre chemise seront
» trempés, de vous faire changer de
» chemise, & d'en mouiller une seconde
» & une troisiéme, suivant vos forces.

» Après l'opération vous pouvez
» rester en robe de chambre, assis sur
» votre lit, déjeûner & dîner, si vous
» le voulez ; laisser refermer les pores,
» vous habiller après, & sortir : il faut
» encore observer de ne rien manger
» de crud pendant le temps que vous
» voudrez suer, & vous reposer le
» sixiéme jour, qu'il faudra garder
» la chambre & prendre médecine, &
» le lendemain recommencer à suer
» comme ci-devant, & se repurger le
» sixiéme jour ; réitérer jusqu'à la gué-
» rison, suivant votre situation ; l'on
» peut remettre de l'urine dans le ma-
» tras, si elle se consume trop, &
» cette même composition pourroit

» vous ſervir un an après : car l'urine
» dans le matras devient incorrupti-
» ble. Il faut remarquer qu'on eſt fa-
» tigué d'abord d'avoir ſué ; mais le
» ſoir même, l'on ſe ſent plus léger ;
» enfin l'on doit tout attendre de ce
» reméde.

» Vous êtes actuellement, Mon-
» ſieur, auſſi ſçavant que ceux qui
» par une longue diſſertation veu-
» lent prouver au Public que ce re-
» méde n'a été connu que par leur
» canal. »

Je vous ai déja dit que c'étoit au mois d'Août 1745. que M. l'Abbé de Grély donna ce reméde à M. d'Aliez, il faut que vous ſçachiez encore que M. le Thieullier, Médecin, ſollicita ſi fort M. de Grély de lui donner la compoſition du même reméde, que le 14 Septembre ſuivant, M. l'Abbé de Grély pria M. d'Aliez de lui faire une copie pour l'envoyer à

M. le Thieullier, ce qui fut fait; aujourd'hui Messieurs *le Thieullier* & *Morin* sont en grande contestation, le premier soutenant qu'il est seul possesseur de cette composition, ce qu'il assure prouver par la suite; le second prétendant que lui seul a le vrai remede, ce qu'il prouve, dit-il, en guérissant; ensorte que l'on peut dire que ces deux Messieurs, qui ne sont assurément pas capables d'en imposer au Public, sont cependant l'un & l'autre dans l'erreur, de croire qu'ils sont chacun en particulier, seuls & uniques possesseurs de ce reméde, dont le mystere se trouve aujourd'hui dévoilé par la générosité de M. l'Abbé de Grély, par le travail de M. d'Aliez, & par l'empressement que j'ai, Monsieur, de vous faire part de toutes les découvertes en Médecine, qui se font en ce païs.

Comme j'ai fait faire ce reméde

ſous mes yeux par M. d'Aliez, je vous dirai qu'il a fort bien réuſſi ; je l'ai ordonné, entr'autres, à un Officier impotent de tout ſon corps, qui a été parfaitement guéri, & qui eſt actuellement à l'armée du Roy en Flandres. Il eſt bon que cette opération ſe faſſe ſous unecheminée ; car il m'eſt arrivé de voir le matras crever, & entendre un bruit auſſi fort que le tonnerre ; comme on ne peut pas répondre que cela n'arrive, il faut ſe précautionner. J'ai été obligé de rapporter mot à mot la Lettre écrite à M. l'Abbé de Grély ; je joindrai à cela que l'expérience m'a fait connoître qu'il falloit retrancher les deux verres d'eau, dont on dit qu'il faut imbiber la poudre, lorſqu'elle eſt bien incorporée ; l'opération eſt bien plus forte & plus ſure, lorſque l'on ne ſe ſert pas d'eau : de plus il eſt bon que cette opération ne ſe

faſſe que par mains de Maîtres & perſonnes habiles, heureuſement nous n'en manquons pas ici, & l'on peut dire, à la louange de nos Apoticaires d'aujourd'hui, que l'on peut fort bien s'en rapporter à eux là-deſſus.

M. l'Abbé de Grély ayant ſçu la jalouſie qui régnoit contre le Sieur d'Aliez dans ſon quartier, parce qu'il avoit été le premier qui eût eu la compoſition de ce rémede, lui écrivit d'Embrun au mois d'Octobre 1745. en ces termes :

Comment gouvernez-vous les jaloux de votre quartier, c'eſt l'horreur que j'ai pour eux qui m'en fait ſouvenir ; ſuis-je aſſez heureux pour que mon ſecret vous ſoit utile, & qu'il vous faſſe plaiſir ; je le deſire de tout mon cœur, & de trouver toutes les occaſions de vous marquer tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, &c.

Signé, GRÉLY, Vic. Génér.

Vous voyez, Monſieur, par cette derniere Lettre de M. l'Abbé de Grély, une confirmation de tout le détail que je viens de vous faire. M. de Grély ſouhaite à M. d'Aliez que le ſecret qu'il lui a donné lui ſoit utile, & a en même temps en horreur, ceux qui par jalouſie veulent s'en prévaloi. S'il paroît quelqu'écrit nouveau ſur ce ſujet, qui mérite d'être lû, je vous le communiquerai auſſitôt, je compte vous envoyer au premier jour, comme vous me le demandez, les obſervations que j'ai faites ſur l'électricité. Voici en attendant l'extrait d'une Lettre de Genève, écrite à ce ſujet par M. Jallabert, à M. Cramer; le fait me paroiſſant très-curieux, je ſuis bien aiſe de vous en faire part.

« Je me ſuis fort occupé cet hyver » des effets de l'électricité, ſur les » êtres animés, & comme j'ai été » obligé de faire des expériences qui

» demandoient de la dextérité ; je re-
» courus à M. Guiot, Chirurgien.
» Le hasard a rendu mes recherches
» plus utiles que je ne pensois, &
» m'a engagé à tourner mes vûes du
» côté de la guérison de diverses ma-
» ladies. Curieux de comparer la dif-
» férence des effets de l'électricité sur
» les animaux vivants & morts, avec
» ceux qu'elle produiroit sur les par-
» ties paralitiques. On m'amena le 26
» Décembre un nommé Nogués, Ser-
» rurier, paralitique du bras droit de-
» puis près de quinze ans. Outre la
» perte du sentiment & du mouve-
» ment, le bras & l'avant-bras étoient
» extrêmement maigres : nous exposâ-
» mes d'abord cet homme à l'épreuve de
» la commotion, la main paralytique
» attachée au vase : la violence du
» coup porta principalement au haut
» de l'épaule, & nous ne pûmes dé-
» tromper cet homme de l'idée où il

» étoit, que M. Guiot l'avoit frappé,
» qu'en répétant l'expérience, après
» avoir fait changer de place à M.
» Guiot.

» Je fis ensuite découvrir le bras
» paralytique, & l'homme étant placé
» sur de la poix, & vivement élec-
» trisé, je fis sortir de divers endroits
» du bras des étincelles : nous apper-
» çûmes d'abord que les muscles dont
» elles partoient étoient agités de mou-
» vemens convulsifs très-vifs ; bientôt
» après, nous vîmes mouvoir succes-
» sivement, & en différens sens, l'a-
» vant-bras, le carpe & les doigts,
» suivant que nous tirions l'étincelle
» de tel ou tel muscle. Le phénomene
» étoit trop singulier pour ne le pas
» examiner avec attention. Je me mis
» à la place du Paralytique, & j'ob-
» servai que les muscles & les par-
» ties ausquelles ils aboutissoient, se
» mouvoient, quand on en tiroit une

» étincelle , ſans qu'il fût en mon
» pouvoir de l'empêcher ; & que ſui-
» van tque l'on tiroit , par éxemple ,
» l'étincelle des muſcles extenſeurs ou
» fléchiſſeurs du carpe , ou des doigts ,
» ils ſe baiſſoient ou s'élevoient en
» ſens oppoſé. Cette obſervation bien
» conſtatée ſur différentes parties de
» mon corps , & enſuite ſur le bras
» paralytique , me donna quelque
» eſpérance , qu'en ſecouant vive-
» ment & fréquemment les muſcles
» paralytiques , on pourroit peut-être
» leur rendre leur jeu & y faire circu-
» ler librement les divers fluides. Je tra-
» vaille en conſéquence tous les jours
» ſur le Paralytique , en dirigeant ſuc-
» ceſſivement mes opérations ſur les
» divers muſcles ; l'abducteur du pouce
» m'a ſeul occupé pendant le grand
» froid cinq à ſix jours. Il ne falloit
» pas moins que les changemens no-
» tables que je voyois pour ſoutenir

» ma patience, au milieu de plusieurs » autres occupations. Vous jugerez des » progrès de la guérison par la des- » cription de l'état du Malade, que M. » Guyot a dressé le dixiéme & vingt- » quatriéme Janvier, pour en mieux » connoître l'effet.

Du 10 Janvier.

» Le bras paralytique a repris beau- » coup d'embonpoint. Le Malade éten- » dit les doigts index, médius & an- » nulaire ; il pouvoit aussi étendre le » carpe, mais le petit doigt & le » pouce ne pouvoient pas encore s'é- » tendre. Cet état marque une gran- » de diminution du mal, puisque dix » jours auparavant, l'avant-bras étoit » encore fort maigre, & que le poi- » gnet ni aucun des doigts ne pou- » voient s'étendre.

Du 24 Janvier.

» Le carpe & tous les doigts, ex-

» cepté le pouce, s'étendent parfaite-
» ment ; le pouce a beaucoup gagné
» pour les mouvemens d'abduction &
» de fléxion. La derniere phalange de
» l'index & le pouce ne peuvent pas
» encore s'étendre parfaitement. Les
» mouvemens de l'avant-bras & du
» bras se font au mieux, il approche
» la main du chapeau.

» Aujourd'hui le Paralytique a tiré
» son chapeau, & m'a remercié les
» larmes aux yeux, l'avant-bras est
» aussi rempli de chairs que l'avant-
» bras sain, & le bras sur lequel le
» grand froid m'avoit empêché d'o-
» pérer, augmente considérablement ;
» le poignet peut faire ses différens
» mouvemens, lors même que la
» main est chargée d'une bouteille
» pleine d'eau contenant environ une
» pinte.

» Je ne dois pas oublier de vous
» dire, qu'à cette façon d'opérer j'ai

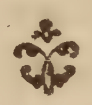
» joins de tems en tems la commo-
» tion. Je la lui ai même donnée ſans
» le vouloir d'une force extraordi-
» naire, & qui m'a montré un phé-
» noméne bien propre à rendre les
» Phyſiciens circonſpects.

» Le Paralytique va de mieux en
» mieux, il tire ſon chapeau ſans
» peine, il manie déja de gros mar-
» teaux, & il compte pouvoir forger
» dans peu de jours. Sans le grand
» froid on l'auroit électriſé hier à nud
» ſur les muſcles du bras qui s'éten-
» dent vers la poitrine, & qu'une
» inaction de quinze ans a rendu
» un peu douloureux, lors des mou-
» vemens du bras. »

Voilà, Monſieur, l'extrait de la lettre de M. Jallabert ſur les effets de l'électricité ; je vous donne ce fait d'après le Journal des Sçavans, Livre dont le titre ſeul fait l'éloge, & qui eſt composé aujourd'hui, comme il l'a

toujours été, par les plus Sçavans du ſiécle : les extraits de Médecine faits par M. Bruyere, qui eſt un des Auteurs du Journal des Sçavans, ne laiſſent rien à deſirer pour avoir la connoiſſance parfaite d'un Livre, & font voir le diſcernement & l'érudition de ce ſçavant Médecin.

Comme je finiſſois cette Lettre, Monſieur, je viens de recevoir le diſcours de M. le Chevalier Digby, ſur la Poudre de Sympathie, que vous me demandez avec tant d'inſtance; il eſt vrai que cette piéce eſt très-rare, elle fut imprimée à Paris en 1658. je ſuis charmé d'avoir pu la trouver pour vous l'envoyer.



Diſcours touchant la guériſon des Plaies, par la Poudre de Sympathie.

JE crois, Meſſieurs, que vous demeurerez tous d'accord avec moi, qu'il eſt néceſſaire pour bien pénétrer & connoître un ſujet, de montrer en premier lieu s'il eſt tel qu'on le ſuppoſe, ou qu'on ſe l'imagine : car ne perdroit-on pas inutilement, & ſon tems & ſa peine de s'occuper à rechercher les cauſes de ce qui n'eſt peut-être qu'une chimere ſans aucun fondement de vérité.

Plutarque demande pourquoi les Chevaux, qui lorſqu'ils étoient poulains, ont été pourſuivis par le Loup, & ſe ſont ſauvés à force de bien courir, ſont plus vites que les autres. A quoi il répond qu'il ſe peut faire que l'épouvante & la frayeur

que le Loup donne à une jeune bête, lui fait faire toutes ſortes d'efforts pour ſe délivrer du danger qui la preſſe, & ainſi la peur lui dénoue les jointures, lui étend les nerfs, & rend ſouples les ligamens & autres parties qui ſervent à la courſe, de telle ſorte qu'il s'en reſſent tout le reſte de ſa vie, & en devient bon coureur; ou peut-être, dit-il, c'eſt que les Poulains qui ſont naturellement vites ſe ſauvent en fuyant, au lieu que les autres qui ne le ſont pas tant, ſont attrapés par le Loup, & deviennent ſa proie; ainſi ce n'eſt pas que pour avoir échapé au Loup ilsen ſoient plus vites, mais c'eſt que leur viteſſe naturelle les a ſauvés du Loup: il en donne encore d'autres raiſons, & à la fin il conclut que peut-être auſſi la choſe n'eſt pas véritable.

Je ne trouve pas à redire, Meſſieurs, à ce procédé en des propos de

de table, où le principal deſſein de la converſation eſt de ſe divertir doucement & agréablement, ſans y mêler la ſévérité des raiſonnemens forts, qui tiennent les eſprits bandés & attentifs; mais en une aſſemblée ſi célébre que celle-ci, où il y a des perſonnes ſi judicieuſes, & ſi profondement ſçavantes, & qui en cette rencontre attendent de moi que je les paye de raiſons ſolides, je ſerois fâché qu'après avoir fait mes derniers efforts pour éclaircir comment la Poudre de Sympathie guérit naturellement & ſans magie les plaies, ſans qu'on y touche, & même ſans qu'on voye le Bleſſé, l'on révoquât en doute, ſi une telle guériſon ſe fait effectivement ou non.

En matiére de fait, la détermination de l'éxiſtence & de la vérité, dépend du rapport que nos ſens nous en font; celle-ci eſt de cette nature:

car ceux qui en voyant l'effet & l'expérience ont été ſoigneux d'en éxaminer toutes les circonſtances requiſes, & qui ſe ſont ſatisfaits après avoir reconnu qu'il n'y avoit point de ſupercherie, ne doutent point que la choſe ne ſoit véritable ; mais ceux qui n'ont pas vû de ſemblables expériences s'en doivent rapporter au récit & à l'autorité de ceux qui aſſurent les avoir vûes. J'en pourrois produire pluſieurs, dont je ſuis témoin oculaire, & même, *quorum pars magna fui.* Mais comme un éxemple certain & avéré en l'affirmatiſ, eſt convaincant pour déterminer la poſſibilité & le vérité de quelque matiére dont on doute, je me contenterai, pour ne vous pas ennuyer préſentement, de vous en rapporter un ſeulement ſur ce ſujet, mais ce ſera l'un des plus illuſtres, éclatans, publics & avérés qui ait jamais été ou qui puiſſe

être, non ſeulement pour les circonſtances remarquables qui s'y trouvent, mais par raport à la perſonne ſur laquelle la guériſon a éte opérée; car la guériſon d'une fâcheuſe bleſſure a été faite par cette Poudre de Sympathie, en la perſonne d'un homme qui étoit illuſtre, tant par les belles Lettres que par ſon emploi : toutes les circonſtances ont été éxaminées & épluchées à fond, par un des plus grands & des plus ſçavans Rois de ſon tems, le Roy Jacques d'Angleterre, qui avoit un talent particulier & une induſtrie merveilleuſe, à diſcuter les choſes naturelles, & à en pénétrer le fond : la choſe a de plus été éxaminée par ſon fils le défunt Roi Charles, par le défunt Duc de Buckingham, leur premier Miniſtre, & enfin le tout a été enregiſtré dans les Mémoires du grand Chancelier Bacon, pour ajouter en forme d'Appendix à ſon Hiſtoire natu-

relle, & je crois, Meſſieurs, que quand vous aurez entendu cette Hiſtoire, vous ne m'accuſerez pas de vanité, ſi je m'attribue d'être l'introducteur en ces quartiers du monde de cette ſorte de cure. Voici donc comme l'affaire ſe paſſa.

Jacques Howell, Secrétaire du Duc de Buckingham, aſſez connu en France par ſes écrits, & particuliérement par ſa Dendrologie, traduite en françois par M. Baudouin, ſurvint un jour comme deux de ſes meilleurs amis ſe battoient en duel. Il ſe mit auſſitôt en devoir de les ſéparer, il ſe jette entr'eux deux, & de ſa main gauche ſaiſit les gardes de l'épée de l'un des combattans, pendant que de ſa droite nue, il empoigna la lame de l'autre. Eux tranſportés de furie chacun contre ſon ennemi, font leurs efforts pour ſe défaire de l'empêchement que leur ami commun leur

donnoit de ſe tuer l'un l'autre ; & l'un tirant bruſquement ſon épée, qui ne pouvoit pas être retenue par la lame, coupe juſques à l'os tous les nerfs, muſcles, & tendons du dedans de la main du Sieur Howell ; & en même-tems l'autre dégage ſa garde & porte un coup d'eſtramaçon à la tête de ſon adverſaire, qui va fondre ſur celle de ſon ami, lequel pour parer le coup, hauſſe la main déja bleſſée, qui par ce moyen fut coupée autant par le dehors, comme elle l'étoit au-dedans. Il ſemble qu'une étrange conſtellation régnoit alors contre lui, qui faiſoit répandre ſon ſang par les armes de ſes meilleurs amis, qui en leur ſens raſſis auroient haſardé tout le leur pour garantir celui de leur ami. Cette effuſion de ſang involontaire, détourna celle qu'ils s'efforçoient de faire l'un contre l'autre ; car voyant

le viſage du Sieur Howell tout couvert de ſang, tombé de ſa main élevée, ils accourent à lui pour l'aſſiſter, & après avoir viſité ſes bleſſures, ils les bandent de l'une de ſes jarretieres, pour fermer les veines qui étoient toutes coupées, & ſaignoient abondamment. Ils le ramenent chez lui, cherchent un Chirurgien, & le premier venu ſervit pour lui mettre le premier appareil. Pour le ſecond, quand ce vint à ouvrir la plaie le lendemain, le Chirurgien du Roy y fut envoyé par Sa Majeſté, qui affectionnoit beaucoup le Sieur Howell. J'étois logé tout proche de lui, & un matin comme je m'habillois, quatre ou cinq jours après cet accident, il vint en ma chambre pour me prier de lui donner quelque reméde à ſon mal, d'autant, dit-il, qu'il avoit appris que j'en avois de très-bons pour ſemblables occaſions,

& que ſa bleſſure étoit en ſi mauvais état, que les Chirurgiens appréhendoient que la gangréne ne s'y mit, ce qu'arrivant, il lui falloit couper la main. En effet ſon viſage témoignoit la douleur qu'il enduroit, laquelle il diſoit être inſupportable, avec une inflammation extrême; je lui répondis que je le ſervirois volontiers, mais que quand il ſçauroit de quelle maniére je penſois les Bleſſés ſans avoir beſoin de les toucher ou de les voir, peut-être il ne le voudroit plus, parce qu'il croiroit cette maniére de guérir ſuperſtitieuſe ou inefficace. Pour la derniere, me dit-il, les grandes merveilles que pluſieurs perſonnes m'ont raconté de votre médicament, ne me laiſſent pas douter de ſon efficacité: & pour la premiere, tout ce que j'ai à dire eſt compris en ce proverbe Eſpagnol : *Haga ſe el milagro, y hagalo Mahoma.* Je lui

demandai donc quelque piéce d'étoffe ou de linge ſur laquelle il y auroit du ſang de ſes plaies, il envoya incontinent chercher la jarretiere qui lui avoit ſervi de premier bandage, & cependant je demandai un baſſin d'eau, comme ſi je me voulois laver les mains, & je pris une poignée de poudre de vitriol que je tenois en un cabinet ſur ma table, je l'y fis très-promptement diſſoudre. Auſſitôt que la jarretiere me fut apportée, je la mis dans le baſſin, remarquant bien ce que faiſoit alors M. Howell, il parloit à un Gentilhomme en un coin de ma chambre, ſans prendre garde à ce que je faiſois, & dans le moment il treſſaillit, & fit un geſte, comme s'il ſentoit en lui quelque grande émotion; je lui demandai ce qu'il avoit, & ce qu'il ſentoit: Je ne ſçais, dit-il, ce que j'ai, mais je ſçais bien que je ne ſens plus de douleurs;

il

il me ſemble qu'une fraîcheur agréable, comme ſi c'étoit une ſerviette mouillée & froide, s'épand ſur ma main, ce qui m'a ôté toute l'inflammation que je ſentois. Puis donc, (lui répliquai-je) que vous ſentez déjà un ſi bon effet de mon médicament, je vous conſeille d'ôter toutes vos emplâtres; tenez ſeulement la plaie nette, & dans un état modéré & tempéré de chaud & de froid. Ceci fut auſſitôt rapporté à M. de Buckingham, & peu après au Roy. Ils furent tous deux fort curieux de ſçavoir la ſuite de cette affaire, qui fut qu'après dîner j'ôtai la jarretiere hors de l'eau & la mis ſécher à un grand feu. A peine étoit-elle bien ſéche (& pour cet effet il falloit qu'elle eût été premierement bien réchauffée) que voilà le Laquais de M. Howel qui me vint dire que ſon Maître ſentoit, depuis fort peu de tems, autant de dou-

leur que jamais, & encore plus grande, avec une chaleur ſi extrême, comme ſi ſa main eût été parmi les charbons ardens. Je lui répondis que quoique cela fut arrivé à préſent, il ne laiſſeroit pas de ſe bien porter dans fort peu de temps; que je ſçavois la cauſe de ce nouvel accident, & que j'y donnerois ordre: & que ſon Maître ſeroit délivré de ſa douleur & inflammation, avant qu'il pût être de retour chez lui pour l'en aſſurer: mais qu'en cas que cela ne fût pas, qu'il revint m'en avertir: ſinon qu'il n'y avoit que faire de retourner. Avec cela, il s'en va, & à l'inſtant je remets la jarretiere dans l'eau. Sur quoi, encore qu'il n'y eut que deux pas chez ſon Maître, il le trouve tout-à-fait ſans douleur; & même avant qu'il y arriva, elle étoit entiérement ceſſée. Et pour faire court, il n'eut plus de douleur, & dans cinq ou ſix

jours ſa plaie fut cicatriſée & entiérement guérie. Le Roy Jacques ſe faiſoit ponctuellement informer de tout ce qui ſe paſſoit en cette cure : & après qu'elle fut achevée & parfaite, il voulut ſçavoir de moi comme elle s'étoit faite, m'ayant premiérement raillé (ce qu'il faiſoit toujours de très-bonne grace) de Magicien & Sorcier. Je lui répondis que je ſerois toujours prêt à faire tout ce que Sa Majeſté m'ordonneroit : mais que je la ſupliois très-humblement de me permettre, avant que de paſſer outre, de lui dire ce que l'Auteur de qui j'avois appris le ſecret, dit au Grand Duc de Toſcane, ſur ſemblable occaſion. C'étoit un Religieux Carme, nouvellement revenu des Indes & de la Perſe à Florence, & même il avoit été à la Chine, qui ayant fait de merveilleuſes cures avec ſa Poudre, depuis ſon arrivée en Toſcane, le

Duc lui témoigna qu'il ſeroit bien-aiſe de l'apprendre de lui. C'étoit le pere du Grand Duc qui régne aujourd'hui. Le Religieux lui répondit que c'étoit un ſecret qu'il avoit appris en Orient, & qu'il croyoit qu'il n'y avoit que lui qui le ſçût en Europe, & qu'il méritoit qu'il ne fut pas divulgué ; ce qui ne ſe pourroit pas faire ſi ſon Alteſſe ſe mêloit de l'éxercer ; d'autant qu'il ne le feroit point de ſes mains, & que s'il employoit ſon Chirurgien ou autre, il y auroit en peu de tems bien d'autres perſonnes qui le ſçauroient auſſi bien que lui. Sur quoi Son Alteſſe ne le voulut plus preſſer là-deſſus. Mais quelques-mois après j'eus le moyen de faire un très-important plaiſir à ce Religieux ; ce qui fut cauſe qu'il ne me voulut pas refuſer ſon ſecret : & la même année il s'en retourna en Perſe ; de ſorte que je crois être main-

tenant le ſeul en toute l'Europe qui ſçache ce ſecret. Le Roy me repliqua que je n'appréhendaſſe point qu'il le divulgât ; qu'il ne ſe fieroit à perſonne, en faiſant expérience de cette cure, mais la feroit toujours de ſa main propre, & que je lui donnerois de ma Poudre. Ce que je fis, & l'inſtruiſis de toutes les circonſtances, & Sa Majeſté en fit pluſieurs épreuves ; en toutes leſquelles elle eut une ſinguliere ſatisfaction. Cependant, M. de Mayerne, ſon premier Médecin, veilloit pour découvrir ce qu'il pouvoit de ce ſecret ; & à la fin il parvint à ſçavoir que le Roy ſe ſervoit de Vitriol. Alors il m'aborde & me dit qu'il n'avoit oſé me demander mon ſecret, parce qu'il avoit ſçu que j'avois fais difficulté de le dire au Roy. Mais à cette heure qu'il avoit appris de quelle matiére il ſe falloit ſervir, il eſpéroit que je lui communiquerois

toutes les circonſtances de ce qu'il falloit faire. Je lui répondis que non ſeulement à cette heure ; mais que s'il me l'eût demandé dès le commencement, je lui aurois franchement tout dit ; parce qu'entre ſes mains, il n'y avoit point de danger qu'un tel ſecret ſe proſtituât ; & enſuite je lui dis le tout. Peu après il s'en alla en France pour voir une belle Terre qu'il avoit nouvellement achetée proche de Genève, qui eſt la Baronie d'Aubonne. En ce voyage il alla voir M. le Duc de Mayerne, qui depuis longtems avoit été ſon grand ami & protecteur, & il lui enſeigna ce ſecret : le Duc en fit pluſieurs expériences qui, en toutes autres mains, que d'un Prince ſi pieux & ſi religieux, auroient paſſé pour effets de magie & d'enchantement. Après la mort du Duc (qui fut tué au ſiége de Montauban) ſon Chirurgien qui le ſervoit à faire

cette cure, vendit ce ſecret à pluſieurs perſonnes de condition, qui lui en donnerent des ſommes conſidérables; de ſorte qu'en peu de tems il devint riche par ce moyen. La choſe étant ainſi tombée en pluſieurs mains, ne demeura pas longtems en termes de ſecret; mais peu à peu elle s'eſt tellement divulguée, qu'à peine y a-t-il aujourd'hui un Barbier de Village qui ne la ſçache.

Voilà donc, Meſſieurs, la généalogie de la Poudre de Sympathie en nos quartiers, & une hiſtoire notable d'une cure faite par cette Poudre: il eſt tems déſormais de venir à la diſcuſſion qui eſt de ſçavoir comment cela ſe fait. Il faut avouer que c'eſt une choſe merveilleuſe que la plaie d'une perſonne bleſſée puiſſe être guérie, ou ſon inflammation & douleur augmentée par l'application d'un reméde appliqué à un morceau de linge ou à une

épée même, en une grande diſtance: & il ne faut pas douter que ſi après une longue & profonde ſpéculation de toute l'œconomie, & enchaînement des cauſes naturelles qui peuvent être jugées capables de produire un tel effet, on tombe à la fin ſur les véritables; il faut qu'elles ayent des reſſorts & des moyens d'agir bien ſubtils, & bien déliés. Juſqu'à cette heure, elles ont été enveloppées de ténébres, & jugées tellement inacceſſibles, que ceux qui ſe ſont mêlés d'en parler ou d'en écrire, (au moins ceux que j'ai vû) ſe ſont contentés d'en dire quelques gentilleſſes ingénieuſes, ſans traiter la matiére bien à fonds: & plûtôt pour montrer la vivacité de leur eſprit, & la force de leur éloquence, que pour ſatisfaire leurs Lecteurs ou Auditeurs, en leur enſeignant comment la choſe ſe fait. Ils veulent que nous prenions pour

argent comptant des termes que nous n'entendons pas, & ne ſçavons pas ce qu'ils ſignifient. Ils nous payent de convenances, de reſſemblances, de ſympathie, de vertus magnétiques, & de ſemblables paroles, ſans nous expliquer ce que ces termes veulent dire. Ils croyent avoir bien réuſſi, s'ils perſuadent foiblement à quelqu'un que la choſe ſe peut faire par une voie naturelle, & ſans avoir recours à l'intervention des démons ou eſprits : & ils ne prétendent en aucune ſorte avoir trouvé des raiſons convaincantes pour démontrer comment cela ſe fait. Si je n'eſpérois, Meſſieurs, pouvoir gagner autre choſe ſur vos eſprits ; je veux dire que ſi je ne croyois vous pouvoir perſuader que par des paroles, je ne l'aurois pas entrepris. Je ſçais trop bien, *quid ferre recuſent, quid valeant humeri.* Un tel deſſein demande

grand feu, vivacité & pointes de conception; volubilité de langage, & propriété d'expreſſions; pour inſinuer comme par ſurpriſe ce qu'on ne ſçauroit emporter de pied-ferme, & par des raiſons froides, quoique ſolides. Un diſcours de cette nature ne se doit pas attendre d'un étranger, qui se trouve obligé de dire ſes ſentimens en une langue en laquelle il a peine d'exprimer ſes conceptions ordinaires. Néanmoins, Meſſieurs, ces conſidérations ne m'empêcheront pas de me charger d'une entrepriſe qui pourra ſembler à quelques-uns bien plus difficile que celle que je viens de dire; à ſçavoir de bien prouver & convaincre que cette guériſon qu'on appelle de Sympathie, ſe peut faire naturellement; & de vous montrer à l'œil & faire toucher au doigt comment elle ſe fait. Vous ſçavez, Meſſieurs, que les perſuaſions ſe font par

des argumens ingénieux, qui étant exprimés de bonne grace, chatouillent plûtôt l'imagination, qu'ils ne satisfont l'entendement : mais les démonstrations sont bâties sur des principes certains & prouvés; quoiqu'elles soient grossiérement énoncées, néanmoins elles convainquent, & les conclusions en sont tirées avec nécessité. Elles procédent comme une visse attachée contre une porte pour l'abbattre, ou sur une lame de métal pour y imprimer la marque de la monnoie : à chaque tour qu'elle fait, elle ne s'approche que de peu, & quasi insensiblement, & ne fait guéres de bruit, ni ne requiert pas une si grande force pour la tourner : mais son effort, quoique lent, est si invincible, qu'à la fin elle abbat la porte & fait l'impression profonde dans la plaque d'or ou d'argent : au lieu que des coups de marteau ou de barres,

(auſquels ſe peuvent comparer les diſcours ingénieux & conceptions fleuries des beaux eſprits) demandent des bras de géans ; font beaucoup de bruit, & au bout du compte produiſent peu d'effet. Pour entrer donc en matiere : je poſerai premierement (ſelon la néceſſité des démonſtrations Géométriques) ſix ou ſept principes, comme pierres fondamentales ſur leſquelles je bâtirai mon édifice. Mais auſſi je les établirai ſi bien, & ſi fermement, qu'on ne fera pas difficulté de me les accorder. Ces principes ſeront comme les roues de la machine d'Archimede, par le moyen de laquelle un enfant étoit capable d'attirer ſur la terre la groſſe Caraque du Roi Hieron, que cent paires de bœufs avec toutes les cordes & cables de ſon Arſenal ne pouvoient pas faire ſeulement branler. Et par le moyen de ces principes, j'eſpere de

conduire ma conclusion à bon port.

Le premier principe donc, sera que tout l'orbe ou sphere de l'air est rempli de lumiére. S'il étoit besoin de prouver en cet endroit que la lumiére est une substance matérielle & corporelle, & non une qualité imaginaire & incompréhensible, (comme plusieurs de l'école le prétendent,) je le ferois avec assez d'évidence ; je l'ai fait suffisamment en quelqu'autre traité qui a été publié depuis quelques années, & ce n'est pas une nouvelle opinion ; car plusieurs Philosophes, des plus estimés parmi les anciens, l'ont avancé, & même le grand Saint Augustin, en sa troisiéme Epître à Volusien, témoigne qu'il est de ce sentiment, mais pour notre affaire présente, que la lumiére soit l'une ou l'autre, c'est assez d'expliquer son cours & les voyages qu'elle fait, dont nos sens nous rendent témoi-

gnage ; il eſt évident que ſortant continuellement de ſa ſource qui eſt le Soleil, & s'élevant avec une merveilleuſe viteſſe de tous côtés par ligne droite, là où elle rencontre quelques obſtacles en ſon chemin, par l'oppoſition de quelques corps durs & opaques, elle ſe réfléchit, elle ſaute delà *ad angulos æquales*, & reprend un autre cours par une autre ligne droite, juſqu'à ce qu'elle ait bricolé vers un autre côté par le choc d'un autre corps ſolide, & continue ainſi à faire de nouveaux bonds çà & là, tant qu'enfin étant chaſſée de tous côtés par les corps qui s'oppoſent à ſon paſſage, elle ſe laſſe & s'éteint, tout de même que nous voyons une balle en un Jeu de Paume, qui étant pouſſée par un puiſſant bras contre une des murailles, ſaute de-là à l'oppoſite, tant que ſouvent elle fait le circuit de tout le Jeu de Paume, & acheve

ſon mouvement proche du lieu où elle l'avoit commencée : nos yeux même ſont témoins de ce progrès de la lumiére, quand par réfléxion elle illumine quelqu'endroit obſcure, où elle ne peut pas parvenir directement, ou quand ſortant immédiatement du Soleil, & battant ſur la Lune ou ſur quelqu'autre planette, les rayons qui n'y peuvent pas entrer, rejailliſſent juſqu'à la terre, (car ſans cela nous ne les pourrions pas voir) & là eſt réfléchie, rompue & briſée par autant de corps, qu'elle en rencontre en ſes réfléxions diverſes.

Le ſecond principe ſera que la lumiére frapant ainſi ſur quelque corps, les rayons qui n'y entrent pas bien avant, mais qui rebondiſſent de la ſuperficie de ce corps, en détachent & emportent avec ſoi quelque petite particule ou atôme ; tout de même que la balle dont nous venons de

parler, emporteroit avec elle quelqu'humidité des murailles contre lesquelles elle bricolleroit, si le plâtre qui les enduit étoit encore humide; & comme elle emporte en effet quelque teinture du noir dont les murailles sont colorées. La raison de celle-ci est, que la lumiére, ce feu si subtil & raréfié, venant avec une si merveilleuse vitesse, (car ses dards sont dans nos yeux, quasi aussitôt que sa tête est élevé dessus notre horison, faisant ainsi tant de milliers de lieues en un espace imperceptible de tems) & battant à plomb sur le corps qui lui est opposé, elle ne peut pas manquer d'y faire quelques petites incisions proportionnées à sa rareté & subtilité, & ces petits atômes découpés & détachés de leur tronc, étant composés des quatres Elémens, (comme tous les corps du monde le sont,) le chaud de la lumiére s'attache & s'incorpore avec

avec les parties humides, viſqueuſes & gluantes deſdits atômes, & elle les emporte bien loin avec ſoi. L'expérience nous montre cette vérité auſſi bien que la raiſon. Quand on met quelque linge ou drap humide ſécher devant le feu, les rayons ignés frapans là-deſſus, ceux qui n'y trouvent point d'entrée, mais réfléchiſſent hors delà, emportent avec eux des corpuſcules humides, qui forment une eſpéce de brouillard entre le linge & le feu : de même le ſoleil illuminant à ſon lever la terre, qui eſt humectée par la pluie ou par la roſée de la nuit, ſes rayons élevent un brouillard qui monte peu à peu juſques aux ſommets des collines ; & le brouillard ſe raréfie à meſure que le ſoleil a plus de force de le tirer en haut ; juſques à ce qu'à la fin nous le perdons de vûe, & il devient partie de l'air, qui à cauſe de ſa ténuité nous eſt inviſible. Ces atô-

mes donc, ſont comme des Cavaliers montés ſur des courſiers aîlés qui vont bien loin; juſques à ce que le Soleil ſe couchant, retire leurs Pégaſes & les laiſſe tous ſans montures; & alors ils ſe précipitent en foule vers la terre d'où ils étoient attirés : la plus grande part & les plus peſans, tombent à la premiere retraite du Soleil; & c'eſt ce qu'on appelle le Serein, lequel quoiqu'il ſoit trop ſubtil pour être vû, on ne laiſſe pas pourtant de le ſentir, comme une infinité de petits marteaux qui frapent nos têtes, & nos corps; principalement de ceux qui ſont avancés en âge : car les jeunes à cauſe du bouillonnement de leur ſang & de la chaleur de leur compléxion, pouſſent hors d'eux abondance d'eſprits, leſquels étant plus forts que ceux qui tombent du Serein, les repouſſent, & les empêchent d'agir avec un grand effet ſur les corps d'où ces

eſprits ſortent , comme ils font ſur ceux qui étant refroidis par l'âge, n'en ſont pas garantis par une ſi forte émanation d'eſprits qui ſortent d'eux. Le vent qui ſouffle & qui eſt porté de tous côtés, n'eſt autre choſe qu'un grand fleuve de ſemblables atômes, attirés de quelques corps ſolides, qui ſont ſur la terre, & puis ſont ballotés çà & là, ſelon qu'ils rencontrent des cauſes pour cet effet. Il me ſouvient d'avoir une fois vû oculairement comment le vent s'engendre : je paſſois le Mont Cénis pour aller en Italie, ſur le commencement de l'été, & j'étois déja à la moitié de la montagne comme le Soleil ſe levoit, beau & lumineux ; mais avant que de voir ſon corps, (que les Montagnes me cachoient encore) je remarquai ſes rayons qui doroient le ſommet du Mont Viſo, qui eſt une Pyramide de Rochers, bien plus haute

que le Mont Cénis, & que toutes ſes Montagnes qui l'environnent. Pluſieurs même ſont d'opinion que c'eſt une des plus hautes Montagnes du Monde, après le Pic de Téneriffe dans la Canarie, & elle eſt toujours couverte de neige. Je remarquai donc, qu'à l'endroit qui étoit éclairé des rayons du Soleil, il ſe formoit un brouillard qui au commencement ne paroiſſoit pas de plus grande étendue qu'une groſſe boule ; mais qui peu à peu s'augmenta tant, qu'à la fin tout le ſommet, non ſeulement de cette Montagne, mais auſſi de toutes celles qui ſont autour, fut couvert d'une nuée. J'étois déja arrivé au plus haut du Mont Cénis, & me trouvant en la ligne droite qui paſſoit du Soleil au Mont Viſo, je m'arrêtai pour le regarder, pendant que mes gens achevoient de monter : car ayant plus d'hommes à porter ma chaiſe qu'au-

cun d'eux, j'avois fais plus de diligence qu'eux. Je n'y fus pas longtems que le brouillard ſembla s'abbaiſſer doucement vers le lieu où j'étois; & je commençai à ſentir comme une petite fraîcheur qui me donnoit ſur le viſage, lorſque je le tenois tourné de côté-là. Quand toute ma troupe fut aſſemblée autour de moi, nous allâmes deſcendre de l'autre côté du Mont Cénis, vers Suſe; & à meſure que nous deſcendions, nous ſentions très-perceptiblement que le vent ſe roidiſſoit à notre dos; car le chemin nous obligeoit d'aller vers le côté où le Soleil étoit. Nous rencontrâmes des paſſagers qui montoient par où nous deſcendions. Ils nous dirent que plus bas le vent étoit très-impétueux, & qu'il les avoit fort incommodé, leur ſoufflant au viſage & dans les yeux; mais qu'à meſure qu'ils montoient, ils le trouvoient

moins fâcheux. Et de notre côté, quand nous arrivâmes au lieu où ils nous avoient dit que le vent étoit si violent, nous trouvâmes comme une espéce de tourmente : & il s'augmentoit toujours en descendant, jusqu'à ce que le Soleil s'étant avancé, ne l'attiroit plus par cette ligne-là, mais causoit le vent en un autre quartier. Les gens du pays m'assurerent que cela se faisoit toujours ainsi, quand quelque accident extraordinaire & violent ne détournoit point son cours accoutumé, qui est qu'à une certaine heure du jour le vent s'éléve à un certain rumb ; & quand le Soleil est parvenu à un autre point, un autre vent s'éléve ; & ainsi de main en main il change de rumb, jusqu'au Soleil couchant, qui apporte toujours le calme, si le tems est beau ; & que le vent vient toujours de l'endroit du Mont Viso, opposé au Soleil ; & ils

nous dirent auſſi que le vent journalier eſt toujours plus fort vers le bas de la Montagne, que vers le haut; donc; la raiſon eſt évidente : c'eſt que le mouvement naturel de tout corps (de même que celui des choſes peſantes) s'augmente toujours en viteſſe, à meſure qu'il s'avance vers ſon centre, & ce en nombre impair. (Comme Galilée l'a ingénieuſement démontré; je l'ai auſſi fais en quelque autre Traité.) C'eſt-à-dire, ſi dans le premier moment il s'avance d'une aulne; dans le ſecond il s'avancera de trois aulnes; dans le troiſiéme de cinq; dans le quatriéme de ſept; & ainſi toujours il continue à s'augmenter en la même ſorte : ce qui provient de la denſité & de la figure du corps deſcendant, agiſſant ſur la ceſſibilité du médium. Et ces corpuſcules qui cauſent le vent du Mont Viſo, ſont denſes & terreſtres : car la

neige étant composée de parties aquatiques & de parties terrestres unies ensemble par le froid; lorsque la chaleur des rayons solaires les désunit & les sépare, les visqueuses s'envolent avec eux, pendant que les terrestres (trop pesantes pour monter bien haut) tombent incontinent en bas. Ceci me fait souvenir d'une chose assez remarquable, qui m'arriva pendant que j'étois avec ma Flotte dans le port de Scanderonne ou Alexandrette, à l'extrémité de la Mer Méditerranée.

L'on descend-là pour aller à Alep & à Babylone. J'avois déja fait ce que je m'étois proposé de faire en ces Mers. J'étois venu à bout de tout mon dessein avec un heureux succès, & il m'importoit de revenir en Angleterre le plûtôt qu'il me seroit possible, & d'autant plus que tous mes Navires étoient demeurés fracassés, d'un grand

combat

combat que j'avois eu depuis peu de jours en ce port, contre une puiſſance formidable; qui, bien que la victoire me fut enfin demeurée, ne laiſſa pourtant pas dans une ſi furieuſe diſpute, mettre ma Flotte en grand déſordre, & de remplir mes vaiſſeaux d'hommes bleſſés. Pour aviſer donc de la route la plus expédiente pour venir au plûtôt en un lieu où je puſſe me réparer & être en ſureté, je fis aſſembler tous les Capitaines, les Pilotes, & les Mariniers expérimentés de ma Flotte : & leur ayant propoſé mon deſſein, tous unanimement furent d'avis que le plus ſûr étoit de deſcendre vers le midi, & cotoyer toute la Syrie, la Judée, l'Egypte, & l'Afrique, & par ce moyen nous rendre à l'Embouchure du Détroit de Gibraltar, & qu'allant ainſi proche de la terre, nous aurions réglément toutes les nuits un petit vent de terre, (qu'ils

appelloient une brise) lequel nous feroit faire en peu de tems notre voyage, & que nous ne serions pas en si grand danger de rencontrer la Flotte de France ni celle d'Espagne : car l'Angleterre étoit alors en guerre contre ces deux Royaumes, & nous avions avis que ces Flottes nous attendoient en bon équipage sur leurs côtes, pour se venger de ce que nous avions fait au préjudice de ces deux Nations, pendant seize mois que nous avions été les maîtres en ces mers. Ce que nous avions raison de tâcher d'éviter, (disoient-ils) puisque nous étions désormais plûtôt en état d'employer ce qui nous restoit de forces à rechercher en diligence quelque bon port, où nous pussions en sureté réparer nos débris, que de nous hasarder à de nouveaux combats ; car on pouvoit bien dire que nous n'en avions eu que trop en un si long voyage. Mon opi-

nion étoit toute contraire à la leur. Je croyois que notre meilleur seroit de monter vers le septentrion, & de cingler le long de la côte de la Cilicie, de a Pamphilie, la Lydie, la Natolie, ou l'Asie Mineure, traverser l'Embouchure de l'Archipélague, laisser la Mer Adriatique à droite, passer par a Sicile, l'Italie, la Sardaigne, la Corsique, le Golfe de Lion, & cotoyer toute l'Espagne; leur remontrant que ce nous seroit une grande honte de nous détourner de notre meilleure route, pour éviter la rencontre de nos ennemis, puisque nous n'étions venus en ces quartiers, que pour les chercher partout où ils seroient, & que la protection dont Dieu par sa bonté avoit daigné nous assister dans tant de combats en allant, nous étoit un sujet d'espérer avec joie une aussi bonne issue de ceux qui nous pourroient arriver en

retournant. Qu'il n'y avoit point di
doute que la route que je leur pro
posois, considérée simplement en soi
ne fût sans comparaison la meilleu
re, & la plus expéditive pour sorti
de la Mer Méditerrannée, & gagne
l'Océan ; d'autant, (leur disois-je
qu'encore que nous ayons des brise
de la terre, pendant que nous seron
sur les côtes de Syrie & d'Egypte
nous n'en aurons point du tout pen
dant que nous serons sur la côte d
Lybie, où sont ces affreux sables qu'o
appelle les Syrthes, qui sont d'un
grande étendue : cette côte-là n'ayan
aucune humidité, (car il n'y croî
ni arbre ni herbe, & il n'y a qu
des sables mouvans, qui couvriren
& enterrerent autrefois tout-à-coup l
puissante armée du grand Roi Cam
byses) : or où il n'y a point d'humidité
le Soleil ne peut rien attirer pour e
former du vent, de sorte que nous n

trouverons jamais là (principalement en été) d'autre vent que le régulier qui a ſon cours de l'Occident en l'Orient , ſelon le cours du Soleil , (le pere des vents) ſi ce n'eſt quand il en vient d'extraordinaire ou de la terre d'Italie , qui eſt vers le nord , ou du fond de l'Ethiopie , où ſont les montagnes de la Lune, & la ſource & les cataractes du Nil. Mais alors ſi nous étions proches des Syrthes , le vent d'Italie nous feroit infailliblement faire naufrage. Je raiſonnois ainſi , ſelon les cauſes naturelles , pendant que ceux de mon conſeil de guerre ſe tenoient fermes à leur expérience. Ce qui fut cauſe que je ne voulus rien faire contre le ſentiment unanime de tous. Car encore que la diſpoſition & réſolution de toutes choſes dépendît abſolument de moi , il me ſembloit néanmoins qu'on me pourroit juſtement accuſer d'opiniâ-

treté & de témérité, ſi je voulois pr
férer mon avis ſeul à l'avis commu
de tous les autres. De ſorte que no
prîmes cette route-là, & allâmes he
reuſement juſques aux Syrthes de L
bie. Mais en cet endroit, nos briſ
nous manquerent, & durant trente
ſept jours nous n'eûmes pour to
vent que quelques zéphirs, qui ve
noient du Ponent où nous devion
aller : nous fûmes contraints de no
tenir à l'ancre tout ce tems-là, ave
beaucoup d'appréhenſion que le ven
ne nous vint avec bouraſque du côt
du Nord. Car cela arrivant, nou
étions perdus, d'autant que nos an
cres n'auroient pu tenir fermes dan
ces ſables mouvans. Car ſous l'eau i
ſont de même nature que ſur le ſec
& ainſi nous aurions été jettés ſu
cette côte, & y aurions fait naufrage
Mais Dieu qui a voulu que j'euſſ
l'honneur de vous entretenir aujour

d'hui, me délivra de ce péril, & au bout des trente-ſept jours nous remarquâmes le cours des nuées bien haut dans l'air qui venoit du Sud-eſt; au commencement aſſez lentement, mais d'heure en heure, il ſe hâtoit & ſe preſſoit de plus en plus: deſorte qu'au bout de deux jours, le vent qui s'étoit formé bien loin delà dans l'Ethiopie, arriva comme une grande tempête, au lieu où nous étions, & nous mena bientôt au lieu où nous devions aller: car à moins de venir avec cette impétuoſité & cette force, il ſe ſeroit diſſipé & perdu, avant que d'arriver au bout d'une ſi longue traite. De ce diſcours nous pouvons conclure que partout où il y a du vent, il y a auſſi de petits corpuſcules, ou atômes qui ont été attirés des corps qui ſont aux lieux d'où vient ce vent par la force du Soleil & de la lumiére: & que ce vent n'eſt en

effet autre chose que de tels atômes agités & poussés quelque part avec impétuosité : & ainsi les vents se ressentent toujours des lieux d'où ils viennent, comme s'ils viennent du midi ils sont chauds ; s'ils sont septentrionaux, ils sont froids ; si de la terre seule, secs ; si de la Marine, humides ; si des lieux qui produisent des substances odoriférentes, ils sont odoriférents, sains & agréables ; comme l'on dit des ceux qui viennent de l'Arabie Heureuse, qui produit les épices, les parfums, & les gommes de bonne senteur ; & comme celui qui vient de Fontenay & Vaugirard à Paris, en la saison des roses, qui est tout parfumé : au contraire, ceux qui viennent d'endroits puants, comme des lieux sulphureux de Pozzuolo, sentent mauvais ; & ceux qui viennent des lieux infectés, portent la contagion avec eux.

Mon troiſiéme principe ſera que l'air eſt plein partout de ces corpuſcules ou atômes : ou plûtôt, que ce que nous appellons notre air, n'eſt autre choſe qu'un mélange & une confuſion de ſemblables atômes, où les parties aëriennes dominent. Il eſt notoire qu'il ne ſe trouve point actuellement dans la nature, aucun élément pur & ſans mélange des autres : car le feu extrême, & la lumiére agiſſans d'un côté, & le feu interne de chaque corps pouſſant auſſi de ſon côté, font ce merveilleux mélange de toutes choſes en toutes choſes. Dans cette grande étendue où nous plaçons l'air, il y a une eſpace ſuffiſante, & une liberté aſſez grande pour faire ce mêlange. L'expérience, auſſi bien que la raiſon, nous le confirme. J'ai vû des petits vipéreaux, nouvellement ſortis des œufs, où ils étoient engendrés, &

qui n'avoient pas un pouce de longueur, qui après les avoir conservés dans une grande cucurbite, couverte d'un papier lié à l'entour, afin que par nul accident ils ne pussent sortir, mais plein de petits trous d'épingles, afin que l'air y put entrer librement, se sont augmentés en substance & en quantité si prodigieusement en six, huit, ou dix mois de tems, qu'il n'est pas croyable, & plus sensiblement durant la saison des équinoxes, lorsque l'air est plein de ces atômes éthérés & balsamiques qui leur donnoient leur vertu balsamique & rajeunissante, qu'ils attirent puissamment. Delà vient que le cosmopolite à eu raison de dire que : *Est in aëre occultus vitæ cibus.* Ces petits viperes n'avoient que l'air pour se nourrir, & néanmoins avec cette viande subtile, ils devinrent en moins d'un an, longs de plus d'un pied, & gros &

peſans à proportion. Le vitriol, le ſalpêtre, & quelques autres ſubſtances s'augmentent de même façon, par l'attraction de l'air ſeulement. Il me ſouvient que pour quelque occaſion il y a dix-ſept ou dix-huit ans, j'avois beſoin d'une livre ou deux de bonne huile de tartre : c'étoit à Paris, où je n'avois point alors de laboratoire ni d'Opérateur. Je priai donc Monſieur Ferrier, (homme univerſellement connu par tous les curieux) de m'en faire : car il n'en avoit point alors de faite ; mais la devant faire exprès, & la calcination du tartre ſe faiſant auſſi facilement de vingt livres comme de deux, & ſans preſque augmenter la dépenſe, il en voulut faire en même-tems une plus grande quantité, afin d'en avoir pour lui-même. Quand il me l'apporta, elle ſentoit ſi fort l'eau roſe, que je me plaignis de lui de ce qu'il y avoit

mêlé de cette eau, vû que je l'avois prié de la faire purement par défaillance ou exposition à l'air humide; car je croyois fermement qu'il eut dissout le Sel de tartre dans l'eau de rose. Il me jura qu'il n'y avoit mêlé aucune liqueur, mais qu'il avoit laissé le Tartre calciné dans la cave à dissoudre de soi-même : c'étoit en la saison des roses, & il semble que l'air étant plein des atômes qui se tirent des roses, & se changeant en eau par l'attraction puissante du Sel de tartre, leur odeur se rendoit sensible au lieu où ils s'étoient amassés ensemble. Comme les rayons du Soleil brûlent quand ils sont rassemblés par un miroir ardent. Il arriva encore une autre merveille touchant cette huile de tartre, qui pourra servir à prouver une proposition que nous n'avons pas encore touchée; mais pour ne pas interrompre le fil de cette Histoire,

je vous la dirai ici par avance : c'eſt que comme la ſaiſon des roſes ſe paſſoit, l'odeur des roſes s'évanouiſſoit de cette huile ; enſorte que dans trois ou quatre mois elle fut tout-à-fait paſſée. Mais nous fûmes bien ſurpris quand l'année ſuivante, à la ſaiſon des roſes, elle retourna auſſi forte qu'auparavant, & puis vers l'hyver elle ſe perdit encore : & depuis elle a toujours gardé le même ordre. C'eſt pourquoi M. Ferriere la garde comme une rareté ſinguliere ; & je l'ai moi-même ſentie chez lui l'été dernier. Nous avons à Londres une malheureuſe & fâcheuſe confirmation de cette doctrine ; car l'air y eſt plein de ſemblables atômes. La matiere dont on fait le feu en cette grande Ville, eſt principalement de charbon de terre, qu'on fait venir de Neufcaſtel & d'Ecoſſe. Le charbon contient en ſoi une grande quantité de ſel volatile

très-âcre, qui étant emporté avec la fumée se dissipe dans l'air & l'en remplit tout. Il en est tellement chargé, que quoiqu'on ne le voye pas, on s'apperçoit de ses effets. Il gâte les lits, les tapisseries, & les autres beaux meubles; s'ils sont de quelque couleur belle & éclatante, cet air fuligineux la rend ternie en peu de tems : si on ferme une chambre sans y entrer durant quelques mois, & qu'on veuille ensuite faire nétoyer tout ce qui y est, on verra une folle farine noire, qui couvre tous ces meubles, comme on en voit une blanche dans les moulins & aux boutiques des Boulangers, même elle entre dans les coffres & se voit bien apparamment sur le linge, ou le papier, & sur semblables choses blanches qui y sont enfermées, car les rabats & les manchettes s'y sallissent plus en un jour, qu'en dix à la Campagne

hors de l'étendue de cette fumée ; & on voit dans cette Ville au Printems, quand les arbres ſont fleuris, toutes les fleurs blanches ſalies d'une ſuye noire. Or comme cet air eſt ce que les poulmons de tous les habitans attirent pour ſe rafraîchir ; il fait que le flegme qu'on crache de la poitrine eſt tout noir & fuligineux, & l'âcreté du ſel de cette ſuye y fait un effet très-funeſte : car il rend tous les habitans de cette Ville fort ſujets aux inflammations, & à la fin à l'ulcération des poulmons. Il eſt ſi mordicant & corroſif, que ſi on met des jambons, ou du bœuf, ou autre chair, à fumer dans les cheminées, il les ſéche tant, & ſitôt, qu'il les gâte. Ceux donc qui ont les poulmons foibles s'en reſſentent bientôt ; d'où vient que quaſi la moitié de ceux qui meurent à Londres, meurent pulmoniques & phtiſiques, crachant le ſang

continuellement de leurs poulmons ulcérés. Au commencement de cette maladie, la guérison est bien aisée. Il n'y a qu'à les envoyer en quelque lieu où il y ait un bon air : la plûpart vont à Paris, sçavoir ceux qui ont le moyen de faire la dépense du voyage : & ils recouvrent bientôt leur santé parfaite. La même chose, quoique moins fortement, arrive dans la Ville de Liége, ou de même qu'à Londres, le commun du peuple ne brûle que de ce charbon de terre, qu'on appelle de la houille. Paris même, quoique l'air du pays y soit très-excellent, n'est pas tout-à-fait libre de quelques incommodités semblables. Les boues excessives & puantes de cette vaste Ville, mêlent beaucoup de mauvais alloi à la pureté de son air, le remplissant partout des atômes corrompus qui en sortent, lesquels pourtant ne sont pas si per-

nicieux

nicieux que ceux de Londres. L'on y remarque que la vaiſſelle d'argent la plus nette & la plus polie, expoſée à l'air, devient en peu de tems livide & ſale : ce qui ne provient d'autre choſe que de ces atômes noirs, (vraie couleur de putréfaction) qui s'y attachent : & plus le métal eſt poli & luiſant, plus ils ſont viſibles. Je connois une perſonne de condition, (il eſt fort de mes amis) qui eſt logé en un endroit, où d'un côté de ſa maiſon eſt une petite rue qui n'eſt habitée que de pauvres ménages, & où il ne paſſe que très-peu de charrettes & jamais de carroſſes. Les voiſins du derriere de ſa maiſon n'étant guéres propres, vuident leurs immondices au milieu de la rue, qui par ce moyen eſt toute chargée de monceau de boue. Après un longtems, les tombereaux qui ſont ordonnés pour emporter les boues partout, viennent auſſi là.

Quand ils remuent ces ordures fer-
mentées, vous ne pouvez vous ima-
giner quelle puanteur & quelle in-
fection se fait sentir partout. A l'in-
stant les gens de ce mien ami ac-
courent pour couvrir d'étoffe spon-
gieuse & frisée, de laine ou de co-
ton, sa vaisselle d'argent & ses che-
nets, que ses servantes tiennent for
propres & luisans: car sans cela, en
un moment le tout seroit noir comme
s'il étoit enduit d'une peau délicate
d'encre. Rien de cela toutefois ne se
voit dedans l'air; mais ces expérien-
ces convainquent évidemment qu'il
est plein partout de semblables atô-
mes. Je ne puis m'empêcher d'ajouter
encore ici une autre expérience, qui
est que nous voyons par les effets
que les rayons de la lune sont froids
& humides. Il est certain que ce qui
est lumineux de ces rayons, vient du
Soleil, la lune n'ayant point de lu-

miére en ſoi, comme en fait foi ſon éclipſe qui ſe fait lorſque la terre étant oppoſée entre elle & le Soleil, empêche qu'il ne l'éclaire de ſa lumiére ; & alors elle eſt toute noire & obſcure. Les rayons donc qui viennent de la Lune ſont ceux du Soleil, qui frapant ſur elle, ſont réfléchis juſques à nous ; & apportent des atômes de cet aſtre froid & humide, qui participent de la ſource d'où ils viennent. Si on leur expoſe donc un miroir concave, ou un baſſin poli qui les aſſemble, vous verrez qu'au lieu que ceux du Soleil brûlent en ſemblable conjoncture, ceux-ci tout au contraire raffraîchiſſent & humectent notablement ; & même laiſſent ſur le miroir une ſubſtance aquatique, viſqueuſe & gluante. Il ſembleroit que ce fut une choſe vaine de ſe laver les mains dans un baſſin d'argent bien poli, où l'on ne verroit point

d'eau ni autre chofe que la réfléxion des rayons de la Lune : & néanmoins fi on continue à faire cela quelque efpace de tems, on fe trouvera les mains toutes humides : c'eft même un remède infaillible pour faire tomber les porreaux des mains, quelque grand nombre qu'il y en ait, pourvû qu'on le réitére plufieurs fois. Concluons donc de tout ce difcours & de toutes ces expériences, que l'air eft plein des atômes, qui s'attirent des corps par le moyen de la lumière qui en réfléchit, ou qui en fortent par la chaleur naturelle & interne de ces mêmes corps qui les chaffe dehors : il femblera peut-être impoffible qu'il puiffe y avoir une fi grande émanation de corpufcules, qui foient tellement répandus dans l'air, & foient emportés fi loin par un flux continuel, (pour le dire ainfi) fans que le plus fouvent le corps d'où ils viennent, en

ſouffre aucune diminution perceptible : car quelquefois elle eſt fort viſible ; comme dans l'évaporation de l'eſprit de Vin, du Muſque, & de ſemblables ſubſtances volatiles. Mais cette objection ſera nulle, & les deux précédens principes ſe rendront plus croyables quand nous en aurons poſé un quatriéme qui ſera, que tout corps, pour petit qu'il ſoit, eſt diviſible juſques à l'infini : non pas qu'il y ait actuellement des parties infinies ; (car le contraire de cela ſe peut démontrer) mais qu'il ſe peut toujours diviſer & ſubdiviſer en nouvelles parties, ſans jamais parvenir à la fin de ſa diviſion, & c'eſt en ce ſens que nos Maîtres nous enſeignent que la quantité eſt infiniment diviſible. Ceci eſt évident, à qui conſidérera profondément l'eſſence & la raiſon formelle de la quantité ; qui n'eſt autre choſe que diviſibilité. Mais parce que cette

ſpéculation eſt fort ſubtile & métaphi ſique, je me ſervirai de quelques dé monſtrations Géométriques pour prou ver cette vérité. Car elles s'accommo dent mieux à l'imagination. Euclid nous enſeigne par la dixiéme propo ſition de ſon ſixiéme Livre ; que ſi o prend une ligne courte, & une autr longue, & que la longue ſoit diviſé en pluſieurs parties égales entr'elles la petite peut-être diviſée en autan de parties auſſi égales entr'elles, & chacune de ces parties encore en au tant d'autres, & chacune de ces der nieres en autant ; & ainſi toujour ſans jamais parvenir à ce qui ne peu plus être diviſé. Mais ſuppoſons (quoi qu'il ſoit impoſſible) qu'on puiſſ tant diviſer & ſubdiviſer une ligne qu'à la fin on parvienne à des indivi ſibles, & voyons ce qui en arrivera Je dis donc que puiſque la ligne ſ réſout en indiviſibles, elle en doit

être compoſée. Voyons ſi cela ſe vérifie : pour cet effet, je prends trois indiviſibles, leſquels, pour les diſtinguer, ſoient A. B. & C. (car ſi trois millions d'indiviſibles font une longue ligne, trois indiviſibles en composeront une courte.) Je les mets donc de rang. Premierement voilà A. poſé, puis je mets B. auprès de lui, enſorte qu'ils ſe touchent. Je dis qu'il faut néceſſairement que B. occupe la même place que A. ou qu'il n'occupe pas la même. S'il occupe la même place, les deux enſemble ne font point d'extenſion, & par même raiſon ni 3. ni 3000. n'en feront point : mais tous les indiviſibles s'uniront enſemble, & le réſultat de tout ne ſera qu'un ſeul indiviſible. Il faut donc que n'étant pas tous deux en même place, mais pourtant ſe touchant l'un l'autre, une partie de B. touche une partie de A. & l'autre

partie ne le touche pas. J'y ajoute donc l'indiviſible C. dont une partie touchera la partie de B. qui ne touchera point A. & par ce moyen B est le copulant ou médiateur entre A. & C. pour faire cette extenſion. Pour faire ceci, vous voyez qu'il faut admettre des parties en B. & auſſi dans les deux autres, qui par votre ſuppoſition ſont tous indiviſibles. Ce qui étant abſurde, la ſuppoſition eſt impoſſible. Mais pour rendre la choſe encore plus claire, ſuppoſons que ces trois indiviſibles font une extenſion, & compoſent une ligne; la propoſition déja citée d'Euclide démontre que cette ligne peut être diviſée en trente parties égales, ou en autant qu'il vous plaira. De ſorte qu'il faut accorder que chacun de ces trois indiviſibles peut-être diviſé en dix parties. Ce qui eſt contre la nature & la définition d'un indiviſible

indivisible. Mais sans les diviser en tant de parties, Euclide démontre par la dixiéme proposition de son premier élément, que toute ligne se peut partager en deux parties égales. Mais celle-ci étant composée d'indivisibles de nombre impair, il faut que la partageant en deux, il y ait un indivisible plus d'un côté que de l'autre, ou que celui du milieu soit partagé en deux moitiés. De sorte que celui qui nie que la quantité ne se puisse diviser à l'infini, s'embarrasse en des absurdités & impossibilités incompréhensibles. Et au contraire, celui qui l'accorde ne trouvera point d'impossibilité, ni d'inconvénient que les atômes de tous les corps qui sont dans l'air ne puissent être divisés, étendus, & portés à une merveilleuse distance. Nos sens en font foi en quelque façon; il n'y a aucun corps au monde (que nous sçachions) si com-

pacte, si pesant & si solide que l'or, & néanmoins à quelle étrange étendue & division ne se peut-il point réduire ? Prenons une once de ce métal massif, ce ne sera qu'un bouton gros comme le bout d'un de mes doigts. Un Batteur d'or fera mille feuilles ou davantage de cette seule once. La moitié d'une de ces feuilles suffira à dorer toute la surface d'un lingot d'argent de trois ou quatre onces ? Donnons ce lingot doré à ceux qui préparent le fil d'or & d'argent pour en faire du passement : & qu'ils le mettent dans leurs filieres pour le tirer à la plus grande longueur & subtilité qu'il soit possible, ils pourront le réduire à la grosseur d'un cheveu ; & ainsi ce filet aura peut-être un demi-quart de lieue d'étendue, & encore davantage. Et en toute cette longueur il n'y aura pas l'espace d'un atôme dans sa superficie, qui ne soit

couvert d'or. Voila une étrange & merveilleuſe dilatation de cette demi-feuille. Faiſons de même de tout le reſte de cet or battu. Il eſt conſtant que par ce moyen, ce petit bouton d'or peut être tant étendu, qu'il arrivera de cette Ville de Montpellier à Paris, & pourra même paſſer au-delà. En combien de millions de millions d'atômes ne ſe pourroit point couper cette ligne dorée par des ciſeaux déliés? Or il eſt aiſé de comprendre que cette extenſion & diviſibilité faite par des inſtrumens groſſiers de marteaux, de filieres, de ciſeaux, n'eſt pas comparable à celle qui ſe fait par la lumiére & par les rayons du Soleil; car il eſt certain que ſi cet or peut être tiré à une ſi grande longueur par des roues & par des filieres de fer, quelques-unes de ſes parties pourront bien auſſi être emportées par les courſiers aîlés dont

nous avons parlé tantôt ; j'entends, par les rayons qui volent en un moment, depuis le Soleil jusques à la terre. Si je n'appréhendois de vous ennuyer par ma longueur, je vous entretiendrois de l'étrange subtilité des corpuscules qui sortent d'un corps vivant, par le moyen desquels nos chiens d'Angleterre suivront à l'odorat, durant plusieurs lieues la piste d'un homme ou d'une bête qui aura passé par-là quelques heures auparavant ; & ainsi trouveront l'homme ou la bête qu'on cherche ; & non seulement cela, mais ils trouveront dans un grand monceau de pierres, celle que cette personne aura touchée de sa main. Il faut que dessus la terre & sur cette pierre, il s'attache quelques parties matérielles du corps qui y a touché, & néanmoins ce corps ne se diminue point sensiblement. Non plus que l'ambre gris & les

peaux d'Eſpagne qui envoyent hors d'eux leur odeur cent ans durant ſans ſe diminuer, ni en quantité ni en odeur. En notre pays, on a accoutumé de ſemer toute une campagne de même ſorte de grains, ſçavoir une année d'orge, l'année ſuivante de froment, la troiſiéme de féves, & la quatriéme on laiſſe la terre en friche pour la fumer & pour la remettre en bon état, par l'attraction qu'elle fait de l'eſprit vital qui eſt dans l'air; & puis l'on recommence de nouveau par ce même ordre. Or l'année qu'elle eſt couverte de féves, ceux qui voyagent pendant qu'elles ſont en fleur, les ſentent d'une fort grande diſtance, ſi le vent eſt favorable. C'eſt une odeur ſuave, mais fade, & à la longue déplaiſante & entêtante. Mais l'odeur du romarin qui vient de la côte d'Eſpagne, va bien plus loin. J'ai voyagé par mer le long de ces côtes,

trois ou quatre fois, & j'ai toujours remarqué que les Mariniers ſçavent quand ils ſont à trente ou quarante lieues de ce continent, (je ne me ſouviens pas éxactement de la diſtance) & ils ont cette connoiſſance par l'odeur vive de romarin qui en vient. Je l'ai ſenti moi-même auſſi fort que ſi j'euſſe eu une branche de romarin dans la main. Et cela nous eſt arrivé deux ou trois jours auparavant que nous puſſions découvrir la terre : il eſt vrai que le vent étoit contraire. Quelques Hiſtoires nous marquent, que des Vautours ſont venus de deux ou trois cens lieues à l'odeur des charognes des corps morts qui étoient reſtés ſur la terre après une ſanglante bataille; & l'on ſçavoit que ces Vautours étoient venus de ſi loin, parce qu'il n'y avoit point de ce genre d'oiſeaux plus près. Ils ont l'odorat très-vif ; & il faut que les atômes pourris

& puants de ces corps morts, ayent été emportés dans l'air aussi loin que cela : & que ces oiseaux ayant une fois attrapé cette odeur, l'ayent suivie jusques à sa source, d'autant qu'elle est plus forte à mesure qu'elle est plus proche. Nous finirons ici ce que nous avions à dire touchant la grande étendue des corpuscules, qui sortans par le moyen du Soleil & de la lumiére de tous les corps composés des quatre élémens, remplissent l'air, & sont emportés à une distance merveilleuse du lieu & du corps dont ils ont leur source & leur origine. La preuve & l'explication desquelles choses, a été jusques ici le but & la visée de tout mon discours.

Maintenant, Messieurs, il faut, s'il vous plaît, que je vous fasse voir que ces corpuscules qui remplissent & composent l'air, sont quelquefois attirés par une route tout-à-fait diffé-

rente de celle que leurs premieres causes universelles leur devoient faire tenir : elle sera notre cinquiéme principe. On peut remarquer dans le cours & dans l'économie de la nature plusieurs sortes d'attractions, comme celle qui se fait par suction, par laquelle j'ai vû une balle de plomb au fonds d'un long fusil exactement travaillé, suivre l'air qu'une personne suçoit à l'embouchure du canon, avec une telle impétuosité & roideur, qu'elle lui cassa les dents. L'attraction de l'eau ou du vin qui se fait par un scyphon est semblable à celle-ci : par son moyen on fait passer une liqueur d'un vase dans un autre, sans la troubler, & sans en faire monter les féces. Il y a une autre sorte d'attraction qui s'appelle magnétique, par laquelle l'aimant attire le fer. Une autre électrique, quand le carabé ou le sayet attire la paille. Une autre de

la flâme, quand la fumée d'une chandelle éteinte attire la flâme d'une brulante, & la fait deſcendre pour allumer celle qui eſt éteinte. Une autre de filtration quand un corps humide monte par un autre corps ſec, ou que le contraire ſe fait, & enfin quand le feu ou quelque choſe chaude attire l'air & ce qui eſt mêlé avec lui.

Nous parlerons ici ſeulement des deux dernieres eſpéces d'attraction. J'ai aſſez expliqué les autres en un autre lieu. La filtration pourra ſembler à celui qui ne la conſidere pas aſſez attentivement & qui n'en éxamine pas toutes les circonſtances, une merveille cachée de la nature, & une perſonne d'un raiſonnement médiocre & limité, l'attribuera à quelque vertu, & propriété occulte, & ſe perſuadera que dans le filtre il y a une ſecrette ſympathie qui fait monter

l'eau contre ſa nature : mais celui qui l'éxaminera comme il faut, obſervant tout ce qui s'y fait ſans omettre aucune circonſtance, il verra qu'il n'y a rien de plus naturel, & qu'il eſt impoſſible qu'il arrive autrement, & il faut faire le même jugement de tous les plus profonds myſteres, & des ſecrets les plus cachés de la nature, ſi on prenoit la peine de les découvrir, & ſi on les éxaminoit comme il faut. Voici donc comment la filtration ſe fait. On met une languette de drap, ou de coton, ou de quelque matiere ſpongieuſe, dans une terrine d'eau ou d'autre liqueur, laiſſant pendre pardeſſus le bord de la terrine, une bonne partie de la languette, & l'on voit bientôt monter l'eau par le drap, & paſſer pardeſſus le bord du vaiſſeau, & dégoûter par le bout d'embas de la languette, ſur la terre ou dans quelque vaiſſeau. Et les

Jardiniers ſe ſervent même de cette méthode pour arroſer en été peu à peu leurs fleurs ou jeunes plantes : comme auſſi les Apoticaires & Chimiſtes, pour ſéparer les liqueurs de leurs féces ou réſidences. Pour comprendre la raiſon de ce que l'eau monte ainſi, regardant de près & en détail tout ce qui s'y fait. La partie du drap qui eſt dans l'eau devient mouiilée, c'eſt-à-dire, reçoit & imbibe l'eau parmi ſes parties premierement ſéches, & ſpongieuſes. Ce drap s'enfle & ſe gonfle en recevant l'eau; car deux corps joints enſemble, demandent plus de place que ne feroit l'un d'iceux s'il étoit ſeul. Conſidérons cette enflure & extenſion augmentée dans le dernier filet de ceux qui touchent l'eau, à ſçavoir en celui qui eſt en ſupercifie, lequel pour être diſtingué des autres, ſoit marqué par les deux bouts, (comme une ligne) & ſoit A. B.

& le filet qui finit immédiatement, «
eſt au-deſſus de lui ſoit C. D. &
ſuivant E. F. puis G. H. & ainſi ju
ques à l'extrémité de la languette.
dis donc que le filet A. B. ſe dilatan
& groſſiſſant par le moyen de l'eau qu
entre dans ſes fibres, s'approche pe
à peu du filet C. D. qui eſt encor
ſec, parce qu'il ne touche pas l'eau
Mais quand A. B. eſt tellement groſſ
& enflé par l'eau qui y entre, qu'i
remplit tout le vuide & toute la diſ
tance qui étoit entre lui & C. D. &
que même il preſſe contre C.D. à cauſ
de ſon extenſion plus grande que n'é-
toit l'eſpace compriſe entr'eux deux
alors il mouille C. D. parce que le
filet A. B. étant comprimé, la partie
extérieure de l'eau qui étoit en lui
venant à être pouſſée ſur C. D. y
cherche place, & entre dans ſes fi-
bres, & les mouille, tout de même
comme au commencement ſa partie

xtérieure & plus élevée étoit elle-
nême devenue mouillée. C. D. étant
insi mouillé se dilatera comme a fait
. B. & par conséquent pressant con-
re E. F. il ne peut manquer de faire
e même effet en lui qu'il avoit précé-
emment reçu en soi par l'enflure &
ilatation d'A. B. & ainsi de main en
nain chaque fil mouille son voisin
usques au dernier filet de la languet-
e, & il ne faut point craindre que
a continuité de l'eau se rompe, en
nontant cette échelle de cordes, ni
qu'elle recule en arriere : car ces éche-
ons si aisés à grimper lui rendent
a montée si facile ; & les fibres lai-
neuses de chaque fil semblent quasi
ui tendre la main à chaque marche
pour l'aider à monter aisément. Et
ainsi la facilité d'aller contre mont,
ointe à la fluidité de l'eau, & à la
nature de la quantité qui tend tou-
jours à l'unité des substances, & des

corps qu'elle revêt lorſqu'il n'y a p
quelque cauſe plus puiſſante pour
rompre & diviſer, fait que cette ea
ſe tient toute d'une piéce, & paſſ
pardeſſus le bord de la terrine : aprè
quoi ſon voyage eſt encore plus aiſé
car elle ſuit ſon penchant naturel en
deſcendant toujours en bas : & ſi l
bout de la languette pend plus bas
hors de la terrine, que n'eſt la ſuper
ficie de l'eau dans la terrine, l'eau
dégoute en terre, ou dans quelque
vaiſſeau ſoumis : comme nous voyons
qu'une corde peſante étant pendue
ſur une poulie, le bout qui eſt le
plus long & le plus peſant, tombe
à terre & enléve l'autre plus court &
plus léger, le faiſant paſſer pardeſſus
la poulie. Mais ſi le bout extérieur de
la languette, & qui eſt hors de la ter-
rine, étoit horizontale avec la ſuper-
ficie de l'eau, & ne pendoit pas plus
bas qu'icelle, l'eau ſe tiendroit immo-

oile ; comme deux baſſins d'une ba-
ance où il y auroit égal poids en cha-
cun d'eux. Et ſi l'on vuidoit de l'eau
qui eſt dans la terrine, en telle ſorte
que ſa ſuperficie devint plus baſſe que
a pointe de la languette : en ce cas-
là, l'eau montante étant devenue plus
peſante que la deſcendante de l'autre
côté hors de la terrine, elle rappel-
leroit celle qui étoit déja ſortie, &
prête à tomber, & la feroit rebrouſ-
ſer chemin & tourner en arriere ſur
ſes pas, & rentrer dans la terrine
pour ſe remêler avec l'eau qui y eſt.
Vous voyez donc tout ce myſtere qui
d'abord étoit ſi ſurprenant, déployé
& rendu auſſi familier & naturel, que
de voir une pierre tomber d'enhaut.
Il eſt vrai que pour en faire la démonſ-
tration avec une rigueur éxacte &
complette, il faudroit ajouter encore
quelques autres circonſtances ; ce que
j'ai fait au long en quelqu'autre diſ-

cours où j'ai traité cette matiére exprès. Mais ce que j'en viens de dire suffit en cette occasion, pour donner quelque teinture du moyen par lequel cette attraction si célébre se fait.

L'autre attraction qui se fait par le feu, lequel attire l'air ambient avec les corpuscules qui sont dans l'air, va de cette sorte. Le feu agissant selon la nature, (qui est de pousser une continuelle riviere ou exhalaison de ses parties, du centre à la circonférence, & hors de sa source) emporte quant & soi l'air qui lui est adjoint & attaché aux côtés ; comme l'eau d'une riviere entraîne avec soi de la terre du canal ou lit par lequel elle coule. Car l'air étant humide & le feu sec, ils ne peuvent moins faire que de s'attacher & se coller l'un à l'autre. Or il faut qu'un nouvel air vienne des lieux circonvoisins pour remplir

la

la place de celui qui eſt emporté par le feu ; car autrement il y auroit du vuide en cet entre-deux ; ce que la nature abhorre. Ce nouvel air ne demeure guéres en la place qu'il vient remplir ; car le feu qui eſt en un continuel courant & émanation de ſes parties , l'emporte auſſitôt avec lui, & attire de nouvel air : & ainſi il ſe forme un conſtant & continuel courant d'air , tant que l'action du feu continue. Nous voyons journellement l'expérience de tout ceci. Car ſi on fait bon feu dans une chambre , il attire l'air par la porte & par les fenêtres : leſquelles ſi l'on ferme , mais que néanmoins il y ait quelques fentes ou crevaſſes par où l'air puiſſe entrer en s'approchant d'icelles , on entendra un bruit & ſifflement que l'air fait en ſe preſſant pour y entrer , (qui eſt la même cauſe qui produit le ſon des orgues & des flageolets) &

qui ſe tiendroit entre les fentes & le feu, il ſentiroit une impétuoſité de ce vent artificiel qui le morfondroit & géleroit du côté où il frape, pendant qu'il ſe bruleroit de l'autre côté qui eſt vers le feu ; & une chandelle de cire tenue en ce courant de vent, ſe fondroit & ſe gâteroit, par ſa flâme ſoufflée contre la cire, en un quart-d'heure, laquelle chandelle étant en lieu calme où ſa flâme puiſſe monter tout droit, dureroit quatre heures à bruler : mais s'il n'y a point de paſſage par où l'air puiſſe entrer dans la chambre, alors une partie de la vapeur du bois qui ſe devroit convertir en flâme & monter par la cheminée, deſcend contre la nature, (pour ſuppléer au défaut de l'air) dans cette chambre, & la remplit de fumée ; & à la fin s'étouffe & s'éteint faute d'air. Delà vient que les Chimiſtes ont raiſon de dire que

l'air eſt la vie du feu auſſi bien que des animaux. Mais ſi l'on met un baſſin ou ſceau d'eau devant le feu ſur le foyer, il n'y aura point de fumée dans la chambre, encore qu'elle ſoit ſi bien fermée, qu'il n'y puiſſe point entrer d'air. Car le feu attire des parties de cette eau, (étant une ſubſtance liquide & aiſée à émouvoir & remuer de ſa place) leſquelles ſe raréfient en air, & font par ce moyen la fonction de l'air. Tout ceci ſe voit plus évidemment, ſi la chambre eſt petite : car alors l'air qui y eſt compris, eſt plûtôt enlevé & emporté. Et c'eſt à cauſe de cette attraction que l'on fait de grands feux aux chambres où il y a eu des meubles ou des gens peſtiférés, pour les deſinfecter. Car cette inondation d'air qui y eſt attiré par le feu, balaye les murailles, le plancher, & tous les endroits de la chambre, & déta-

che les corpuſcules pourris, acres, corroſifs & vénéneux, qui ſont les infections qui s'y tenoient attachées, & les attire dans le feu, où ils ſont en partie brulés, & en partie emportés par la cheminée avec les atômes du même feu, & de la fumée qui en ſort. C'eſt par ce moyen que le grand Hipocrate (qui pénétroit ſi avant dans la nature) deſinfecta & guérit de la peſte une province ou région entiere, y faiſant faire partout de grands feux.

Or cette matiere d'attraction ſe fait non ſeulement par le feu ſimple; mais auſſi par ce qui en participe; c'eſt-à-dire, par les ſubſtances chaudes, & ce qui eſt la raiſon & la cauſe de l'une, l'eſt auſſi pareillement de l'autre. Car les eſprits ou parties ignées s'évaporans de telle ſubſtance ou corps chaud, emportent quant & eux l'air adjacent qui doit

néceſſairement être nourri par un autre air, ou par quelque matiere qui tienne lieu de l'air, comme nous avons dit du baſſin ou ſceau d'eau mis devant le feu pour empêcher la fumée. C'eſt ſur ce fondement que les Médecins ordonnent l'application chaude des pigeons ou jeunes chiens, ou autres animaux chauds, aux plantes des pieds, ou pouls des mains, ou à l'eſtomach ou au nombril de leurs Malades, pour tirer hors de leurs corps des vents ou mauvaiſes vapeurs qui les infectent : & en tems de peſte & d'infection univerſelle de l'air, on tue les pigeons, les chats, les chiens & ſemblables animaux chauds, qui font continuellement une grande tranſpiration, & évaporation d'eſprits, parce que l'air, par l'attraction qui ſe fait, prenant la place des eſprits qui ſont ſortis en cette évaporation, les atômes peſtiférés & infects qui

ſont épars dans l'air, & qui viennent avec lui, s'attachent à leurs plumes, leur poil ou leurs fourures. Et pour cette même raiſon nous voyons que le pain venant tout chaud du four, attire à ſoi la mouſſe de la futaille, (qui gâte le vin) ſi on le met ainſi chaud ſur le bondon. Et que les oignons & ſemblables corps fort chauds, qui exhalent continuellement leurs parties ignées, (ce qui ſe connoît par la force de leur odeur) deviennent entachés de l'infection de l'air, ſi l'on les y expoſe, qui eſt un des ſignes pour reconnoître ſi toute la maſſe de l'air eſt univerſellement infectée, & l'on peut réduire à ce chef la grande attraction de l'air qui ſe fait par les corps calcinés, & particuliérement par le tartre rendu tout igné par l'extrême action du feu ſur lui, qui s'y amaſſe & ſe corporifie parmi ſon ſel. Car j'ai remarqué qu'il attire à ſoi

neuf fois plus pesant d'air que ce qu'il pese lui-même. Car si vous exposez à l'air une livre de sel de tartre bien calciné & brulé, il vous rendra dix livres de bonne huile de tartre, attirant & corporifiant ainsi l'air qui l'entoure, & ce qui est mêlé parmi l'air : comme il arriva à l'huile de tartre de M. Ferrier, dont j'ai parlé ci-devant. Mais il me semble que tout ceci est peu, au prix de l'attraction de l'air qui se faisoit par le corps d'une certaine Religieuse à Rome, dont Pétrus Servius, Médecin du Pape Urbain VIII. fait mention dans un livre qu'il a publié touchant les accidents merveilleux qu'il a remarqué en son tems. A moins d'un tel garand, je n'oserois pas produire cette Histoire, encore que la Religieuse me l'ait confirmée elle-même, & que bon nombre de Docteurs de la Faculté de Médecine de Rome, me l'ayent aussi

assurée. C'étoit une Religieuse, qui par excès de jeûnes, de veilles, & d'oraisons mentales, s'étoit tellement échauffée le corps, qu'il sembloit qu'elle fût toute en feu, & que ses os étoient tous désséchés & calcinés. Cette chaleur donc, ce feu interne, attirant l'air puissamment, cet air se corporifioit dans tout son corps, comme il fait dans le sel de tartre, & les passages y étans tous ouverts, il aboutissoit de tous côtés, là où est l'égoût des sérosités du corps, qui est la vessie; & delà elle le rendoit en eau par les urines, & ce en une quantité incroyable : car elle rendit durant quelques semaines plus de deux cens livres d'eau toutes les 24 heures. Avec cet illustre éxemple, je mettrai fin aux expériences que j'ai avancées pour prouver & expliquer l'attraction qui se fait de l'air par les corps chauds & ignés qui sont de la nature du feu.

Mon

Mon ſixiéme principe ſera, que quand le feu, ou quelque corps chaud attire l'air, & ce qui eſt dans l'air, s'il arrive qu'il ſe trouve dans cet air des atômes diſperſés qui ſoient de ſemblable nature au corps qui les attire, l'attraction de tels atômes ſe fait bien plus puiſſamment que s'il n'y avoit que des corps de différente nature: & ces atômes s'arrêtent, s'attachent & ſe mêlent volontiers avec ce corps. La raiſon de ceci eſt la reſſemblance & convenance qu'ils ont l'un avec l'autre. Si je n'expliquois pas en quoi conſiſte, & ce que veut dire cette reſſemblance & convenance, je m'expoſerois à la même cenſure que celle dont j'ai taxé au commencement de mon diſcours ceux qui parlent vulgairement & à la légere de la Poudre de Sympathie, & de ſemblables merveilles de la nature. Mais quand j'aurai éclairci ce que je

veux dire par telle convenance, &c
ressemblance, j'espere que vous serez
entiérement satisfaits. Je pourrois vous
faire voir qu'il se trouve plusieurs sor-
tes de ressemblances, qui causent
union parmi les corps ; mais je me
contenterai de parler ici seulement de
trois des plus notables. La premiere
ressemblance sera touchant le poids,
par laquelle les corps de même degré
de pésanteur s'unissent ensemble. La
raison de cela est évidente ; car
si un corps étoit plus léger, il occu-
peroit une situation plus haute que
l'autre moins léger ; comme au con-
traire, si un corps étoit plus pesant,
il descendroit plus bas qu'un moins
pesant. Mais ayant même degré de
pesanteur, ils se tiennent fort bien
ensemble dans un même équilibre ;
comme l'on peut voir à l'œil en cette
gentille expérience que quelques cu-
rieux produisent, pour donner à en-

tendre comment les quatre élémens ſont ſitués l'un pardeſſus l'autre, ſelon leur poids ou peſanteur. Ils mettent dans une fiole de l'eſprit de vin, teint de couleur rouge, pour repréſenter le feu ; de l'eſprit de térébenthine teint en bleu, pour l'air; de l'eau commune teinte en verd, pour repréſenter l'élément de l'eau : & de l'émail en poudre, ou de la limaille, de quelque métal ſolide, pour tenir lieu de la terre. Vous les voyez l'un ſur l'autre ſans aucun mêlange, & ſi vous les brouillez ſoudainement enſemble par quelque violente agitation; voilà un vrai cahos, une confuſion telle, qu'il ſemble qu'il n'y ait aucuns des atômes de ces corps qui ne ſoient pêle-mêle ſans aucun rang. Mais ceſſez cette agitation, & vous voyez incontinent après, chacune de ces quatre ſubſtances aller en ſon lieu

naturel, rappellant & unissant tous leurs atômes en une masse d'un ordre fort distinct, de sorte que l'on n'y voit plus le moindre mêlange possible. La seconde ressemblance des corps qui s'entre-attirent & s'unissent, est de ceux qui sont de semblables degrés de rareté & de densité. La nature & l'effet de la quantité, est de réduire à l'unité toutes les choses esquelles elles se trouvent, si ce n'est que quelqu'autre puissance plus forte, (comme de différentes formes substantielles qui la multiplient) ne l'empêche; & la raison de cela est évidente; car l'essence de la quantité est la divisibilité, ou une capacité à être divisée, qui vaut autant comme qui diroit être faite de plusieurs; d'où il s'ensuit que d'elle-même elle n'est pas plusieurs : elle est donc d'elle-même & de sa nature, une extension continuée. Puis donc que la nature

de la quantité en général, tend à unité & continuité, il faut que les premieres différences de la quantité, qui ſont la rareté & la denſité, produiſent un ſemblable effet d'unité & de continuité ès corps qui conviennent en même degré d'icelles. Pour preuve de quoi, nous voyons que l'eau s'unit & s'incorpore aiſément & fortement à l'eau; l'huile à l'huile; l'eſprit de vin à l'eſprit de vin; le vif-argent au vif-argent; mais difficilement l'huile & l'eau ſe peuvent-elles unir; ni auſſi le mercure & l'eſprit de vin, & autres corps de diſſemblable denſité, & ténuité. La troiſiéme reſſemblance des corps qui les unit & les fait ſe tenir fortement enſemble, eſt celle de la figure. Je ne veux pas ici me ſervir de l'ingénieuſe penſée de ce grand perſonnage, qui veut que la continuité des corps réſulte de quelques petits accroche-

mens qui les tiennent enſemble ; & qui ſont différens aux corps de différente nature. Mais pour ne m'étendre pas trop diffuſément en chaque particularité, (j'appréhende que je ne l'aye déja trop fait) je dirai ſeulement en gros comme choſe évidente, que chaque ſorte de ce corps affecte une figure particuliere. Nous le voyons clairement parmi les différentes ſortes de ſels. Pilez-les ſéparément, diſſolvez, coagulez, & changez-les tant qu'il vous plaira, ils reviennent toujours après chaque diſſolution & coagulation à leur figure naturelle : & chaque atôme du même ſel affecte toujours ſa même figure. Le ſel commun ſe forme toujours en cubes à faces quarrées. Le ſel nitre en colonnes à ſix faces. Le ſel ammoniac en hexagones à ſix pointes de même que la neige qui eſt ſéxangulaire. Le ſel d'urine en pentagone :

à quoi Monſieur Daviſſon attribue la figure pentagonaire de chacune des pierres qui ſe trouverent en la veſſie de M. Pelletier, au nombre de plus de quatre-vingt. Car la même cauſe efficiente immédiate, qui eſt la veſſie, avoit imprimé ſon action, & dans ces pierres & dans le ſel de l'urine; & ainſi de pluſieurs autres ſels. Les Diſtillateurs ont remarqué que s'ils reverſent ſur la tête-morte de quelque diſtillation, l'eau qui en a été diſtillée, elle s'y imbibe, & s'y réunit incontinent : au lieu que ſi vous y verſez quelque autre eau, elle ſurnage, & a grand-peine de s'y incorporer. La raiſon eſt que cette eau diſtillée qui ſemble un corps homogène, eſt pourtant compoſée de corpuſcules de différentes natures, & par conſéquent de différentes figures, (comme les Chimiſtes le montrent à l'œil.) Et ces atômes étant chaſſés par

l'action du feu hors de leurs chambres, & comme des lits qui leur étoient appropriés avec une très-éxacte justesse, quand ils reviennent à leurs anciennes habitations, c'est-à-dire, à ces pores qu'ils ont laissé vuides dans les têtes-mortes, ils s'y accommodent en se rejoignans amiablement, & se commensurent ensemble ; & le même arrive quand il pleut après une grande sécheresse. Car la terre boit incontinent cette eau qui en avoit été attirée par le Soleil, au lieu que toute autre liqueur étrangere n'y entreroit qu'avec difficulté. Or qu'il y ait des pores de différentes figures dans des corps qui semblent être homogènes, M. Gassendi l'affirme, & tâche de le prouver par la dissolution des sels de différentes figures dans l'eau commune. Quand, dit-il, à cet effet, vous y aurez dissous du sel commun autant qu'elle en peut pren-

dre, ſuppoſons par éxemple une livre, ſi vous y en mettez encore un ſcrupule ſeulement, elle le laiſſera entier au fond, comme ſi c'étoit du ſable ou du plâtre : néanmoins elle diſſoudra encore une bonne quantité de ſel de nitre, & quand elle ne touchera plus à ce ſel, elle diſſoudra autant du ſel ammoniac, & ainſi d'autres ſels de différentes figures. Quoiqu'il en ſoit de la vérité de ce fait particulier, (que j'ai éxaminé en quelque autre endroit) nous voyons que par l'économie de la nature, les corps qui poſſédent ſemblables figures, ſe mêlent plus facilement & s'uniſſent plus fortement ; qui eſt la raiſon pourquoi ceux qui font de la colle-forte pour recoller les vaſes rompus de porcelaine ou de criſtal, ou ſemblables matiéres, mêlent toujours parmi leur colle de la poudre de ſemblable corps qu'eſt celui qu'ils veulent raccommo-

der, & les Orfévres même quand ils veulent ſouder enſemble des piéces d'or ou d'argent, mêlent toujours ſemblables métaux dans leur ſoudure.

Ayant ainſi parcouru les raiſons & cauſes pourquoi les corps de ſemblable nature s'attirent plus puiſſamment que les autres, & pourquoi ils s'uniſſent plus promptement & plus fortement enſemble, voyons ſelon notre méthode, comment l'expérience confirme mon raiſonnement : car aux choſes phyſiques il ſe faut rapporter, en dernier reſſort, à l'expérience : & tout diſcours qui n'eſt pas ſoutenu par-là, doit être répudié, ou au moins ſoupçonné pour illégitime. C'eſt une pratique ordinaire, que quand un homme s'eſt brulé, par éxemple, la main, il la tient quelque eſpace de tems au feu, & par ce moyen, les corps ou atômes ignés du feu & de

la main ſe mêlant & s'attirant les uns & les autres, & les plus forts (qui ſont ceux du feu) l'emportant pardeſſus les autres, la main ſe trouve beaucoup ſoulagée de l'inflammation qu'elle ſouffroit. C'eſt un reméde ordinaire, (quoique fâcheux, mais pour un mal plus fâcheux) que ceux qui ont l'haleine mauvaiſe, tiennent la bouche ouverte à l'embouchûre d'un privé, le plus qu'ils peuvent, & par la réïtération de ce reméde, ils ſe trouvent enfin guéris; la plus grande puanteur du privé attirant à ſoi & emportant la moindre qui eſt celle de la bouche. Ceux qui ont été mordus ou piqués d'un vipere ou d'un ſcorpion, tiennent ſur la piqûure un ſcorpion, ou une tête de vipere écraſée: & par ce moyen le poiſon qui par une eſpéce de filtration s'avançoit pour gagner le cœur, retourne en arriere ſur ſes pas, & revient à

ſa principale ſource, où il y en a plus grande quantité, & laiſſe la partie bleſſée entiérement délivrée de ce venin. En tems de peſte, l'on porte autour de ſoi de la poudre de crapaud, ou même un crapaud ou araignée vive, (enfermée en quelque vaiſſeau commode) ou de l'arſenic, ou quelque autre ſemblable ſubſtance venimeuſe; laquelle attire à ſoi l'infection de l'air, qui autrement pourroit infecter la perſonne qui la porte. Et cette même poudre de crapaud attire auſſi à ſoi tout le poiſon d'un charbon peſtilentiel. Le farcin eſt une humeur venimeuſe & contagieuſe dans le corps d'un cheval; pendez-lui un crapaud autour du col dans un ſachet, & il ſera guéri infailliblement; le crapaud qui eſt le plus grand venin, attirant à ſoi le venin qui eſt dans le cheval. Faites évaporer de l'eau dans une étuve, ou autre chambre

bien fermée, s'il n'y a rien qui attire cette vapeur, elle s'attachera partout aux murailles de l'étuve, & à mesure qu'elle ſe refroidit, ſe recondenſe là en eau : mais ſi vous mettez un baſſin ou ſceau plein d'eau en quelque endroit de l'étuve, il attirera à ſoi toute la vapeur qui rempliſſoit la chambre, enſorte qu'après cela on n'y trouvera rien de mouillé. Si vous diſtillez du mercure, (qui ſe réſolvant en fumée, paſſe dans le récipient) mettez-en un peu dans la rigole de la chappe, & tout le mercure de l'alembic s'amaſſera là, & rien ne paſſera dans le récipient. Si vous diſtillez l'eſprit de ſel ou de vitriol, ou le baume de ſouffre, & laiſſez le paſſage libre entre l'eſprit & la tête-morte, d'où il eſt ſorti, les eſprits retourneront à la tête-morte, qui étant fixe, & ne pouvant monter, les attire à ſoi. En notre pays, (& je crois

que c'eſt de même ici) l'on fait proviſion pour toute l'année de pâtés de cerfs & de dains, en la ſaiſon que leur chair eſt meilleure & plus ſavoureuſe, qui eſt durant les mois de Juillet & d'Août. On les cuit dans des pots de terre, ou croûte dure de ſeigle, après les avoir bien aſſaiſonnés d'épices & de ſel, & étant froids, on les couvre ſix doigts de haut de beurre frais fondu pour empêcher que l'air ne les entame. On remarque pourtant, après toutes les diligences qu'on peut faire, que quand les bêtes vivantes qui ſont de même nature & eſpéce ſont en rut, la chair qui eſt dans ces pots s'en reſſent puiſſamment, eſt grandement altérée, & a le goût fort, à cauſe de ſes eſprits bouquains qui ſortent en cette ſaiſon des bêtes vivantes, & ſont attirés par la chair morte de leur même nature, & alors on a de la peine d'empêcher

que cette chair ne ſe gâte, mais cette ſaiſon étant paſſée, il n'y a plus de danger pour tout le reſte de l'année. Les Marchands de vin remarquent en ce pays-ci & partout où il y a du vin, qu'en la ſaiſon que les vignes ſont en fleur, le vin qui eſt dans la cave fait une fermentation & pouſſe une petite lie blanche, (qu'il me ſemble qu'on appelle la mere) à la ſuperficie du vin, lequel eſt en déſordre juſqu'à ce que les fleurs des vignes ſoient tombées, & alors cette agitation ou fermentation s'étant appaiſée, tout le vin revient en l'état où il étoit auparavant; & ce n'eſt pas d'aujourd'hui ſeulement qu'on a fait cette remarque; car (pour ne rien dire de pluſieurs autres qui en parlent) Saint Ephrem le Syrien, dans ſon dernier teſtament, (il y a près de treize cens ans) rapporte cette même circonſtance du vin, qui ſouffre une agitation &

fermentation dans le tonneau, à même tems que les vignes exhalent leurs esprits à la Campagne; & se sert ainsi d'un pareil éxemple des oignons secs qui germent dans le grenier, quand ceux qui sont semés dans le jardin commencent à sortir de la terre, & embaumer l'air de leurs esprits. Voulant indiquer par tels éxemples connus de la nature, la communication qui est entre les personnes vivantes & les morts. C'est que ces esprits vineux qui émanent des fleurs, remplissans l'air de tous côtés, (comme les esprits du romarin d'Espagne, dont nous parlions tantôt) ils sont attirés dans les tonneaux par le vin qui leur tient lieu de source, & qui a abondance de semblables esprits, & ces nouveaux esprits volatils survenans, excitent les esprits les plus fixes du vin, & y causent une fermentation, comme si on y versoit du vin doux ou du vin nouveau;

nouveau. Car en toute fermentation il ſe fait une ſéparation des parties terreſtres & des parties huileuſes, qui ſe rejettent hors des parties eſſentielles ; & ainſi les plus légères montent à la ſuperficie, & les plus peſantes deviennent en lie tartreuſe, qui tombe au fonds. Mais ſi en cette ſaiſon l'on n'a pas aſſez de ſoin de garder le vin dans un lieu propre & bien tempéré, & de tenir les vaiſſeaux pleins & bien bouchés, & faire les autres diligences qui ſont ordinaires aux Tonneliers, l'on court riſque de voir le vin s'empirer beaucoup ; parce que ces eſprits volatiles venant à s'évaporer, ils emportent avec eux les eſprits du vin qu'ils ont excités, & avec leſquels ils ſe ſont mêlés. Tout de même que l'huile de tartre de M. Ferrier, attirant les eſprits volatiles des roſes répandus dans l'air en leur ſaiſon, ſouffroit une nouvelle fer-

mentation, & faisoit tous les ans une nouvelle attraction de semblables esprits, à cause de l'affinité que cette huile avoit contractée avec ces esprits en sa premiere naissance, & puis après en étoit privé comme la saison se passoit; & c'est pour cette même raison qu'une nappe ou serviette tachée d'une meure ou du vin rouge, est aisément nétoyée en la lavant à la saison que ces plantes fleurissent; au lieu qu'en tout autre tems ces taches ne cédent point à la lessive. Mais ce n'est pas seulement en France & aux lieux où les vignes sont proches du vin, que cette fermentation se fait. En Angleterre où nous n'avons pas assez de vignes pour en faire du vin, la même chose s'observe, & encore quelque particularité davantage. Quoiqu'on ne fasse point de vin en notre pays nous en avons pourtant en très-grande abondance qui s'y apporte de dehors

Il en vient principalement de trois endroits, de Canaries, d'Eſpagne & de Gaſcogne. Or, ces régions étant en différens climats & degrés de la terre, & par conſéquent l'une plus chaude que l'autre, & où les mêmes arbres & plantes fleuriſſent plûtôt les unes que les autres, il arrive que cette fermentation de nos différens vins s'avance plus ou moins, ſelon que les vignes dont ils proviennent, fleuriſſent plûtôt ou plûtard en leur pays, étant conforme à la raiſon que chaque vin attire plus volontiers les eſprits des vignes d'où il provient, que des autres. Je ne ſçaurois m'empêcher de faire une petite diſgreſſion pour développer un autre effet de la nature que nous voyons aſſez ſouvent, & qui n'eſt pas moins curieux que le principal que nous traitons; il ſemblera peut-être avoir ſes cauſes & ſes efforts encore plus obſcurs; néan-

moins ils dépendent en plusieurs circonstances des mêmes principes, quoiqu'en d'autres ils soient différents. C'est touchant les marques qui arrivent aux enfans, quand leurs meres durant leur grossesse ont eu envie de manger de quelque chose. Pour y procéder dans mon ordre accoutumé, j'en proposerai premierement quelque éxemple. Une Dame de haute condition, que plusieurs de cette assemblée connoissent, (au moins par réputation) a sur son col la figure d'une meure, aussi éxacte comme un Peintre ou un Sculpteur la pourroit représenter ; car elle n'en a pas seulement la couleur, mais aussi la grosseur, avançant pardessus la chair, comme si elle étoit en demi-relief. La mere de cette Dame, étant grosse d'elle, eut envie de manger des meures ; & son imagination en étant remplie, la premiere fois qu'elle en vit, *il lui en*

tomba une par accident ſur le col, on eſſuya auſſitôt & avec ſoin le ſang de cette meure; & elle n'en ſentit autre choſe pour lors; mais l'enfant étant né, on apperçut la figure d'une meure ſur ſon col, au même endroit où le fruit étoit tombé ſur celui de la mere: & tous les ans à la ſaiſon des meures, cette impreſſion, ou pour mieux dire, cette excreſcence s'enfle, groſſit, demange, & devient enflâmée. Une autre fille qui avoit une ſemblable marque, mais d'une fraiſe, en étoit encore plus incommodée: car en la ſaiſon des fraiſes, non ſeulement elle demangeoit, & s'enflammoit, mais elle ſe crevoit comme un abſcès, & il en découloit une humeur âcre, corroſive: juſques à ce qu'un habile Chirurgien lui ôta tout, juſques aux racines, par le moyen d'un cautere, & depuis cela, elle n'a jamais ſenti aucun changement en cet endroit, qui

l'incommodoit tant auparavant, n'y étant resté qu'une simple cicatrice.

Or donc, tâchons de pénétrer, si nous pouvons, les causes & raisons de ces merveilleux effets. Pour commencer, je dis que dans les actions de tous nos sens il y a une participation matérielle & corporelle, c'est-à-dire, que quelques atômes du corps qui agissent sur les sens, entrent dans leurs organes, qui leur servent de tuyaux, pour les conduire & porter au cerveau & à l'imagination. Ceci est évident aux odeurs & aux saveurs. Et pour ce qui est de l'ouie, l'air extérieur agité, cause un mouvement dans la membrane ou timpan de l'oreille, qui donne un semblable branle au marteau qui y est attaché; lequel battant sur son enclume, cause un réciproque mouvement de l'air enfermé audedans de l'oreille; & ce mouvement de l'air est ce que nous

appellons le ſon : pour la vûe, il eſt évident que la lumiére refléchie du corps qui ſe voit, entre dans les yeux, & ne peut qu'elle n'amene avec ſoi quelques émanations du corps même qui la réfléchit, ſelon ce que nous avons établi dans le ſecond principe. Il reſte ſeulement de montrer que le ſemblable ſe fait dans le plus groſſier de nos ſens, qui eſt l'attouchement. Car, s'il eſt vrai, comme nous l'avons montré, que tout corps envoye une continuelle émanation d'atômes hors de ſoi, il n'y reſte plus de difficulté. Mais pour rendre cette vérité encore plus manifeſte, & ôter toute la poſſibilité d'en douter; je la veux montrer évidemment à l'œil, & chacun en peut faire l'expérience en un quart-d'heure, s'il a cette curioſité, & encore en moins de tems. Je crois que vous ſçavez la grande affinité qui eſt entre l'or & le vif-argent; ſi l'or le

touche, le mercure s'attache à lui & le blanchit, enſorte qu'il ne ſemble plus être or, mais argent ſeulement. Si vous jettez cet or blanchi dans le feu, ſa chaleur chaſſe le mercure, & l'or retourne à ſa premiere couleur: mais ſi vous répétez ce procédé pluſieurs fois, l'or ſe calcine, & alors vous pouvez le broyer & réduire en poudre; & il n'y a aucun diſſolvant au monde qui puiſſe bien calciner & bruler le corps ſolide de l'or, que le mercure. Je parle de celui qui eſt déja formé par la nature, ſans m'engager à parler de celui dont eſt fait mention dans les ſecrets des Philoſophes. Prenez donc du mercure en quelque écuelle de porcelaine ou autre vaſe propre, & maniez-le avec les doigts d'une main; & ſi vous avez une bague d'or à l'autre main, elle deviendra blanche & chargée de mercure, ſans que vous l'en approchiez en aucune façon.

façon. De plus, ſi vous mettez une lame d'or ou un écu d'or en votre bouche, & que vous mettiez ſeulement le doigt d'un de vos pieds dans du mercure, & l'y teniez un peu, l'or qui eſt en votre bouche ſera tout blanc & couvert de mercure: & ſi vous mettez cet or au feu pour en faire évaporer tout le mercure, & que vous réïtériez cette opération aſſez de fois, votre or ſera calciné, comme ſi vous aviez joint corporellement le mercure par amalgame; & tout cela ſe fera encore plus vîte & plus efficacement, ſi au lieu de mercure commun, vous vous ſervez de mercure d'antimoine, qui eſt bien plus chaud & plus pénétrant: & même en le chaſſant par le feu, il emportera avec lui une bonne quantité de la ſubſtance de l'or: de ſorte que répétant ſouvent cette opération, il ne vous reſtera plus d'or pour continuer

ces épreuves. Si donc le mercure froid pénétre ainsi par tout le corps, on ne doit pas trouver étrange que les subtils atômes d'un fruit composé de beaucoup de parties ignées, y aillent plus aisément & plus vîte. Je vous ferai encore voir dans la suite comment semblables esprits & émanations pénétrent assez soudainement dans l'acier, quoique si dur & si froid, & qu'ils font là leur résidence durant plusieurs mois & plusieurs années. Dans un corps vivant comme est celui de l'homme, les esprits internes aident & contribuent beaucoup de facilité aux esprits de dehors, (tels que sont ceux du fruit) pour faire aisément leur voyage jusques au cerveau. Le grand Architecte de la nature, en fabriquant le corps humain, chef-d'œuvre de la nature corporelle, y a mis des esprits internes, comme des sentinelles, pour rapporter leurs

découvertes à leur général ; c'eſt-à-dire à l'imagination, qui eſt comme la maîtreſſe de toute cette famille ; afin que l'homme puiſſe ſçavoir & reconnoître ce qui ſe fait hors de ſon royaume, dans le grand monde ; & qu'il puiſſe éviter ce qui lui pourroit nuire, & rechercher ce qui lui eſt utile. Car ces ſentinelles ou eſprits internes, & tous les habitans des organes ſenſitifs, n'en ſçauroient juger ſeules. De ſorte que ſi la penſée ou l'imagination eſt fortement diſtraite par quelque autre objet, ces eſprits internes ne ſçavent pas ſeulement ſi l'homme a bu le vin qu'il vient d'avaler ; s'il a vû quelque perſonne, qui vient de le ſaluer, pendant qu'il la regardoit fixement ; s'il a oui l'air qu'on venoit de chanter ou jouer ſur les violons auprès de lui. Car les eſprits internes portent toutes leurs acquiſitions à l'imagination ; & ſi elle n'eſt

pas plus fortement occupée ſur quelqu'autre objet, elle en forme des idées & des images, d'autant que les atômes de dehors rapportés par ces eſprits internes à notre imagination, bâtiſſent là un édifice pareil, ou plûtôt un modele en petit, tout-à-fait reſſemblant au grand corps d'où ils ſortent. Et ſi notre imagination n'a plus affaire de ces atômes ſignificatifs pour le préſent, elle les range en quelque lieu propre dans ſon magaſin, qui eſt la mémoire, d'où elle ſe peut rappeller, & reprendre quand il lui plaît. Et ſi c'eſt quelque objet qui cauſe à l'imagination quelque émotion, & qui la touche de plus près que le commun des objets qui y entrent, elle renvoye ſes ſatellites, les eſprits internes, aux confins pour lui en rapporter des nouvelles plus particulieres; & delà vient que quand un homme eſt ſurpris par la vûe de quelque per-

ſonne inopinée, ou d'un objet qui a déja une place éminente dans ſon imagination, ſoit de deſir, ſoit d'aveeſion, alors cet homme change auſſitôt de couleur, devient rouge, puis pâle, puis rouge encore, par diverſes fois, ſelon que ces miniſtres, qui ſont ces eſprits internes, vont vîte ou lentement vers l'objet, puis s'en retournent avec leurs rapports vers l'imagination qui eſt leur maîtreſſe; mais outre ces paſſages dont nous parlons, qui vont du cerveau aux parties externes du corps par le moyen des nerfs, il y a encore un grand paſſage du cerveau au cœur, par lequel ces eſprits vitaux montent du cœur au cerveau pour être faits animaux, & par celui-ci l'imagination envoye au cœur une partie de ces atômes qu'elle a reçus de quelque objet externe: & ils font là une ébullition parmi les eſprits vitaux; leſquels, ſelon la nature des atômes

ſurvenans, ou font un épanouiſſe-
ment & dilatation au cœur, ou bien
ils le reſſerrent & attriſtent ; & ces
deux actions différentes & contraires
ſont les premiers effets généraux, deſ-
quels proviennent puis après les paſ-
ſions particulieres, qui ne requierent
pas que je les pourſuive plus loin
en cet endroit, l'ayant fait fort par-
ticuliérement autre part, où j'ai traité
cette matiére à deſſein. Outre ces paſ-
ſages, qui ſont communs à tous les
hommes & les femmes, il y en a un
autre tout particulier aux femmes, qui
eſt de leur cerveau à la matrice : par
lequel il arrive par fois qu'il monte
au cerveau des vapeurs ſi violentes &
en ſi grand nombre, qu'elles empê-
chent les actions du cerveau & de l'i-
magination, & cauſent des convul-
ſions & des folies & autres merveil-
leux accidens, & par le même canal,
les eſprits ou atômes paſſent avec

grande liberté & vîteſſe à la matrice, quand il eſt beſoin.

Maintenant, conſidérons comment l'imagination forte d'une perſonne, agit merveilleuſement ſur celle d'une autre qui l'a plus foible & paſſive. Nous voyons à toute heure que ſi une perſonne baille, tous ceux qui la voyent bailler, ſont excités à faire de même. Si l'on ſe rencontre parmi des perſonnes qui rient avec excès, on a de la peine de s'empêcher de rire, quoiqu'on ne ſçache pas le ſujet pourquoi les autres rient. Si l'on entre dans une maiſon où tout le monde eſt triſte, on devient mélancolique; car comme diſoit celui-là : *Si vis me flere, dolendum eſt primum ipſe tibi.* Les femmes & les enfans étant fort humides & paſſifs ſont les plus ſuſceptibles de cette contagion déſagréable de l'imagination. J'ai connu une femme qui étant fort mélancolique, & ſu-

jette aux maux de mere, se croyoit possédée, & faisoit d'étranges actions, qui parmi les moins avisés passoient pour effets surnaturels & d'une possédée. C'étoit une personne de condition : & tout cela lui fut causé par un ressentiment qu'elle eut de la mort de son mari. Elle avoit auprès d'elle quatre ou cinq jeunes Demoiselles, dont quelques-unes étoient ses parentes, d'autres la servoient en sa chambre. Toutes celles-ci devinrent possédées comme elle, & faisoient d'aussi prodigieuses actions. On sépara ces jeunes filles de sa vûe & de sa communication : & comme elles n'avoient pas encore contracté de si profondes racines du mal, elles furent toutes guéries par l'absence seule de ce qui les infectoit ; & cette Dame même fut aussi guérie par le Médecin qui lui purgea ses humeurs atrabilaires, & remit sa matrice en bon état. Il n'y avoit point

là de fourberie ni de diſſimulation. Je pourrois faire un long & notable narré de ſemblables choſes arrivées aux Religieuſes de Loudun, mais l'ayant autrefois fait en un diſcours particulier, à mon retour de leur pays, où je diſcutai le tout fort éxactement, je n'en dirai pas davantage pour cette fois, & je n'ajouterai à cette matiére, autre choſe ſinon de vous prier de vous ſouvenir, que lorſqu'il y a deux luths ou deux harpes proches l'une de l'autre accordées à même ton ; ſi vous touchez une corde en une des harpes, une autre qui lui eſt conſonante en l'autre harpe, ſe remuera en même-tems, quoique perſonne ne la touche ; de quoi Galilée a fort ingénieuſement rendu la raiſon.

Pour donc appliquer à notre matiere tout ce que j'ai rapporté ſur ce ſujet, je dis que puiſqu'il eſt impoſ-

ſible que deux perſonnes ſéparées ſoient ſi proches l'une de l'autre ; comme eſt l'enfant de ſa mere, lorſqu'il eſt encore dans ſon ventre ; on peut conclure de-là, que tous les effets d'une imagination forte & véhémente, agiſſante ſur une autre foible, paſſive & tendre, doivent être plus efficaces en la mere agiſſante ſur ſon enfant, que quand les imaginations d'autres perſonnes agiſſent ſur celles qui ne leur ſont de rien. Et comme il eſt impoſſible qu'aucun maître de muſique, pour expert & exact qu'il ſoit, puiſſe jamais accorder en conſonance deux harpes l'une avec l'autre ſi parfaitement, que fait le grand Maître de l'Univers, les deux corps de la mere & de l'enfant ; auſſi ſuit-il par conſéquent, que la concuſſion qui ſe fait de la principale corde de la mere, qui eſt ſon imagination, doit produire un plus grand

branlement dans la consonante de l'enfant (sçavoir aussi son imagination) que ne fait la corde touchée d'un luth sur la corde qui lui est consonante dans l'autre ; & quand la mere envoye des esprits à quelque partie de son corps ; il faut que d'autres de semblable nature aillent à semblable partie du corps de son enfant. Or donc rappellons en notre mémoire, comment l'imagination de la mere est remplie des atômes corporels qui viennent de la meure ou de la fraise, qui lui étoit tombé sur le col ou sur le sein ; & son imagination étant alors en grande émotion par cet accident, il arrive qu'elle doit envoyer une bonne partie de ces atômes au cerveau de l'enfant, & aussi à pareille partie de son corps, comme celle où elle a reçu le premier coup ; & entre laquelle & son cerveau, passent de si fréquents & si vîtes messagers ;

comme nous avons dépeint; l'enfant aussi de son côté (qui a ses parties accordées en consonance avec celles de sa mere) ne peut faillir d'observer le même mouvement d'esprits entre son imagination & son col ou son sein, que fait sa mere entre les siens : & ses esprits étant accompagnés des atômes de la meure que sa mere lui a envoyés à son imagination, ils font une impression profonde & permanente en sa peau délicate ; pour lequel effet celle de sa mere est trop dure ; comme si l'on tire un pistolet chargé de poudre seulement, contre du marbre, la poudre ne fait autre effet que de le salir un peu ; mais il est incontinent nétoyé en le frottant : au contraire si on le décharge contre le visage d'un homme, les grains de poudre pénétrent dans sa peau, ils s'y attachent & y demeurent réellement imprimés durant toute sa vie, & se font

connoître & voir par leur propre couleur noire - bleuâtre qu'ils conſervent toujours. De même les petits grains ou atômes du fruit qui ont paſſé du col de la mere à ſon imagination, & de-là à pareil endroit de la peau de l'enfant, ſe logent là & y demeurent continuellement, & ſervent de ſource pour attirer les atômes de pareil fruit épars dans l'air en leur ſaiſon, (comme le vin dans le tonneau, ou en une tache ſur du linge, attire à ſoi les eſprits volatiles des fleurs des vignes en leur ſaiſon) & en les attirant, la partie de la peau où ils réſident, ſe fermente, s'enfle, demange, s'enflâme, & même quelquefois ſe créve. Mais pour rendre encore plus conſidérable la merveille de ces marques d'envie, (puiſque nous ſommes ſur ce ſujet,) je ne ſçaurois me paſſer de toucher encore une autre circonſtance qui pourroit ſembler

d'abord porter ce miracle de nature au-delà des causes que j'en viens de donner : mais en effet, après l'avoir bien éxaminé, nous verrons qu'elle dépend absolument des mêmes principes. C'est que souvente-fois il arrive que l'impression de la chose desirée, se fait sur l'enfant, sans qu'elle touche ou tombe sur le corps de la mere : il suffit que quelque autre chose tombe ou batte à l'impourvû sur quelque partie du corps de la femme enceinte, pendant que telle envie domine dans son imagination, & la figure de la chose ainsi desirée se verra ensuite imprimée sur la même partie du corps de l'enfant, que celle de la mere qui a reçu le coup. La raison de ceci est, que les atômes de la chose desirée, enlevés par la lumiére, vont au cerveau de la femme grosse par le canal des yeux, aussi bien que d'autres atômes plus matériels, pro-

venans de l'attouchement corporel, iroient-là par la conduite des nerfs : & de ces corpuſcules, la mère forme en ſon imagination un modele complet du gros & total, d'où ils émanent. Mais ſi la femme n'eſt attaquée qu'intérieurement, ces atômes qui ſont en ſon imagination, ne font autre voyage qu'à ſon cœur, & delà à l'imagination & au cœur de l'enfant : & ainſi ne cauſent qu'un renforcement de la paſſion en tous deux ; laquelle peut être émue à une impétuoſité ſi violente, que ſi la mere ne jouit de l'objet deſiré, cette paſſion peut cauſer la ruine de tous les deux : au moins les préjudicier notablement en leur ſanté, & faire une grande altération dans leur corps. Cependant ſi quelque coup inopiné ſurprend la mere en quelque partie de ſon corps, les eſprits qui réſident dans le cerveau, ſont incontinent émus (comme

il arrive, non ſeulement en ces cas d'envie, mais en tous autres ſemblables coups de ſurpriſe, auſſi bien parmi les hommes que parmi les femmes)) & ces eſprits s'y tranſportent avec d'autant plus d'impétuoſité, que la paſſion eſt plus violente : de même qu'une perſonne qui aime paſſionnément une autre, court promptement à la porte chaque fois que quelqu'un y vient heurter, ou que *hilax in limine latrat*, eſpérant toujours que c'eſt celle qui occupe entiérement ſes penſées ; (car *qui amant, ipſi ſibi ſomnia fingunt*) qui lui vient rendre viſite. Et ces eſprits émus par ce coup inopiné, étant alors mêlés avec les corpuſcules ou atômes de la choſe deſirée qui occupent ſi puiſſamment ſa fantaiſie, ils les menent quant & eux à la partie frapée de ſon corps, & encore à la même partie du corps de l'enfant, auſſi bien qu'à ſon imagination, & après

après cela tout ce qui en arrive, eſt la même choſe, auſſi bien à l'enfant qu'à la mere, comme quand la meure ou la fraiſe tombe ſur le ſein ou le col des Dames dont je vous ai entretenu.

Permettez-moi, Meſſieurs, de prolonger ma diſgreſſion encore d'un mot, pour vous raconter un accident merveilleux, connu de toute la Cour d'Angleterre, en conformation de l'activité & impreſſion que fait l'imagination de la mere ſur le corps de l'enfant, dont elle eſt groſſe. Une Dame ma parente, (c'étoit ma niéce de Forteſcu, fille du Comte Arondel) me venoit voir quelquefois à Londres. Elle étoit fort belle & bien faite, & elle le ſçavoit bien, y prenant grande complaiſance, & étant bien aiſe non ſeulement de conſerver ſon agrément, mais encore d'y ajouter ce qu'elle pouvoit. Elle ſe perſuadoit

que les mouches qu'elle mettoit sur son visage lui donnoient beaucoup d'ornement : c'est pourquoi elle étoit fort soigneuse d'en porter des plus curieuses. Mais comme il est bien difficile de tenir une modération aux choses qui dépendent plûtôt de l'opinion que de la nature ; elle en portoit avec excès, & s'en chargeoit tout le visage. Quoique cela ne me revint guéres, & que j'eusse pu prendre la liberté de lui en dire mon sentiment ; & qu'elle l'auroit trouvé bon ; néanmoins il ne me sembla pas être saison de lui dire rien qui la pût contrister ou choquer le moins du monde, pendant qu'avec tant de bonté & de douceur, elle me venoit rendre ses agréables visites. Je m'avisai toutesfois un jour de l'en railler de telle façon, qu'elle n'en fut point mécontente, me soutenant que *ridentem dicere verum quid vetat !* Et ainsi j

fis tomber notre diſcours ſur ſa préſente groſſeſſe, lui recommandant d'avoir ſoin de ſa ſanté, dont elle étoit aſſez négligente, ſelon la coutume des jeunes femmes vigoureuſes, qui ne ſçavent encore ce que c'eſt que d'être ſujettes aux indiſpoſitions. Elle me remercioit de mon ſoin; me témoignant qu'elle ne croyoit pas qu'elle dût rien faire d'extraordinaire pour ſa ſanté qui étoit ſi bonne, quoiqu'elle fut groſſe. Au moins, lui dis-je, vous devriez donc avoir égard à votre enfant. Oh! pour cela dit elle, il n'y a rien que je ne faſſe de ce qui pourra contribuer à ſon bien. Mais cependant, lui repliquai-je, voyez combien de mouches vous portez au viſage? N'avez-vous pas peur que votre enfant ne naiſſe avec de ſemblables marques ſur le ſien? Mais quel danger y a-t-il, dit-elle, & quel rapport, que mon enfant naiſſe avec des

taches au viſage, parce que je porte des mouches ? Vous n'avez donc pas oui dire, repartis-je, les merveilleux effets que font les imaginations des meres ſur le corps de leurs enfans, pendant qu'elles ſont groſſes ? Je m'envais vous en raconter quelques-uns : & ainſi je lui fis récit de pluſieurs hiſtoires, comme celle de la Reine Æthiopienne, qui accoucha d'un enfant blanc, qu'on attribuoit au portrait de Notre-Dame qu'elle avoit à la ruelle de ſon lit, & auquel elle avoit grande dévotion : l'autre d'une femme qui accoucha d'un enfant velu pour ſemblable raiſon d'un portrait de Saint Jean-Baptiſte au Déſert, habillé d'une tunique de poil de chameau. Je lui racontai auſſi l'étrange antipathie que le défunt Roi Jacques avoit contre une épée nue, dont on attribuoit la cauſe, à ce que quelques Seigneurs d'Ecoſſe entrerent un jour

par violence dans le cabinet de la Reine sa mere, durant qu'elle étoit grosse de lui, & faisoit des dépêches avec son premier Ministre, qui étoit Italien, lequel ils tuerent à coups d'épées, & le jetterent à ses pieds, & furent si barbares, que peu s'en fallut qu'ils ne blessassent aussi la Reine, qui espéroit sauver son Ministre en se jettant entre-deux; au moins la peau lui fut légerement entamée en divers endroits. Buchanan fait mention en son Histoire de cette tragédie. Tant y a que le Roi Jacques son fils, eut une telle aversion durant toute sa vie d'une épée nue, qu'il ne la pouvoit voir sans une extrême émotion. Et quoique très-courageux en toutes autres circonstances, il ne se put jamais vaincre en ce défaut particulier: je me souviens que quand il me donna l'Ordre de Chevalier, & que ce vint à la cérémonie de me toucher l'épaule

avec la pointe d'une épée, il ne se put pas contraindre de la regarder, mais tourna la tête d'un autre côté; de sorte qu'au lieu de me toucher l'épaule, il faillit à me donner de la pointe dans les yeux, si ce n'eût été que le Duc de Buckingham, qui sçavoit bien ce qui arriveroit, la guida avec sa main, comme elle devoit aller. Je lui alléguai plusieurs semblables histoires, pour lui faire comprendre qu'une forte imagination de la mere, pouvoit faire quelque notable impression sur le corps de son enfant, à son grand préjudice. Et après cela, considérez, lui dis-je, comment vous êtes toujours attentive à vos mouches; vous les avez continuellement présentes à votre imagination; vous vous êtes regardée plus de dix fois dans votre petit miroir depuis que vous êtes dans cette chambre. N'avez-vous pas sujet d'appréhender que

votre enfant naiſſe avec le viſage chargé de taches ſemblables à vos mouches, ou plûtôt que tout le noir qui eſt partagé en pluſieurs petites portions, ne s'aſſemble en une & lui vienne au milieu du front, au lieu le plus apparent, & remarquable de ſon viſage ? Une tache auſſi grande qu'un écu d'or, auroit belle grace en cet endroit ? Ah, mon Dieu ! dit-elle, plûtôt que cela m'arrive, je ne porterai plus de mouches durant ma groſſeſſe. Et de fait à l'heure elle les ôta & les jetta toutes. Quand ſes amies la voyoient après cela tout-à-fait ſans mouches, ils lui demandoient d'où venoit qu'elle, qui étoit reconnue pour la plus curieuſe de la Cour en matiere de mouches, les avoit quittées tout-à-coup, & qu'elle n'en portoit plus ? Elle leur répondoit que ſon oncle en qui elle avoit beaucoup de créance, lui avoit aſſuré que ſi elle

en portoit durant ſa groſſeſſe, ſon enfant viendroit au monde avec une tache noire au milieu du front, large comme un écu d'or. Cette appréhenſion lui étoit ſi vivement gravée dans l'imagination, qu'elle y révoit continuellement : & ainſi cette pauvre Dame qui avoit ſi peur que ſon enfant n'eût quelque marque au viſage, ne pût néanmoins empêcher qu'il ne nâquit avec une tache noire tout au milieu du front, de la grandeur & de la façon qu'elle ſe l'étoit toujours figurée dans ſon imagination. C'étoit une fille, au reſte fort belle : & il y a peu de mois que je l'ai vûe, portant toujours cette marque de la force de l'imagination de ſa mere. Je ne veux pas vous entretenir, Meſſieurs, d'une femme de votre voiſinage à Carcaſſonne, qui depuis peu de mois accoucha d'un prodigieux monſtre, reſſemblant exactement à un ſinge extraordinaire

extraordinaire, qu'elle prit plaiſir de voir ſouvent pendant ſa groſſeſſe ; car vous devez ſçavoir l'hiſtoire mieux que moi ; ni auſſi de Sainte Maixent, qui ne pouvant être détournée d'aller voir durant ſa groſſeſſe un malheureux enfant d'une pauvre paſſagere qui nâquit ſans bras ; accoucha au bout de ſon terme, d'un ſemblable monſtre, qui n'eut pas ſeulement quelque petite excreſcence ſortante des épaules, pour marquer les endroits d'où les bras devoient être deſcendus : & moins de celle qui voulant voir l'éxécution d'un criminel qui eut le col coupé, en prit tellement l'épouvante, & l'impreſſion en demeura ſi vivement imprimée dans ſon imagination, qu'à l'inſtant elle tomba en travail d'enfant, & à peine la put-on tranſporter à ſon logis, qu'elle y accoucha, quelques ſemaines devant ſon terme, d'un enfant qui avoit la

tête ſéparée du corps : toutes les deux parties verſant encore du ſang, outre celui qui en étoit déja abondamment découlé & répandu dans la matrice de la mere, comme ſi le coup du Boureau ne venoit que tout fraîchement d'être donné ſur ce pauvre petit corps ; ces trois éxemples & pluſieurs autres bien avérés que je vous pourrois alléguer, quoiqu'ils témoignent clairement l'admirable force de l'imagination, m'engageroient trop avant, ſi je voulois tâcher d'en éclaircir les cauſes, & d'en développer les difficultés qui s'y trouveroient bien plus grandes qu'en aucun des précédens éxemples dont je vous ai entretenu, d'autant que ces eſprits ont eu la force de cauſer des changemens eſſentiels & ſi épouventables, dans des corps entiérement achevés de former en toute leur perfection ; & qu'il ſemble qu'on puiſſe croire qu'en quel-

qu'un d'eux il y ait eu tranſmutation d'une eſpece en une autre, & introduction d'une nouvelle forme informante dans la matrice ſujette, d'une nature totalement différente de celle qui y avoit été la premiere, ſi au moins ce que la plûpart des Auteurs nous diſent du tems de l'animation de l'enfant au ventre de la mere eſt bien déterminé & véritable. Cette digreſſion a été un peu trop longue :

Eſt modus in rebus ; ſunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

Pour en revenir à notre ſujet, les expériences & les exemples que je viens de rapporter enſuite & en confirmation des raiſons que j'avois alléguées, nous montrent aſſez que les corps qui tirent les atômes diſperſés dans l'air, attirent plus puiſſamment ceux qui ſont de leur nature, qu'ils ne font les hétérogènes ou étrangers ;

comme fait le vin, les eſprits vineux, l'huile de tartre fermentée d'un levain de roſes; la chair de cerf ou de daim en pâtés, les eſprits de venaiſon de ſemblables bêtes; & ainſi des autres que je viens de vous déduire. L'hiſtoire des Tarentules au royaume de Naples eſt fameuſe. Vous ſçavez comment le venin de cette bête montant par la bleſſure de ceux qui en ont été piqués, juſques à leur cerveau, & à leur cœur, excite en leur imagination un impétueux deſir d'entendre certains airs mélodieux; car ils ſe plaiſent preſque tous à des airs différens. Quand donc ils ont oui chanter un air qui leur plaît, ils danſent inceſſamment, & par ce moyen ils ſuent abondamment, tellement que cette ſueur fait évaporer une bonne partie du venin; outre que le ſon de la muſique excite un mouvement, & cauſe une agitation parmi

ſes eſprits aëriens & vaporeux, qui ſont dans le cerveau, & dedans & autour du cœur, & diffus par tout le corps de ceux qui l'entendent, proportionnément à la nature & à la cadence de telle muſique : comme quand Timothée emportoit Alexandre le grand avec véhémence à telles & telles paſſions qu'il vouloit : tout de même auſſi que quand le ſon d'un luth fait trembler les cordes d'un autre, par les mouvemens & tremblemens qu'il cauſe dans l'air ſans autrement les toucher ou y approcher. Nous voyons auſſi ſouventes fois, que des ſons qui ne ſont que des mouvemens de l'air, cauſent ſemblables mouvemens dans l'eau. Comme quand le ſon aigu qui eſt cauſé en frottant fort avec le doigt ſur le bord d'un verre plein d'eau excite un frémiſſement, tournoyement & rejailliſſement de quelques goûtes d'eau, comme ſi elle

danſoit à la cadence de ce ſon. Et le ſon harmonieux des cloches, aux pays où on les fait aller en muſique, & à certains airs, fait le ſemblable ſur la ſuperficie, calme des rivieres voiſines, & principalement la nuit, quand il n'y a point d'autre mouvement qui choque & rompe celui-ci. Car l'air étant contigu, ou plûtôt continu à l'eau; & l'eau étant fort ſuſceptible du mouvement, il ſe fait dans l'eau un mouvement ſemblable à celui qui étoit commencé dans l'air, & le même contact qui eſt entre l'air agité & l'eau, qui par ce moyen eſt ſemblablement agitée, ſe fait auſſi entre l'air agité, & les eſprits vaporeux qui ſont dans le corps de ceux qui ont été mordus par la tarentule : leſquels eſprits ſont par conſéquent émus par cet air agité, c'eſt-à-dire, par ce ſon, & ce d'autant plus efficacement, que cette agitation ou ſon, eſt propor-

tionné à la nature & tempérament des Bleſſés, & cette agitation interne de ces eſprits & vapeurs, aide à les décharger du venin vaporeux de la tarentule, qui eſt mêlé parmi toutes les humeurs ; de la même maniére que les eaux croupiſſantes, & les airs corrompus & putréfiés par le repos & par le mêlange d'autres mauvaiſes ſubſtances, ſe raffinent & ſe purifient par le mouvement. Mais l'Hyver arrivant qui engourdit ces bêtes, ils ne ſe ſentent plus de ce mal ; mais au retour de la ſaiſon en laquelle ils avoient été piqués, leur mal revient, & il faut qu'ils danſent comme ils faiſoient l'année précédente. La raiſon eſt que la chaleur de l'été échauffe, aigrit & rehauſſe le venin de la bête, de ſorte qu'elle redevient malvéreuſe & furieuſe comme auparavant, & ce venin échauffé, s'évaporant & ſe répandant dans l'air, le levain de ce

même venin qui reste encore dans le corps de ceux qui ont été piqués, l'attire à soi, & il se fait une fermentation, qui infecte aussi les autres humeurs, dont la fumée venant à monter au cerveau de ces pauvres Malades, elle y produit ces étranges effets. Il n'est pas moins connu aux endroits, où il y a de gros chiens ou dogues, (comme en Angleterre) que si un homme a été fort mordu d'un de ces chiens, on tâche de le tuer, encore qu'il ne soit pas alors enragé ; de peur que le devenant, le levain de cette colére canine qui reste dans le corps du mordu, n'y attire à soi les esprits enragés du même chien, ensuite de quoi l'homme le deviendroit aussi. Et ceci se pratique, non seulement en Angleterre, où il y a des dogues si dangereux, mais aussi en France, selon le rapport du Pere Cheron, Provincial

des Carmes de ce Pays, en ſon Examen de la Théologie Myſtique, nouvellement imprimé, & que je viens de lire. Je ne vous dirai rien des nés artificiels que l'on fait de la chair de quelque autre homme, pour remédier à la difformité de ceux à qui un froid extrême a fait perdre les leurs propres; leſquels nouveaux nés ſe pourriſſent auſſitôt que les perſonnes de la ſubſtance dont ils étoient pris, viennent à mourir: comme ſi ce peu de chair, entée ſur un autre viſage, vivoit des eſprits qu'elle attire de ſa premiere ſource ou racine. Car encore que ceci ſoit conſtamment affirmé par des Auteurs conſidérables, je ne m'y arrêterai pas en ce diſcours, où je n'avance rien que je n'aye vû moi-même, ou qui ne ſoit avéré par une ſi ſolide tradition, que ce ſeroit une faute d'en douter.

Mais il eſt tems que je revienne à

mon ſeptiéme & dernier principe. C'eſt ici le dernier tour de la vis ; qui comme j'eſpere abbattra entiérement la porte, qui nous défendoit l'entrée à la connoiſſance de ce merveilleux myſtere, & qui imprimera une marque légitime ſur la doctrine que j'avance, pour la faire paſſer pour bonne monnoye. Ce principe eſt que la ſource de ces eſprits, ou le corps qui les attire à ſoi, entraîne auſſi avec eux ce qui les accompagne, & ce qui eſt attaché, collé, & uni à eux. Cette concluſion ne demande guéres de preuve, étant évidente de ſoi-même. S'il y a des cloux, des épingles, & des rubans attachés au bout d'une longue corde ou d'une chaîne, ou s'il y a du gaudron ou de la cire, de la gomme ou de la glu ; & que je prenne cette corde ou chaîne par un bout, & l'attire vers moi juſqu'à ce que le bout éloigné vienne entre mes

mains, il ne se peut faire que je n'aie aussi en même tems les cloux, les épingles, les rubans, le gaudron, & tout ce qui y est appliqué. Je m'en vais donc vous rapporter seulement quelques expériences avérées en conséquence de ce principe, qui confirmeront encore très-puissamment les précédentes. La grande fertilité, & richesse d'Angleterre, consiste en pâturages, pour la nourriture du bétail. Nous en avons les plus beaux du monde, & aussi abondance d'animaux, & principalement de bœufs, & de vaches. Il n'y a si pauvre ménage qui n'ait quelque vache pour leur fournir du lait. C'est la principale nourriture des pauvres gens, aussi bien qu'en Suisse. C'est pourquoi ils sont grandement soigneux du bon état & de la santé de leurs vaches. S'il arrive qu'en faisant bouillir du lait, il se gonfle tant qu'il répande

pardeſſus le poëlon, & tombe dans le feu, la bonne femme ou la ſervante abandonne à l'inſtant tout ce qu'elle faiſoit & accourt au poëlon, qu'elle retire du feu; & à même tems prend une poignée de ſel, qu'on tient toujours au coin de la cheminée, pour le garder ſec, & le jette deſſus cette braiſe où le lait s'eſt répandu. Demandez-lui pourquoi elle fait celà, & elle vous dira, que c'eſt pour empêcher que la vache qui a rendu ce lait, n'ait mal au pis: car ſans cela, elle l'auroit dur & ulcéré, & piſſeroit du ſang, & enfin elle ſeroit en haſard de mourir, non pas que telle extrémité lui arrivât à la premiere fois, mais néanmoins elle en ſouffriroit du mal, & ſi cela arrivoit ſouvent, la vache ne manqueroit pas d'en mourir à la fin. Il pourroit ſembler qu'il y a quelque ſuperſtition ou folie en ceci. L'infaillibilité de

l'effet garantit de la derniere : & pour la premiere, plusieurs croyent que la maladie de la vache est surnaturelle, & un effet de quelque sorcellerie ; & ainsi que le reméde que je viens de dire est superstitieux : mais il est aisé de les désabuser de cette persuasion, en leur déclarant comment la chose va selon les fondemens que j'ai posés. Le lait tombant sur les charbons ardents, est converti en vapeur qui se disperse, & se filtre partout dans l'air, & là elle fait rencontre de la lumiére & des rayons solaires qui l'emportent encore plus loin, & augmentent & étendent sa sphere d'activité. Cette vapeur de lait n'est pas simple ni seule ; mais elle est composée d'atômes de feu qui accompagnent la fumée ou vapeur de ce lait, & se mêlent & unissent avec lui. Or la sphere de cette vapeur s'étendant jusqu'au lieu où se trouve la

vache qui a donné le lait de ſon pis, qui eſt la ſource d'où ce lait eſt ſorti, attire à ſoi cette vapeur, & elle s'y arrête, s'y attache, & avec elle les atômes ignés qui l'accompagnent. Le pis eſt une partie glanduleuſe, & fort tendre, & par conſéquent fort ſujette à l'inflammation; ce feu donc l'échauffe, l'enflâme, & le fait enfler, & par conſéquent le fait devenir dur & à la fin ulcéré. Le pis enflâmé & ulcéré eſt proche de la veſſie, laquelle par conſéquent il enflamme auſſi; & cela fait ouvrir les anaſtomoſes des veines qui aboutiſſent-là, & partant elles regorgent & jettent leur ſang dans la veſſie, de laquelle il ſe vuide & ſort à la façon ordinaire de l'urine. Or, aux vaches, piſſer le ſang eſt un mal funeſte & irremédiable. Mais d'où vient que le ſel remédie à tout cela? C'eſt qu'il eſt d'une nature très-contraire au feu; celui-ci étant chaud &

volatile, l'autre froid & fixe; de ſorte que là où ils ſe rencontrent enſemble, le ſel abbat le feu, il le précipite & tue ſon action. Ce que l'on peut remarquer dans un accident aſſez ordinaire. Les cheminées qui ſont chargées de ſuye, prennent feu aiſément; le remede qu'on y apporte ſur le champ eſt de tirer un coup de fuſil dans la cheminée, & cela fait détacher & tomber la ſuye brulante, & le déſordre ceſſe. Mais ſi l'on n'a point de fuſil ou bâton à feu, on jette quantité de ſel ſur le feu d'enbas, & cela matte & empêche les atômes du feu, qui autrement monteroient inceſſamment, & ſe joindroient à ceux d'enhaut; leſquels par ce moyen manquant de nourriture, ſe conſument & viennent à rien. La même choſe arrive aux atômes qui ſont en train d'accompagner la vapeur du lait. Le ſel les précipite, & les étrangle ſur

la place : & ſi quelques uns ſe ſauvent, & s'échapent par le grand effort qu'ils font, & s'en vont avec cette vapeur, ils ſont pourtant accompagnées des atômes & eſprits du ſel qui s'attachent à eux, qui comme bons luteurs ne quittent jamais leur priſe, qu'ils n'ayent le deſſus de leur adverſaire. Et vous remarquerez en paſſant qu'il n'y a point de plus excellent baume pour la brulure que l'eſprit de ſel en quantité modérée. Il eſt donc conſtant qu'il eſt impoſſible d'employer aucun moyen plus efficace pour empêcher le mauvais effet du feu au pis de la vache, que de jetter ſur ſon lait répandu parmi les charbons, une quantité ſuffiſante de ſel. Cet effet touchant la conſervation du pis de la vache, enſuite de la brulure de ſon lait, me fait ſouvenir de ce que pluſieurs perſonnes m'ont dit avoir vû en France & en Angle-

terre.

terre. Quand les Médecins éxaminent le lait d'une nourrice pour l'enfant de quelque perſonne de condition ; ils l'éprouvent par divers moyens, devant que de juger définitivement de ſa bonté, comme par le goût, l'odorat, par ſa couleur, par ſa conſiſtence, &c. & quelques-uns le font bouillir, même juſqu'à l'évaporation, pour voir ſa réſidence, & autres accidens & circonſtances qui ſe reconnoiſſent & ſe diſcernent mieux par ce moyen. Mais celles, au lait deſquelles on a fait cette derniere épreuve, ſe ſont ſenties fort tourmentées à la mammelle & au tétin, & particuliérement pendant qu'on faiſoit bouillir leur lait : & partant après avoir une fois enduré ce mal, elles ne vouloient plus conſentir qu'on emportât de leur lait hors de leur vûe & préſence, quoiqu'elles ſe ſoumiſſent volontiers à toute autre épreuve que celle du feu. Pour confirmer cette ex-

périence de l'attraction que le pis de la vache fait du feu ensemble avec la vapeur du lait brulé, je m'en vais vous en dire une autre de semblable nature, dont j'ai moi-même vû la vérité plus d'une fois, & que vous pouvez expérimenter facilement : prenez les ordures d'un chien toutes les fois qu'il en fera, & jettez-les toujours dans le feu, au commencement vous le verrez seulement un peu échauffé & ému; mais dans peu de tems vous le verrez comme s'il étoit tout brulé, pantelant & tirant la langue, comme s'il venoit de courir longtems. Or ce mal lui arrive à cause que ses intestins lui attirant la vapeur de son excrément brulé; & avec cette vapeur les atômes du feu qui les accompagnent, ils s'alterent & s'enflâment, de sorte que le chien ayant toujours la fiévre, & ne pouvant plus prendre nourriture, ses flancs se resserrent & se retré-

ciſſent, & à la fin il en meurt : il ne ſeroit pas à propos de divulguer cette expérience parmi quelques perſonnes, & nations trop ſujettes à s'en ſervir mal. Car la même choſe qui arrive aux bêtes, arriveroit aux hommes, ſi on faiſoit de même avec leurs excrémens. Il arriva une choſe remarquable à ce propos à une perſonne de mes voiſins pendant mon dernier ſéjour en Angleterre. Il avoit un fort bel enfant & fort délicat ; & afin d'y pouvoir avoir toujours l'œil, il fit venir la nourrice chez lui. Je le voyois ſouvent : car c'étoit un homme de grande intrigue dans les affaires ; & j'avois alors beſoin d'un tel perſonnage. Un jour je le trouvai fort triſte, & ſa femme toute éplorée : de quoi demandant la raiſon, ils me dirent que leur petit ſe portoit fort mal ; qu'il avoit la fiévre, & le corps tout enflâmé : ce qui ſe voyoit à la rou-

geur du viſage ; qu'à tout propos il faiſoit des efforts pour aller à la ſelle, & pourtant qu'il ne faiſoit guéres de matiére, qui étoit toute chargée de ſang, & qu'il ſe rebutoit de téter. Et ce qui les mettoit plus en peine, étoit qu'ils ne pouvoient conjecturer aucune cauſe vraiſemblable de tout ce déſordre; car ſa nourrice ſe portoit très-bien, avoit ſon lait tel qu'ils le pouvoient ſouhaiter & en toutes autres choſes on avoit eu le ſoin qu'il falloit. Je leur dis ſur le champ que la derniere fois que j'avois été chez eux, j'avois remarqué une particularité, dont j'avois alors deſſein de les avertir; mais que ſur l'heure quelque autre choſe m'en avoit détourné, & que puis après je ne me ſouvins plus de la leur dire. C'étoit que l'enfant ayant fait ſigne de vouloir être mis à terre, auſſitôt qu'il y fut, laiſſa tomber ſes ordures, & la nourrice prit

incontinent une pelée de cendres & braiſe, dont elle les couvrit, & puis jetta le tout dans le feu. La mere ſe mit à me faire ſes excuſes, de ce qu'on avoit été ſi négligent à corriger cette mauvaiſe habitude de l'enfant; diſant que comme il avançoit en âge, il s'en corrigeroit de lui-même. Je lui repliquai que ce n'étoit pas pour cette conſidération-là que je lui tenois ce diſcours; mais pour trouver la cauſe du mal de leur enfant, & enſuite le reméde. Et là-deſſus je leur fis récit d'un ſemblable accident, qui étoit ſurvenu deux ou trois ans auparavant à un enfant d'un des plus illuſtres Magiſtrats du Parlement de Paris, qui étoit élevé en la maiſon d'un Médecin de grande réputation en cette même Ville. Je leur dis auſſi ce que je viens de vous rapporter, Meſſieurs, touchant les excrémens des chiens, & je leur fis faire réfléxion ſur ce qu'ils

avoient oüi dire diverſes fois, & qui ſe fait aſſez ſouvent en notre pays. C'eſt que dans les Villages où il fait toujours bien crotté durant l'hyver, s'il arrive qu'il y ait quelque Fermier qui ſoit plus propre que les autres, & qui tiennent plus nettement les avenues de ſa maiſon que ſes voiſins, les goujats ſont bien aiſes d'y venir la nuit ou quand il fait obſcur pour y lâcher leur ventre : d'autant qu'en tels Villages il n'y a guéres de commodités d'aiſemens ; outre qu'en tels lieux, ainſi proprement accommodés, ces galans de goujats ſont hors de danger d'enfoncer dans la boue, qui autrement leur pourroit monter pardeſſus les ſouliers. Mais les bonnes ménageres en ouvrant au matin la porte du logis, y trouvent un préſent dont l'odeur malgracieuſe les tranſporte de colére. Celles qui ont été inſtruites à ce jeu, vont incontinent

rougir une broche ou une pêle dans leur feu ; puis l'enfoncent ainſi chaude dans l'excrément, & quand le feu en eſt éteint, ils la réchauffent de nouveau, & répétent ſouventes fois la même choſe. Cependant le fripon qui a fait cette ſalleté, ſent une douleur & colique aux boyaux, une inflammation au fondement, une envie continuelle d'aller à la ſelle, & à peine en eſt-il quitte, qu'il ſouffre une fâcheuſe fiévre durant tout ce your-là ; ce qui eſt cauſe qu'il n'a garde d'y retourner une autre fois. Et ces femmes, pour s'être ainſi garanties de ſemblables affronts, paſſent ignoramment pour Sorcieres, & pour avoir fait pacte avec le diable, puiſqu'elles tourmentent de la ſorte les gens ſans les voir ni les toucher. Ce Gentilhomme ne rejetta pas ce que je lui venois de dire, & fut encore davantage confirmé, quand je lui

dis qu'il regardât au fondement de son enfant, que sans doute il le trouveroit fort rouge & enflammé, & que le visitant, on vit aussitôt qu'il étoit tout chargé de pustules, & comme excorié. Il ne passa guéres de tems que ce pauvre petit mignon languissant ne fit avec grande douleur & pitoyables cris, quelque peu de matiere, laquelle, au lieu de permettre qu'elle fût jettée dans le feu, ou couverte de braise, je la fis mettre dans un bassin d'eau froide, que je fis porter en lieu frais. Ce qu'on continua de faire à chaque fois que l'enfant leur en donnoit sujet; & il commença d'amander à l'heure même; & dans deux ou trois jours il se porta très-bien. Mais craignant de vous trop ennuyer, je ne vous entretiendrai plus que d'une expérience assez familiére en notre pays; & après, je ferai un sommaire de tout ce que je vous

vous ai dit, pour vous faire voir la force & la valeur de la conclusion de tout ce discours. Nous avons donc, comme je vous ai déja dit, d'excellens paturages, qui nourrissent & engraissent si abondamment le bétail, qu'il arrive souvent que les bœufs en acquierent une si excessive surcharge de graisse, qu'elle vient enfin à s'étendre en grande quantité sur leurs pieds, ce qui leur cause des aposthumes sous la plante des pieds, lesquelles jettent beaucoup de pus, & de matiére pourrie; ce qui empêche ces bœufs de pouvoir bien marcher. Les Propriétaires sont bien maris de cela; car quoique leurs bœufs n'en valent pas moins à manger, ils y trouvent toutefois mal leur compte; d'autant que ne les pouvant pas mener à Londres, (où est le grand débit des bœufs gras pour toute l'Angleterre, comme Paris l'est pour l'Auvergne, la Nor-

mandie, & autres endroits de la France) il les faut tuer sur le lieu, où leur chair ne vaut pas à la vendre, la moitié (& moins encore) de ce qu'elle se vendroit à Londres. Voici donc le remède à ce mal. Il faut prendre garde où le bœuf, ou vache, ou génisse, pose en terre le pied malade, à la premiere démarche qu'il fait après s'être levé le matin, & en ce même endroit il faut couper une motte ou gazon de toute la terre comprise sous l'étendue dudit pied; & mettre cette motte sur un arbre, ou dans une haye exposée au vent de bise. Et si ce vent vient à souffler sur cette motte de terre, le bœuf sera guéri parfaitement dans trois ou quatre jours: mais si l'on l'expose au midi, & que le vent de Sud-Est regne, (qu'à Toloze on appelle d'autant, à Montpellier, le Marin; en Italie, le Scirocco) son mal s'augmentera. Ce

circonſtances ne vous ſembleront pas ſuperſtitieuſes, quand vous aurez conſidéré que par le repos de la nuit, la matiére ou pus s'amaſſe en quantité ſous le pied malade du bœuf; lequel venant enſuite à faire ſa premiere démarche le matin, il preſſe d'abord ſon pied apoſthumé contre terre, ſur laquelle cette matiére ou pus s'imprime & s'attache fortement & en abondance. Cette terre ou gazon étant miſe & expoſée en lieu propre pour recevoir le vent ſec, & froid de la biſe, les atômes froids, & ſecs de ce vent ſe mêlent avec le pus: lequel étendant ſes eſprits partout dans l'air, le pied ulcéré, qui en eſt la ſource, les rattire; & avec iceux, il attire auſſi ces atômes froids & ſecs, leſquels le guériſſent; d'autant que ce mal ne requiert autre choſe que d'être deſſéché, & rafraîchi. Mais ſi l'on expoſe ce gazon de

terre à un vent chaud & humide, il doit faire un effet tout contraire.

Voila, Messieurs, toutes mes roues formées. J'avoue qu'elles sont mal limées & peu polies ; mais voyons pourtant si les assemblant & montant, elles feront marcher la machine : que si ces roues bien assemblées entraînent la conclusion, cette inébranlable carraque à bon port ; vous aurez la bonté de pardonner à mon langage grossier, & rudes expressions ; & passant pardessus les paroles, vous vous contenterez de la pure vérité des choses. Appliquons donc ce que nous avons dit, à ce qui se pratique quand on pense une personne blessée avec la Poudre de Sympathie. Considérons M. Howel blessé à la main & cette grande inflammation survenue à sa blessure. L'on prend sa jarretiere couverte du sang sorti de la playe ; on la trempe dans un bassin

d'eau où l'on a dissout du vitriol ; & l'on tient le bassin, de jour dans un cabinet à la chaleur modérée du soleil du printems, & la nuit au coin de la cheminée ; de sorte que le sang qui est à la jarretiere, soit toujours en un tempérament naturel, ni plus chaud, ni plus froid que le degré requis à un corps sain. Que faut-il donc (selon la doctrine que nous venons d'établir) qu'il arrive de tout ceci ? Premiérement, le soleil & la lumiére attireront d'une grande distance & étendue les esprits du sang qui sont sur la jarretiere. Et la chaleur modérée du foyer qui agit doucement sur la composition (qui revient à la même chose, comme si l'on portoit le tout sec en sa pochette, pour lui faire sentir la chaleur tempérée du corps) fait pousser en dehors ces atômes, comme l'eau qui s'amasse en rond en la filtration, &

pousse ce qui monte, pour le faire aller plus vîte & plus aisément, & les fait dilater & se filtrer, & ainsi marcher eux-mêmes bien loin dans l'air, pour aider ainsi à l'attraction du soleil & de la lumiere. Secondement, les esprits du vitriol incorporé avec le sang, ne peuvent manquer de faire le même voyage avec les atômes de ce sang. Tiercement, la main blessée expire & exhale cependant continuellement abondance d'esprits chauds & ignés, qui débondent comme une riviere hors de la blessure enflâmée; ce qui ne se peut faire que la playe n'attire conséquemment l'air qui lui est le plus proche. Quatriémement, cet air attire d'un autre air le plus prochain; & celui-ci encore d'autre; & ainsi se fait un courant d'air attiré, tout autour de la blessure. Cinquiémement, avec cet air viennent enfin les atômes & esprits

du sang & du vitriol, lesquels étoient diffus & répandus bien loin dans l'air par l'attraction qu'en avoit faite la lumiére ou le soleil. Et même, peut-être que dès le commencement, l'orbe ou sphere de ces atômes & esprits, s'étendoit dans cette grande distance sans avoir besoin de l'attraction de l'air ou de la lumiére pour les y faire venir. Sixiémement, ces atômes de sang, trouvant leur propre source & la racine originaire d'où ils venoient, s'arrêtent & s'attachent-là, & rentrent ainsi dans leurs lits naturels, & demeures primitives : au lieu que l'autre air n'est que passager, & s'évapore, aussi-tôt qu'il vient; comme quand il est emporté par la cheminée, aussitôt qu'il est attiré dans la chambre par la porte. Septiémement, les atômes du sang, s'étant joints inséparablement avec les esprits vitrioliques, tant ceux-là que ceux-ci

s'imbibent conjointement enſemble dans tous les recoins, fibres, & orifices des veines qui ſe trouvent découvertes dans la playe du Malade; confortent cette playe, & enfin la guériſſent imperceptiblement. Or, pour ſçavoir pourquoi un tel effet ou guériſon arrive ſi heureuſement, il faut éxaminer la nature du vitriol. Il eſt composé de deux parties; l'une fixe, l'autre volatile. La fixe qui eſt ſon ſel, eſt âcre, mordicante, & en quelque degré cauſtique. La volatile eſt anodine, douce, balſamique, & aſtringente: & c'eſt pour cela qu'on ſe ſert du vitriol, comme d'un ſouverain remède dans les collyres pour les inflammations des yeux; & quand ils ſont corrodés & comme écorchés d'une humeur ou de fluxion âcre & brulante; & de même dans les injections, où il guérit bientôt les excoriations, & dans les meilleurs em-

plâtres, pour étancher le ſang & incarner les playes. Mais ceux qui ſçavent tirer l'huile douce du vitriol qui eſt ſa pure partie volatile, ſçavent qu'il n'y a point en toute la nature un baume qui ſoit pareil à cette huile. Car ce baume ou huile douce, guérit en très-peu de tems toutes ſortes de bleſſures qui ne ſont pas mortelles; il guérit & conſolide les veines rompues de la poitrine, & juſques aux ulcéres des poulmons; maladie incurable ſans ce baume. Or c'eſt cette partie volatile du vitriol qui eſt emportée ſeule par le ſoleil, le grand Diſtillateur de la nature, & qui par ſon moyen ſe dilate dans l'air, & que ſa bleſſure ou la partie lézée attire & incorpore avec ſon ſang, avec ſes humeurs, & avec ſes eſprits; & cela étant, on ne peut attendre autre effet de ce vitriol volatil, ſinon qu'il ferme les veines, qu'il arrête

le ſang, & qui en peu de tems il guériſſe la playe.

La méthode & maniére primitive de ſe ſervir de ce reméde Sympathique, étoit de prendre ſeulement du vitriol, même le plus commun, comme il venoit des Droguiſtes, ſans aucune préparation, ou addition quelconque, & le faire diſſoudre dans de l'eau de fontaine ou plûtôt de pluie, en telle quantité qu'y trempant du fer poli, (par éxemple un couteau) il ſorte tout chargé de couleur, comme s'il étoit changé en cuivre ; & dans cette eau on mettoit tremper quelque linge du ſang de la bleſſure qu'on vouloit guérir, ſi le linge étoit ſec ; mais s'il étoit encore frais & humide du ſang, il ne falloit que le ſoupoudrer avec de la poudre déliée de ſemblable vitriol ; enſorte que cette poudre s'incorporât & imbibât dans le ſang encore humide, & garder l'un

ou l'autre en lieu tempéré ; ſçavoir la poudre, en une boëte dans la pochette, & l'eau (qui n'admet point cette commodité) en quelque chambre où la chaleur ſoit modérée ; & à chaque fois que l'on met une nouvelle eau vitriolique ou nouvelle poudre à nouveau linge ou autre étoffe enſanglantée, la perſonne ſentoit nouveau ſoulagement ; comme ſi alors ſa playe avoit été effectivement panſée par quelque ſouverain médicament ; & pour ce ſujet l'on réitéroit cette façon de panſer ſoir & matin. Mais maintenant la plûpart de ceux qui ſe ſervent de ce reméde de Sympathie, font diligence d'avoir du vitriol romain ou de cypre, puis ils le calcinent à blancheur au ſoleil, & outre cela aucuns y ajoutent de la gomme Adraganthe. *Facile eſt inventis addere.* Pour moi, j'ai vû d'auſſi grands & merveilleux effets du ſeul vitriol

de dix-huit deniers la livre, comme de la poudre qu'on prépare aujourd'hui plus cherement. Toutesfois je ne blâme point la préſente pratique. Au contraire je la loue; car la raiſon l'appuye. Premierement, il ſemble que le plus pur & le meilleur vitriol doit faire les meilleurs effets. Secondement, il ſemble que la calcination modérée, comme eſt celle du ſoleil, ôte l'humidité ſuperflue du vitriol, laquelle ne fait que l'affoiblir, & même cette calcination ne touche aucunement à ce qui en eſt bon : comme qui feroit cuire un bouillon claire juſques à ce qu'il devienne gelée ou conſommée, il le rendroit plus nourriſſant. Troiſiémement, il ſemble que l'expoſition qu'on fait du vitriol au ſoleil pour l'y calciner, rend ſes eſprits plus diſpoſés à être emportés dans l'air par le ſoleil, quand il en eſt beſoin. Car on ne peut pas douter que

quelque partie de ce feu æthéré des rayons ſolaires, ne s'incorpore avec le vitriol, (comme on voit à l'œil, en calcinant l'antimoine par un miroir ardent : car il augmente beaucoup de ſon poids, quaſi de la moitié) & en ce cas la partie de cette ſubſtance lumineuſe qui demeure dans le vitriol ainſi calciné, ſera fort diſpoſée à être enlevée en l'air par ſemblable lumiere & rayons ſolaires : comme nous voyons que pour faire qu'une pompe attire mieux l'eau d'un puits, on y jette premierement un peu d'eau par en haut : or la lumiere enlevant facilement cette ſubſtance qui lui eſt connaturelle, elle enleve quant & quant plus aiſément ce qui eſt incorporé avec icelle. Quatriémement, ces rayons ſolaires, corporifiés avec le vitriol, lui peuvent communiquer encore quelque vertu plus excellente qu'elle n'avoit : com-

me nous voyons que l'antimoine calciné au ſoleil deviendroit, de poiſon qu'il étoit auparavant, un très-ſouverain & balſamique médicament, & un très-excellent corroboratif de la nature. Cinquiémement, la gomme Adraganthe ayant une faculté glutinante, & étant au reſte très-innocente, peut aider à conſolider plûtôt la playe.

Je pourrois, Meſſieurs, ajouter à ce que je viens de vous dire, pluſieurs très-importantes conſidérations touchant la forme & l'eſſence du vitriol: dont la ſubſtance eſt ſi noble, & l'origine ſi admirable, qu'on peut avec bonne raiſon dire que c'eſt un des plus excellens corps que la nature ait produit. Les Chymiſtes nous aſſurent que ce n'eſt autre choſe qu'une corporification de l'eſprit univerſel qui anime & perfectionne tout ce qui eſt myſtere en ce monde ſublunaire, le-

quel eſt abondamment attiré par un aimant approprié ; par le moyen duquel j'ai moi-même en peu de tems, par la ſeule expoſition d'icelui à l'air, fait attraction de plus de dix fois ſon poids d'un vitriol céleſte, merveilleux en pureté & vertu : privilége qui n'a été donné qu'à lui, & au pur ſalpêtre vierge. Mais pour anatomiſer comme il faudroit la nature de ce tranſcendant individu (qu'on peut néanmoins dire en quelque façon univerſel, & fondamental à tous corps) il ſeroit requis un diſcours beaucoup plus ample que tout ce que je vous ai encore dis ; mais comme je vous ai déja entretenu ſi longtems, ce me ſeroit une extrême indiſcrétion d'abuſer de votre bonté, (qui m'avez écouté juſques ici avec tant de patience & d'attention.) Si j'entreprenois d'entrer en nouvelle matiére, ou m'embarquer en nouvel-

les queſtions. C'eſt pourquoi remettant cela à une autrefois, (quand il vous plaira me l'ordonner) & revenant pour le préſent à la conſidération générale de cette cure, j'acheverai ce diſcours, après que je vous aurai dit deux ou trois mots qui ne ſont pas de peu d'importance, pour confirmation de tout ce que j'ai ci-devant avancé. Je vous ai déduit les cauſes merveilleuſes des grands effets de cette Poudre de Sympathie, dès leur premiere racine; ces cauſes fondamentales ſont tellement enchaînées l'une à l'autre, qu'il ſemble qu'il n'y ait point entr'elles aucun défaut ni interruption dans toute leur ſuite : mais nous ſerions encore fortifiés dans la croyance de leur vertu & efficace, & que ce ſont elles qui produiſent véritablement l'effet de tant de belles cures, nous conſidérons que lorſqu'on pratique quelque changement en l'une de ces cauſes

causes ou en toutes ensemble, nous voyons & appercevons incontinent un effet tout différent du premier. Si je n'avois jamais vu une montre ou horloge, je serois bien surpris & étonné de voir une main ou éguille marquer réguliérement les heures sur la platine du cadran ; & qu'elle se tourne & fait sa ronde entiere toutes les douze heures, sans que je voye rien qui pousse cette éguille. Mais si je regarde de l'autre côté, je vois des roues, des ressorts & des contre-poids qui sont en continuel mouvement: ce qu'ayant considéré, je soupçonne incontinent que ces roues sont la cause du mouvement ou tournoyement de l'éguille ; quoique je ne puisse pas discerner ni reconnoître comment ces roues mouvantes font mouvoir l'éguille du cadran, à cause de la platine qui est entre ces deux. Je raisonne donc ainsi en moi-même, disant

que tout effet doit néceſſairement avoir une cauſe ; & que tout corps remué, doit auſſi recevoir par néceſſité ſon mouvement de quelque autre corps qui le touche. Or je ne vois point d'autres corps qui faſſent mouvoir & tourner l'éguille du cadran, que les roues : partant je ſuis fortement perſuadé que ce ſont elles qui font tourner l'éguille. Mais après que j'aurai arrêté le mouvement de quelqu'une de ces roues, ou ôté le contre-poids, & que d'abord je vois que l'éguille s'arrête tout court : & qu'en remettant le contre-poids, ou laiſſant en liberté la roue arrêtée, l'éguille retourne immédiatement à ſon train ordinaire ; & que faiſant aller plus vîte quelque roue avec mon doigt, ou que chargeant le contre-poids, l'éguille ſe hâte & s'avance à proportion plus qu'elle ne faiſoit : alors je ſuis convaincu & entiérement ſatisfait ; &

je conclus abſolument que ces roues ou contre poids ſont la véritable cauſe du mouvement de l'éguille; de même ſi empêchant l'action de quelqu'une des cauſes que j'ai établies pour le véritable fondement de la Poudre de Sympathie, j'altere, retarde, ou empêche la guériſon de la playe: je puis conclure hardiment que les cauſes ſuſdites ſont les légitimes & véritables, & qu'il n'en faut point chercher d'autres. Examinons donc notre affaire par ce biais-là. J'ai dit que la lumiére emportant ces atômes de vitriol, & de ſang, & les dilatant à une grande étendue dans l'air, la playe les attire, & eſt d'abord ſoulagée, & puis enſuite guérie par les eſprits du vitriol, qui eſt balſamique. Mais ſi vous mettez le baſſin ou la Poudre avec le linge taché du ſang, dans une armoire faite dans une muraille en quelque coin d'une chambre froide, ou en une cave

là, où la lumiére ne donne jamais, & d'ou l'air ne ſort point, (& partant eſt corrompu, & ſent le relant.) En ce cas là, la playe ne ſentira aucun amandement, ni aucun effet de cette poudre : & le même arrivera, ſi ayant mis en quelque coin le baſſin ou la poudre, vous les couvrez avec beaucoup de couvertures épaiſſes, étouffantes & ſpongieuſes, qui imbibent les atômes qui en pourroient ſortir, & qui retiennent la lumiére ; & les rayons qui y entrent, & qui s'y arrêtent, & s'y perdent. Auſſi ſi vous laiſſez congeler en glace l'eau vitriolée où le linge eſt trempé, le Bleſſé ſentira au commencement un grand froid à ſa playe ; mais quand le tout eſt glacé, il ne ſentira ni bien ni mal ; d'autant que ce froid congelant conſtipe les pores de l'eau, laquelle ne laiſſe point alors tranſpirer ou ſortir les eſprits. Si on lave le linge taché en vinaigre, ou

leſſive (qui par leur acrimonie pénétrante emportent tous les eſprits du ſang) devant que de lui appliquer le vitriol, il ne fera aucun effet : mais ſi l'on ne le lave que d'eau ſimple, il ne laiſſera pas de faire quelque choſe, (car elle n'en emporte pas tant) néanmoins l'effet n'en ſera pas ſi grand, comme ſi le linge n'avoit point été lavé du tout : car alors il eſt plein de tous les eſprits du ſang. La même cure ſe fait, appliquant le reméde à l'épée qui a bleſſé la perſonne ; ſi n'eſt que l'épée ait été fort chauffée au feu ; car il feroit évaporer tous les eſprits du ſang ; ce qui rendroit l'épée inhabile pour cette cure ; & voici la raiſon pourquoi l'on peut panſer l'épée, c'eſt que les eſprits ſubſtils du ſang pénétrent dans la ſubſtance de la lame de l'épée, juſques à l'étendue que la lame a été portée dans le corps du Bleſſé, & ils

font-là leur réſidence ; ſans que rien les en puiſſe chaſſer, excepté comme j'ai dit, le feu. Pour preuve de quoi, tenez-là ſur un réchaud de feu modéré, & vous verrez ſortir du côté de la lame oppoſé au feu, une petite humidité qui reſſemble à la tache que l'haleine fait ſur un miroir ou ſur la même lame polie : & ſi vous la regardez à travers quelque verre qui groſſit beaucoup les objets, vous verrez que cette roſée d'eſprits conſiſte en de petites bulles ou veſſies enflées. Et quand une fois elles ſeront évaporées entiérement, vous n'en verrez plus ſur cette épée, ſi elle n'étoit pouſſée de nouveau dans quelque corps vivant, ni même dès le commencement vous ne les verrez autre part, que préciſément ſur la partie de la lame qui eſt entrée dans la playe. Cette ſubtile pénétration de ces eſprits dans le dur acier, aide à la croyance de l'entrée

de ſemblables eſprits dans la peau d'une femme groſſe, comme je vous avois promis, (en traitant le ſixiéme principe) de remarquer en ſon lieu. Or donc pendant que ces eſprits ſont dans l'épée, elle ſervira à guérir le bleſſé : mais après que le feu les a une fois chaſſés, le reméde appliqué à cette épée ne fera rien du tout : de plus, ſi quelque chaleur violente accompagne ces atômes, elle enflâme la bleſſure ; mais le ſel commun y peut remédier, l'humidité de l'eau humecte la playe, & le froid cauſe le friſſon à la perſonne bleſſée. Pour confirmer toutes ces particularités, je vous pourrois dire pluſieurs notables hiſtoires ; mais j'ai déja trop exercé votre patience, & partant je n'en ferai point ici de mention : mais je m'offre d'en entretenir en particulier ceux de cette digne aſſemblée, qui

pourroient avoir la curiosité de les entendre.

Je finis donc, Messieurs, en vous représentant que tout ce mystere se gouverne par voye & circonstances naturelles ; quoique par des esprits & ressorts très-subtils. Il me semble que mon discours vous a assez évidemment montré, qu'en cette cure il n'est pas besoin d'admettre une action par un agent distant du patient. Je vous ai tracé une réelle communication de l'un à l'autre, à sçavoir d'une substance balsamique qui se mêle corporellement avec la playe. C'est une chétive lâcheté & petitesse de cœur, & une crasse ignorance d'entendement, de prétendre quelque effet de magie ou de charme, & de limiter toutes les actions de la nature à la grossiereté de nos sens, quand nous n'avons pas suffisamment

ſuffiſamment conſidéré ni éxaminé les cauſes & principes ſur leſquels il convient fonder notre jugement. Il n'eſt pas beſoin d'avoir recours à un démon ou à un Ange pour cette difficulté : *Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus inciderit !*

Voilà, MONSIEUR, le diſcours que je vous avois promis touchant la guériſon des playes par la Poudre de Sympathie ; j'ai cru que vous ne ſeriez pas fâché de lire cet Ouvrage, qui fût prononcé en une célébre aſſemblée par le Chevalier Digby, Chancelier de la Reine de la Grande Bretagne. Ce diſcours qui fut imprimé à Paris l'an 1658. comme je vous l'ai déja dit, ne ſe trouve

pas aisément, & il est fort recherché des Curieux.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, DIONIS.



APPROBATIONS.

JE soussigné Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nommé par ladite Faculté pour éxaminer une Lettre écrite par M. DIONIS, notre Confrere, au sujet de *la Poudre Sympathique pour faire suer*, certifie que je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression, & que cet Ecrit fait sentir au Public qu'un véritable Médecin, loin d'être jaloux du titre de seul Possesseur d'un Reméde, se fait un devoir d'en publier hautement la composition & la maniére de s'en servir. A Paris ce premier Juin 1746.

Signé, MERY.

NOUS soussignés Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour éxaminer une Lettre, au sujet de *la Poudre Sympathique pour faire suer*, écrite par M. DIONIS, Docteur-Régent de la même Faculté, certifions n'y avoir rien trouvé qui en empêche l'impression, & que cet Ecrit est d'autant plus utile au Public, qu'en lui apprenant la composition d'un Reméde, dont on peut retirer beaucoup d'utilités dans plusieurs maladies, on empêche les Charlatans de s'en prévaloir & d'en abuser. FAIT à Paris ce premier Juin 1746.

Signés, DE LA RIVIERE, FERRET.

VU les Approbations de Messieurs MERY, LA RIVIERE, *&* FERRET, *Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, & commis par elle à l'éxamen d'une Lettre écrite par M.* DIONIS, *aussi Docteur-Régent de la même Faculté, au sujet d'une Poudre qui fait suer par sympathie, de laquelle il donne la composition au Public, je consens pour la Faculté qu'elle soit imprimée. A Paris ce deuxiéme Juin* 1746.

Signé, G. J. DE LEPINE, *Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.*

Approbation du Censeur Royal.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Une Lettre de M. Dionis, Docteur-Régent en Médecine, approuvée par la Faculté, sur une Poudre Sympathique pour faire suer*; je crois qu'on peut en permettre une seconde édition pour ceux qui ne connoissent point la premiere, ni l'observation donnée sur le même Reméde par M. Thieullier, notre Confrere, & imprimée en 1747. à la suite du quatriéme Volume de ses Consultations. Comme M. Dionis ne donne dans cette Lettre qu'une simple recette, je pense qu'il est prudent, si l'on veut tirer quelqu'avantage de ce Reméde, de s'instruire sur les précautions qu'éxige son usage, & sur les cas dans lesquels il pourroit être contraire par l'Observation de M. le Thieullier qui est fondée sur les principes les plus surs de la bonne Médecine. Quant au discours prononcé par M. le Chevalier Digby, qui est à la suite de cette Lettre, il m'a paru conforme à l'édition de 1658. & le Public le verra sans doute avec plaisir. A Paris ce 24. Juin 1749.

Signé, POISSONNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos âmez & féaux Conseillers les Gens tenans nos

Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé P. G. LE MERCIER, Imprimeur & Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit imprimer & donner au public un Livre qui a pour titre : *Diſcours ſur la Poudre de Sympathie, du Chevalier Digby, avec une Diſſertation & une Lettre de M. Dionis*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer ledit Livre en un ou pluſieurs volumes, autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libriares & Imprimeurs, & autres perſonnes, de quelque qualité & conditon qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le Contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les expoſer en vente, l'Imprimé qui aura

ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le quatriéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 201. fol. 188. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le quinze Juillet mil ſept cent quarante-neuf.

Signé, G. CAVELIER, Syndic.



